CLASSICA

LE MEILLEUR DE LA MUSIQUE CLASSIQUE ET DE LA HI-FI

www.classica.fr | n°188 déc. 2016-janv. 2017

RADIO CLASSIQUE

MARIA CALLAS

Une mythologie



Entretien
John Adams

Écoute en aveugle
« Quatuor n°15 en ré mineur K. 421 » de Mozart

Compositeur
Georg Philipp Telemann

Spécial cadeaux
Les plus beaux coffrets de Noël

Test hi-fi
Les meilleurs accessoires de l'année 2016

LE GUIDE : 181 CD et DVD • Les Chocs • Les critiques du mois • Le jazz • Les concerts en France et à l'étranger • Radio et TV : l'essentiel des programmes • Passion musique

CLASSICA **Callas** / Le *Quatuor n°15 K 421* de Mozart / Georg Philipp Telemann / John Adams / Coffrets de Noël / Les meilleurs accessoires hi-fi de l'année Numéro 188 - **décembre 2016-janvier 2017**

France métropolitaine 9,90 € - Belgique : 10,30 € - Luxembourg : 10,30 € - Dom : 10,30 € - Espagne : 10,30 € - Italie : 10,30 € - Portugal : 10,30 € - Allemagne : 10,50 € - Tom / S : 1300 CFP - Canada : 15 $C - Suisse : 16,40 FS - Maroc : 105 MAD

GROUPE alticemedia

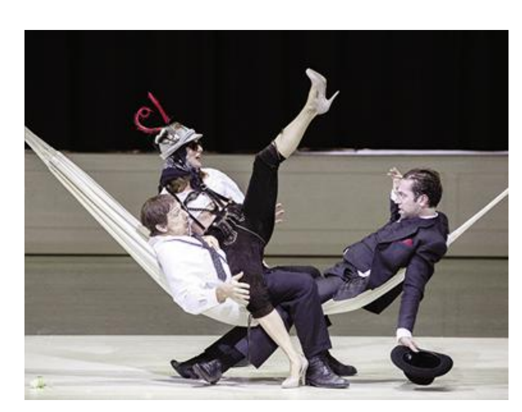
M 03813 - 188 - F: 9,90 € - RD


OFF
ON
BOSE
GET CLOSER*
*PLUS PROCHE
Les enceintes sans fil Bose® renferment un soupçon d'innovation et un soupçon de magie. Elles sont conçues pour donner une autre dimension à toute votre musique—et vous y plonger entièrement.

SOMMAIRE

N° 188 | DÉCEMBRE 2016-JANVIER 2017

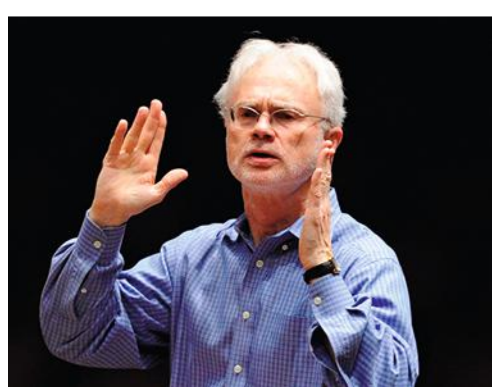
40
Carnet critique
«FALSTAFF» DE SALIERI



48
En couverture
MARIA CALLAS



62
Entretien
JOHN ADAMS



78
Disques
CHOC DU MOIS: JOYCE DIDONATO



L'INFORMATION

MAGAZINE

LE GUIDE




LA MAISON DE LA RADIO
RADIO FRANCE
AUDITORIUM
MAISON
DE LA RADIO
PARIS 16e
SAISON 16.17
200 CONCERTS
RÉSERVATIONS
MAISONDELARADIO.FR



Successful Happy New Year!
"J'emmerde ceux qui prétendent que le disque est mort ou en passe de l'être"
Serge Thomassian / Megadisc Classics
Photography by Bruno Comtesse
megadisc classics
contemporary music label
www.megadisc-classics.com
distribution SOCADISC

CLASSICA

29, rue de Châteaudun
75308 Paris CEDEX 09
Tél.: 01 75 55 10 00 - Fax: 01 75 55 41 11
Abonnements: 01 70 37 31 54
Tarif d'abonnement:
1 an, 10 numéros: 49€

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Bertrand Dermoncourt
Tél.: 01 75 55 43 33
Courriel: bdermoncourt@lexpress.fr
RÉDACTEUR EN CHEF
Jérémie Rousseau
Tél.: 01 75 55 43 35
Courriel: jrousseau@lexpress.fr
CHEF DE RUBRIQUE DISQUES ET HI-FI
Philippe Venturini
Tél.: 01 75 55 10 36
Courriel: pventurini@lexpress.fr
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
Valérie Barrès-Jacobs
Tél.: 01 75 55 43 58
Courriel: classicasr@groupealticemedia.fr
ÉDITORIALISTE
Alain Duault
GRAND REPORTER
Olivier Bellamy
DIRECTRICE ARTISTIQUE
Isabelle Gelbwachs
Tél.: 01 75 55 43 53
Courriel: igelbwachs@lexpress.fr
SERVICE PHOTO
Cyrille Derouineau. Tél.: 01 75 55 44 41
Courriel: cderouineau@lexpress.fr
RÉDACTEURS
Camille Arcache, Jérémie Bigorie, Jacques Bonnaure, Vincent Borel, Guillaume Bunel, Jean-Luc Caron, Damien Colas, Jean-Noël Coucoureux, Bernard Désormières, Jacques Doucelin, Francis Drésel, Benoît Duteurtre, Nicolas d'Estienne d'Orves, Dominique Fernandez, Michel Fleury, Pierre Flinois, Clément Follain, Sylvain Fort, Elsa Fottorino, Stéphane Friédérich, Sylvain Gasser, Xavier de Gaulle, Romaric Gergorin, Aénor Gillet de Thorey, Pascal Gresset, Paul Hilarion, Jean-Pierre Jackson, Dominique Joucken, Xavier Lacavalerie, Maxim Lawrence, Michel Le Naour, David Loison, Pierre Massé, Antoine Mignon, Aurélie Moreau, Luc Nevers, Coline Oddon, Timothée Picard, Hélène Pierrakos, Cristiana Prerio, David Sanson, Michaël Sebaoun, Lætitia Sergent, Sévag Tachdjian, Éric Taver, André Tubeuf, Marc Vignal

MANAGEMENT
ÉDITEUR DÉLÉGUÉ
Tristan Thomas
Tél.: 01 75 55 40 73.
Courriel: tthomas@lexpress.fr
PUBLICITÉ
Les Échos Médias, Pôle musique.
16, rue du 4-Septembre, 75112 Paris Cedex 02.
Tél.: 01 49 53 64 46 - Fax.: 01 49 53 68 97
PRÉSIDENT
Daniel Saada
DIRECTRICE GÉNÉRALE
Cécile Colomb
DIRECTRICE COMMERCIALE
Anne-Valérie Oesterlé
DIRECTRICE ADJOINTE DE LA PUBLICITÉ
Stéphanie Gaillard
Courriel: sgaillard@lesechosmedias.fr
CHEF DE PUBLICITÉ
Camille Savina. Courriel: csavina@lesechosmedias.fr
ATTACHÉE COMMERCIALE
Judith Atlan. Courriel: jatlan@lesechosmedias.fr
ASSISTANTE COMMERCIALE
Barbara Crété. Courriel: bcrete@lesechosmedias.fr
DIFFUSION
Alexis Bernard
Classica, Service abonnements: 4, route de Mouchy, 60438 Noailles Cedex. Tél.: 01 70 37 31 54.
Courriel: abonnements.classica@groupe-exp.com
Numéro vert: 0 800 42 32 22
DIRECTEUR TECHNIQUE ET PRODUCTION
Pascal Delépine
FABRICATION: Dominique Savonneau
PRÉPRESSE: Groupe Altice Media
IMPRIMERIE: Roularta Printing, 8800 Roeselare.
Imprimé en Belgique/Printed in Belgium
Distribution: Presstalis
Distribution Belgique: NMPP
Dépôt légal à parution
N° de commission paritaire: 1120 K 78228
N° ISSN: 1966-7892
Classica est édité par Prélude & Fugue, SAS au capital de 30 000€. RCS Paris 397 743 709.
Siège social: 29, rue de Châteaudun, 75009 Paris
PRÉSIDENT ET DIRECTEUR GÉNÉRAL
Marc Laufer
PRINCIPAL ACTIONNAIRE
SFR Presse
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Guillaume Dubois



ÉDITO

N° 188 | DÉCEMBRE 2016-JANVIER 2017

L'AVENIR EST LÀ !


JEAN-BAPTISTE MILLOT

L'information est passée inaperçue. Elle est pourtant d'une grande portée, et pas seulement symbolique: le groupe de Seattle aux 100 milliards de dollars de chiffre d'affaires, le géant mondial de l'e-commerce, Amazon, se lance à son tour dans le « streaming » (l'écoute en ligne). Il vient ainsi concurrencer Spotify, Deezer et Apple sur le secteur musical en créant Amazon Music Unlimited. Aux États-Unis, ce service coûte 3,99 dollars (3,62 euros) par mois aux utilisateurs d'Echo, une enceinte dotée d'un assistant intelligent développée par la firme de Jeff Bezos. Amazon, qui proposait déjà deux millions d'œuvres musicales en ligne, passe donc à la vitesse supérieure avec *« un catalogue de dizaines de millions de chansons et de milliers de play-lists »*. Ce nouveau service sera aussi disponible en Grande-Bretagne, en Allemagne et en Autriche avant la fin 2016. Ainsi, *« le marché de la musique reprend des couleurs grâce au streaming »*, écrit *Le Monde*. Il est vrai qu'aux États-Unis, il a enregistré sa plus forte croissance depuis quinze ans au premier semestre 2016. Selon Recording Industry Association of America, 18,3 millions d'abonnés à des services payants de streaming étaient recensés fin juin. Soit deux fois plus qu'à la même période un an plus tôt! En France, où Cdiscount va également présenter son offre, le secteur devrait renouer avec la croissance.

Les auteurs et producteurs bénéficient-ils de cet essor de la musique en ligne? s'interroge *Le Monde*. Bonne question. La rémunération s'effectue en fonction du comportement des auditeurs. Or, les plus jeunes peuvent écouter énormément de musique, tandis qu'un sexagénaire peut se contenter de trois heures de classique le dimanche matin. Si bien qu'à terme, *« les majors pourraient être incitées à produire davantage de musiques urbaines, les plus écoutées »*, conclut le quotidien. Cette distorsion du marché s'ajoute à celle, plus criante encore, de la rémunération des ayants droit: un morceau de musique diffusé sur YouTube leur rapporte 54 fois moins que sur Spotify! L'avenir est bien là, mais il est encore à construire. ◆

LE STREAMING REVITALISE LE MARCHÉ DE LA MUSIQUE

Bertrand Dermoncourt





CLASSICA

Retrouvez votre magazine *Classica* sur tablettes et smartphones. L'application *Classica* est disponible sur App Store pour les smartphones et tablettes Apple, et sur Google Play pour les autres marques de tablettes et smartphones fonctionnant sous Android. Voir le détail page 20.

Photos de couverture: Cecil Beaton / Camerapress • Photos des chroniqueurs: David Ignaszewski/Koboy
Vous trouverez un bulletin d'abonnement. Ce numéro comporte un CD CHOC et un TAP Orchestre Lamoureux sur l'ensemble de la diffusion France et un encart Dolce Vita sur une diffusion partielle d'abonnés France.

LE CD DES CHOCS

Ce mois-ci, le répertoire baroque s'impose au pied du sapin, fêtes de fin d'année oblige, ou pensez à Mozart et Tchaïkovski en guise d'étrennes.



PLAGE 1



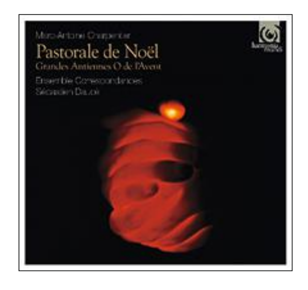
NOËL SUISSE

PAR LES MUSICIENS DE SAINT-JULIEN ET LA MAÎTRISE DE RADIO FRANCE

« Il est un petit ange », *d'après Michel Corrette* 3'20
Extrait du CD Alpha 266

François Lazarevitch concilie ferveur populaire et probité artistique dans ce programme haut en couleur. La variété des langues (des patois régionaux au québécois), des rythmes et des timbres est mise en valeur par Les Musiciens de Saint-Julien et la Maîtrise de Radio France subtilement conduite par Sofi Jeannin.

PLAGE 2



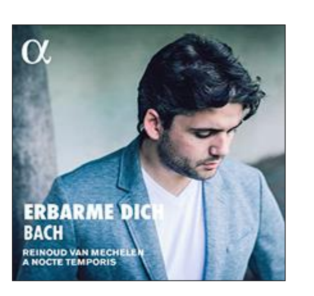
CHARPENTIER

PAR L'ENSEMBLE CORRESPONDANCES ET SÉBASTIEN DAUCÉ

Antiennes de l'Avent « O Salutaris » H 36 et « O Sapienta » H 37 4'35
Extrait du CD Harmonia Mundi HMC 902247

L'Ensemble Correspondances réunit des pages écrites pour la fête de Noël, sur des textes français ou latins, dédiées à l'entourage de la duchesse de Guise. Le récit pastoral et le mystère de la Nativité évoluent dans un décor qu'auraient pu peindre Georges de La Tour ou de Valentin de Boulogne.

PLAGE 3



BACH

PAR REINOUD VAN MECHELEN ET A NOCTE TEMPORIS

Cantate BWV 99 : « Erschüttre dich nur nicht » 5'56
Extrait du CD Alpha 252

Ce programme, très intelligemment composé, fait alterner airs de cantates sacrées et pièces instrumentales. Le ténor Reinoud Van Mechelen mêle à une expression sans afféterie une intensité expressive rare, qui évoque aussi bien la lumière céleste que les sombres entreprises de Satan ou l'humble supplique du pécheur.

PLAGE 4



HAENDEL

PAR JOYCE DIDONATO ET IL POMO D'ORO

Jephta : « Scenes of Horror, Scenes of Woe » 5'13
Extrait du CD Erato 0190295928469

« Est-il possible de trouver une paix sincère et durable au milieu de ce chaos assourdissant ? » demande Joyce DiDonato, inquiétée par la marche claudicante du monde. Elle propose, pour retrouver l'harmonie, le remède idéal : la musique. Et elle conseille une ordonnance signée Purcell, Haendel, Monteverdi, Jommelli et Leo.

PLAGE 5



MOZART
PAR ISABELLE FAUST ET IL GIARDINO ARMONICO

Rondo pour violon et orchestre K 373 5'36
Extrait du CD Harmonia Mundi HMC 902230.31

Malgré une riche discographie où se coudoient les plus grands violonistes, Isabelle Faust parvient à se glisser dans les premières places. Sa sonorité pure et effilée, sa technique d'une impériale précision, alliées à un style mûrement réfléchi, nous entraînent sur les cimes.

PLAGE 6



TCHAÏKOVSKI
PAR VALERY GERGIEV ET L'ORCHESTRE MARIINSKI

Casse-Noisette : « Valse des flocons de neige » 6'07
Extrait de l'album Mariinsky MAR0593

Dans ce deuxième enregistrement de *Casse-Noisette* avec son Orchestre Mariinski, Valery Gergiev prend soin de raffermir le caractère impérieux de la mélodie, tout en adoucissant le cadre rythmique dans lequel elle s'inscrit.

PLAGE 7



PÄRT
PAR VOX CLAMANTIS

Von Angesicht zu Angesicht 3'57
Extrait du CD ECM 4812449

Le groupe estonien Vox Clamantis et Jaan-Eik Tulve interprètent la musique d'Arvo Pärt avec une incroyable précision, qui contribue à un sentiment d'élévation et de pureté immatérielle bien à part dans la discographie. Entendre les mots, écouter le silence : une voix tente de déchirer la cacophonie du monde.

BONUS : LES RÉÉDITIONS



PLAGE 8

DEBUSSY
PAR ALEXIS WEISSENBERG

L'Isle joyeuse 5'29
Extrait du coffret RCA Sony 88985301502



PLAGE 9

MOZART
PAR YVONNE LEFÉBURE ET WILHELM FURTWÄNGLER

Concerto pour piano n°20 : Finale. Allegro assai. 6'53
Extrait du coffret Solstice Fy SOCD321/44



PLAGE 10

PAGANINI PAR GIDON KREMER ET RICCARDO MUTI

Concerto pour violon n°4 : Adagio flebile con sentimento 5'39
Extrait du coffret Deutsche Grammophon 479 6316

PLAGE 11

BEETHOVEN
PAR MAURIZIO POLLINI ET EUGEN JOCHUM

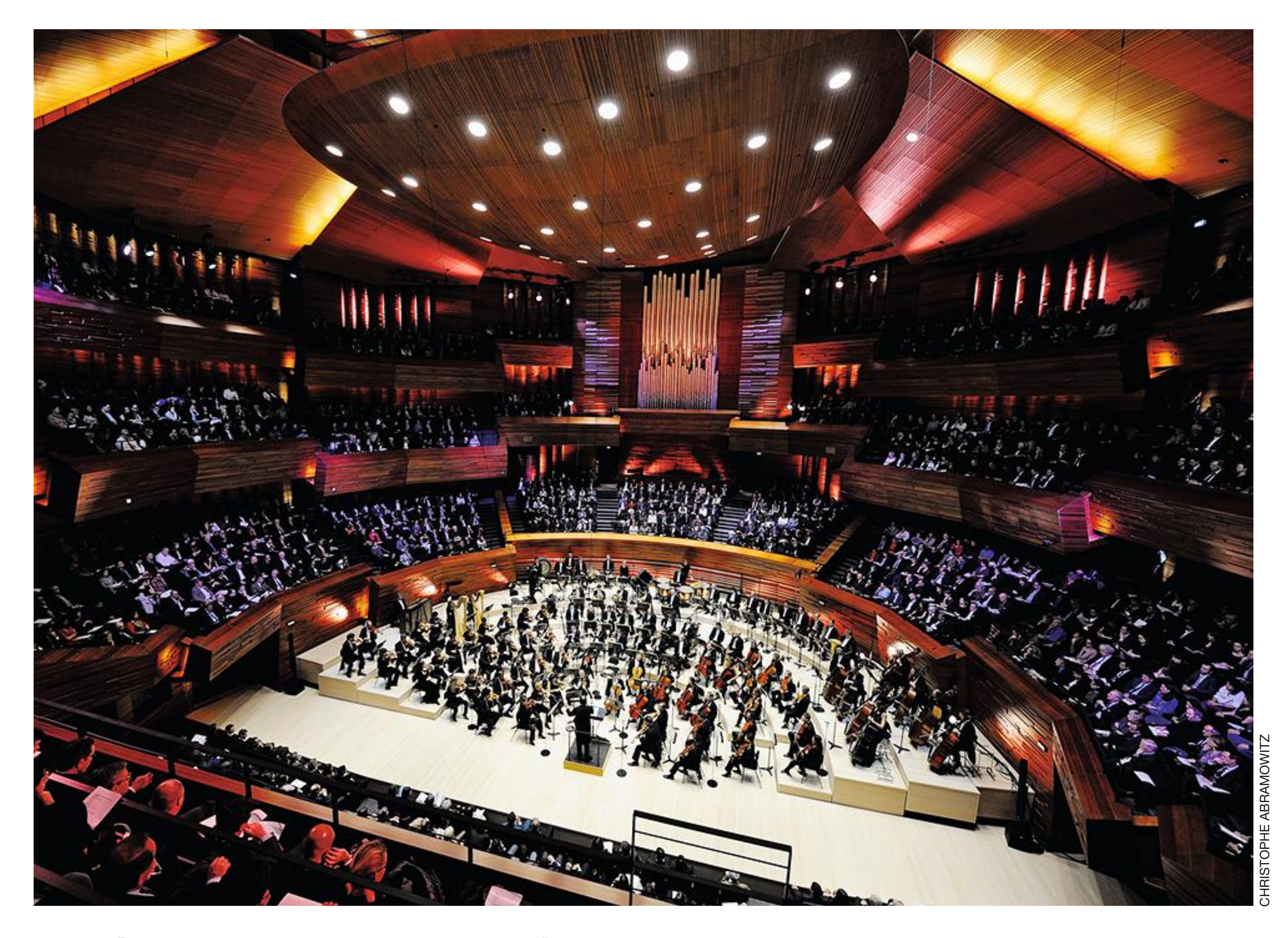
Concerto pour piano n°1 : Finale. Rondo. Allegro scherzando 8'37
Extrait du coffret Deutsche Grammophon 479 6315

PLAGE 12

VERDI PAR LEONTYNE PRICE ET CARLO BERGONZI

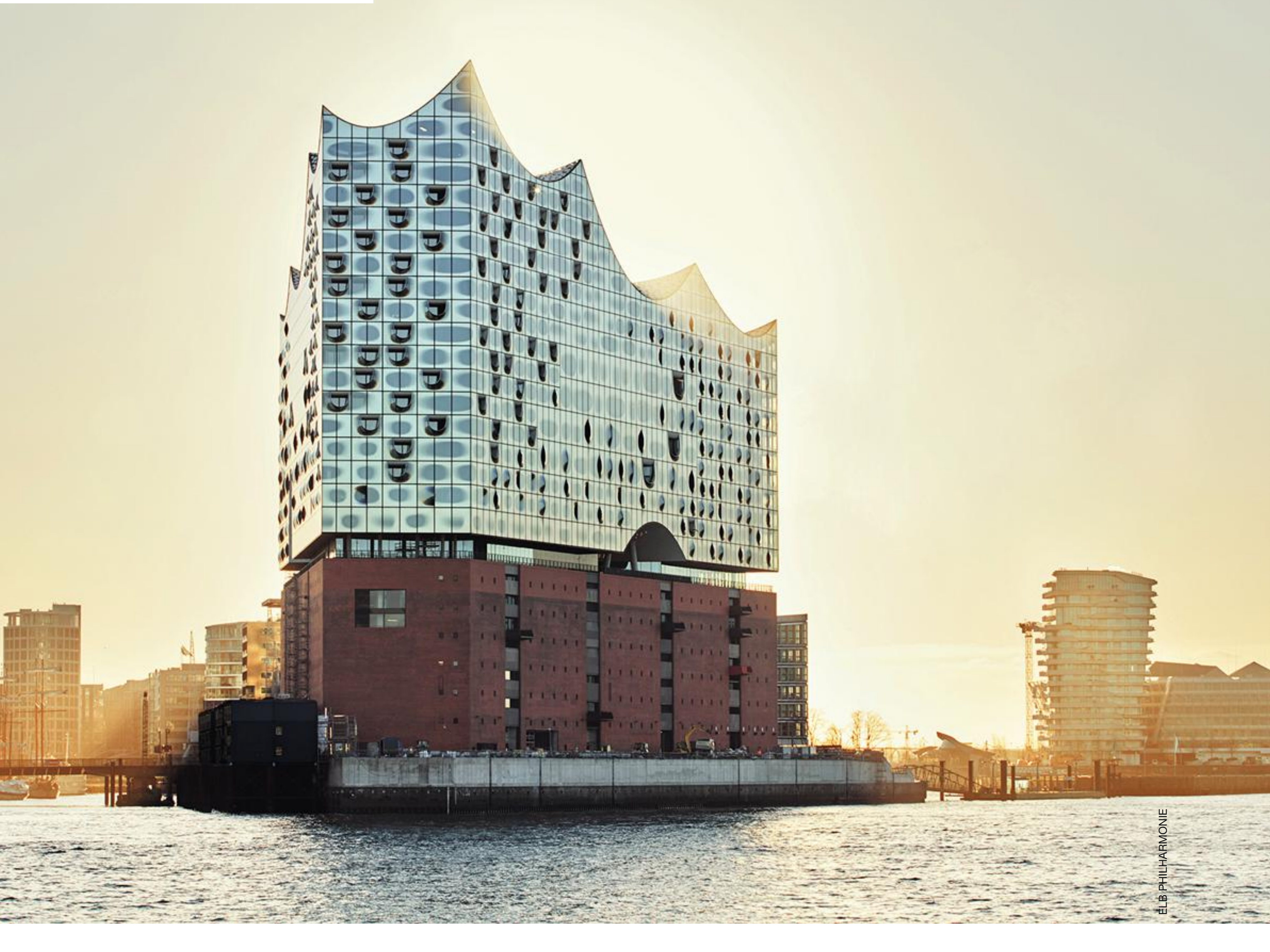
Le Bal masqué : « Teco io sto – Gran Dio ! » 9'45
Extrait du coffret RCA Sony 88985311342

LES **VICTOIRES** DE LA **MUSIQUE** APPROCHENT



CHRISTOPHE ABRAMOWITZ

Après Toulouse, Paris ! La 24e édition des Victoires de la musique classique se tiendra à l'Auditorium de Radio France le 1er février 2017, en direct sur France 3 et France Musique. Sur le plateau : Marie-Nicole Lemieux, Sonya Yoncheva, Lucas Debargue, le Quatuor Arod, Philippe Jaroussky, Nemanja Radulovic, Geneviève Laurenceau, Shani Diluka… sous la baguette de Mikko Franck. Sans oublier les six révélations de l'année, que nous vous dévoilerons dans notre prochain numéro et pour lesquelles vous pourrez voter.


ELB PHILHARMONIE

ALLEMAGNE

La culture à bon port

Hambourg, cité riche et dynamique, et Bochum, ville sinistrée de la Ruhr, ouvrent deux salles de concert. Objectif : une reconversion par la musique.

Dans le prolongement d'un entrelacs de canaux et de ponts, la philharmonie de l'Elbe (photo ci-dessus) se dresse comme l'emblème de l'HafenCity, ce quartier de hangars et d'entrepôts en pleine reconversion, à cheval sur les rives du fleuve. « L'Elphi », à la silhouette gracieuse et aux dimensions d'un vaste transatlantique, se détache sur un panorama de grues portuaires et de cheminées d'usines encore fumantes. À voir ce vaisseau rutilant de briques et de verre dans lequel se reflète le paysage maritime et urbain, on en oublierait presque les dérapages financiers du chantier et ses six années de retard. Jusqu'à présent, la salle tirait surtout sa gloire de son coût exorbitant : 865,65 millions d'euros dont 789,05 millions pour la seule puissance publique. Les premières estimations en 2005 étaient loin d'atteindre ces montants indécents : « *La ville avait estimé le coût à 360 millions d'euros, non à 77 millions, comme on peut souvent le lire dans la presse. Au final, la somme a été multipliée par trois, et non par dix* », s'empresse de rectifier l'intendant général de la philharmonie, Christoph Lieben-Seutter. Ce dépassement pour le moins significatif s'expliquerait par un manque de préparation : quand le contrat du bâtiment a été signé, les plans n'étaient pas terminés. « *Nous*

devons tout de même admettre que c'est bien plus qu'une salle de concert », insiste Christoph Lieben-Seutter.

La Philharmonie de l'Elbe a été construite pour réhabiliter un ancien quartier naval et l'Anneliese Brost Musikforum deviendra un nouveau pôle d'attraction

On le rejoint sur ce point : l'équipement signé Herzog & de Meuron appelle tous les superlatifs. La salle est construite sur un ancien entrepôt des années 1960 ayant servi à stocker du café, du cacao, du verre… Un escalator discret sur la façade de l'édifice long de 82 mètres (!) mène à la plaza : nous sommes sur le toit de briques rouges du hangar et sous la structure de verre, à la jonction de l'ancien et du neuf. La coursive qui contourne la Philharmonie offre une vue panoramique sur la ville et le port. L'ascension se poursuit, les formes deviennent organiques et, enfin, la salle se dévoile, sublime écrin dont les parois sont recouvertes d'une « peau blanche », un revêtement mural fait de plâtre et de papier recyclé. Le plan en vignoble donne un sentiment d'intimité à cette salle qui peut accueillir 2 100 auditeurs, et dont l'acoustique a été confiée au fameux Yasuhisa Toyota.
Le bâtiment compte également une salle de récital de 500 places et un studio pour la musique contemporaine ou les actions culturelles de 170 places. On s'étonne tout de même de ne pas y trouver de salle de répétitions. Normal : il n'en existe aucune. Comment diable est-ce possible qu'un équipement de cette envergure en soit dépourvu ? *« Ce n'était pas inclus dans les plans »,* regrette Christoph Lieben-Seutter. En revanche, l'Elphi abrite un hôtel de luxe de 250 chambres et des appartements dans les étages élevés dont le prix au mètre carré grimpe jusqu'à 35 000 euros. Ces installations privées faisaient partie du business plan et ont servi à couvrir une partie des frais. Une logique qui laisse plus que dubitatif et qui va représenter pour la direction un véritable défi logistique.

Programmation prestigieuse

Les Hambourgeois semblent avoir passé l'éponge sur toutes ces polémiques. D'ailleurs, la plupart des concerts ouverts à la vente affichent complet. La programmation rappelle celle des structures au standing international : orchestres prestigieux, grands solistes, jazz et musique du monde. Pas d'innovation majeure en matière de proposition artistique : *« Le défi est surtout de faire fonctionner cette énorme salle »,* souligne Christoph Lieben-Seutter. L'Orchestre symphonique de la NDR (rebaptisé « NDR Elbphilharmonie Orchester »), dirigé par Thomas Hengelbrock, y a déjà pris ses quartiers. La formation pourra enfin explorer les répertoires des XXe et XXIe siècles inadaptés à sa salle historique. La phalange de bon niveau – mais qui ne figure pas dans le top 5 des orchestres allemands – va-t-elle se hisser dans le palmarès à la faveur de ce déménagement ?
Changement de décor radical. Nous sommes à Bochum, ancienne ville de mineurs au cœur de la Ruhr. Le taux de chômage y est supérieur à la moyenne nationale. Comme dans le reste de la région, Bochum a subi de plein fouet la crise minière, à laquelle s'est ajouté le départ des usines Nokia et Opel, principal bassin pour l'emploi. Et pourtant une nouvelle salle de concert, nommée « Anneliese Brost Musikforum » (photo), vient d'ouvrir ses portes. Michael Townsend, adjoint à l'éducation, à la culture et au sport, confirme le nouveau virage culturel de la commune : *« Après le départ des industries, nous avons dû trouver une autre activité porteuse économiquement. Nous avons ici une grande université de 38 000 étudiants, d'importants départements de science, d'ingénierie, d'informatique. L'éducation et la culture doivent devenir nos nouveaux pôles d'attraction. »*
La salle de 970 places, qui a coûté 38,2 millions d'euros, accueille les Bochumer Symphoniker conduits par le très enthousiaste Steven Sloane, un acteur des plus actifs dans la reconversion culturelle de la Ruhr, aux horizons structurés par les hauts fourneaux. Il a d'ailleurs orchestré l'événement « Ruhr 2010 » lorsque la région a été désignée capitale de la culture. Et il promet de favoriser les interactions entre Bochum et les villes alentour. Car les infrastructures ne manquent pas : des salles de concert et des orchestres existent déjà à Duisbourg, Düsseldorf, Cologne et Essen dont la philharmonie compte 1 900 places. Alors, pourquoi un nouvel équipement à Bochum ? *« Jusqu'à présent, l'orchestre était nomade. À Bochum, nous ne pouvions jouer que dans des lieux à l'acoustique misérable. Tôt ou tard, la question de la nécessité de notre existence se serait posée »,* explique Steven Sloane. Pour Michael Townsend, pas question de sacrifier la culture qui représente une grosse partie du budget de la municipalité : 5,5 % sur 1,1 milliard d'euros. Au programme du concert inaugural, une création de Stefan Heucke, compositeur local. Sa cantate, écrite sur un texte en hébreu, possède le mérite de mettre en valeur l'acoustique à la fois définie, ample et chaleureuse de cette nouvelle salle. Les Bochumer Symphoniker poursuivent avec une *Première Symphonie* de Mahler explosive et à l'image de leur chef : engagée et débordante d'énergie. C'est une nouvelle ère qui commence. En 2018, la Ruhr assistera à la fermeture de sa dernière mine de charbon. Autre temps, autres mœurs. ◆

Elsa Fottorino



MARCEL KUSCH / DPA

ENTRETIEN

ALAIN PASSARD
Toqué de musique

Chaque semaine, Alain Passard, le chef de l'*Arpège*, le restaurant parisien trois étoiles, livre sur les ondes une transcription culinaire des grandes pages du répertoire. Explications.



DOUGLAS MCWALL

Quels sont les principes du « Palais musical » ? Comment préparez-vous l'émission ?
D'habitude, j'informe mon interlocuteur à la radio, Clément Rochefort, de ce qui se passe dans mes jardins. On discute, on échange et on trouve un morceau de musique de saison… Mais, cette semaine, je lui ai volontairement dit : *« Trouvez-moi un morceau inspirant, je n'ai pas d'idées… »* Et il a choisi *Le Voyage de Siegfried sur le Rhin* de Wagner.

Et alors ?
Eh bien, ensuite, je réfléchis. Je m'imprègne de l'œuvre. Je la laisse me parler. Dans le cas de Wagner, j'entends l'appel du cor et je vois des sous-bois. En même temps, cette musique est constamment active, elle est riche, opulente dans son orchestration : je pense à du miel. Et j'imagine un dessert forestier. Avec le miel, des châtaignes, peut-être du chocolat. Rien d'acide. Pas d'herbes, ni de fleurs.

Pourquoi écoutez-vous le morceau à l'avance ?
Je préfère car j'aime réfléchir à la recette. J'aime aussi regarder des vidéos. Les gestes, les regards, les échanges entre les musiciens, c'est essentiel. À la fin, sur l'antenne de France Musique, je donne des recettes pas trop chères, faciles à réaliser par les auditeurs.

Quelle musique aimez-vous le plus ?
Je suis ouvert. Disons qu'à la maison, j'écoute volontiers les saxophonistes car je pratique cet instrument.

Quand l'avez-vous appris ?
J'ai découvert la musique par mon père : il était batteur, saxophoniste, clarinettiste et joueur de scie musicale. Nous habitions en Bretagne et il jouait de tous ces instruments dans la fanfare du village et dans les bals. Mais, curieusement, j'ai appris à jouer du saxophone plus tard, quand j'étais au restaurant *Le Duc D'Enghien.* J'avais vingt-quatre ans, j'ai pris un professeur, puis j'ai fait le conservatoire. Depuis, je n'ai jamais arrêté. À Paris, j'ai eu la chance de rencontrer Lionel Belmondo, un formidable instrumentiste. Je joue parfois avec lui, sinon il m'arrive de jouer seul, même dans mes potagers !

Cela change-t-il votre cuisine ?
Cela permet de rester créatif. Il existe vraiment des correspondances entre les odeurs, les saveurs, les textures et les sons. Tout cela est vraiment troublant, comme une invitation au plaisir et à la recherche de sensations. J'ai également été approché par un magazine d'art : je vais devoir réagir à un tableau. Dans le même genre d'idées, j'aimerais beaucoup faire goûter un plat à un musicien et le laisser improviser… Au fond, on cherche toujours des émotions. ◆

Entretien : Bertrand Dermoncourt

➔ « Le Palais musical » d'Alain Passard, tous les samedis à 8 h 50 sur France Musique.

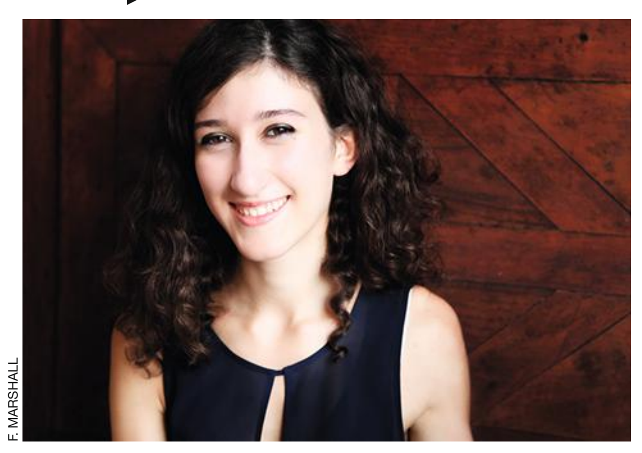
LE BALLET
AU CINÉMA

LA BELLE AU BOIS DORMANT

TCHAÏKOVSKI / GRIGOROVITCH



Nathalia Milstein
En pleine ascension


F. MARSHALL

L'étoile montante du piano français sortira son premier disque l'année prochaine.

La pianiste française de vingt et un ans vient de recevoir le prix Jeune soliste 2017 des Médias Francophones Publics. Une récompense délivrée par un regroupement des radio belge, canadienne, suisse et française. Nathalia Milstein succède ainsi à Jean Rondeau et Edgar Moreau. Diplômée de la HEM de Genève, elle affiche également à son palmarès un 1er Prix au Concours de Dublin en 2015. On a pu l'entendre récemment en avril à Paris, aux côtés de l'Orchestre Philharmonique de Radio France et, cet été, à la Roque d'Anthéron.
Pour son premier enregistrement, la jeune femme, née dans une famille de musiciens russes, se consacre à Prokofiev et Ravel. Une manière de « *combiner* [les] *deux aspects de* [son] *héritage culturel* », confie-t-elle dans le descriptif de son projet sur une plateforme de crowdfunding. La sortie est prévue pour 2017. À suivre de près. ◆

Elsa Fottorino

Mélancolia ?

Pour sa 6e saison à la tête du Festival de Pentecôte de Salzbourg, la mezzo Cecilia Bartoli a choisi comme thème « Délices de la mélancolie ». « *Grâce à des poètes comme Arioste et Ossian,* déclare la cantatrice, *j'entreprends un voyage onirique romantique – telle Alice au Pays des merveilles. Au cours de ce périple à travers des paysages enchantés, nous partons finalement à la recherche de nous-mêmes.* » Au programme : *Ariodante* de Haendel, *La Donna del Lago* de Rossini, *La Sylphide* par le Ballet du Mariinsky, mais aussi des concerts d'Antonio Pappano, Bryn Terfel, Anne-Sophie Mutter, Max-Emanuel Cencic… et le tout sur trois jours, du 2 au 5 juin 2017. ◆ **P. M.**

IL L'A DIT

Londres abrite déjà des lieux de culture et de musique de classe mondiale, de l'emblématique Royal Albert Hall au Barbican Hall, en passant par le Royal Festival Hall.

Le gouvernement britannique

C'est par ce communiqué de presse que Simon Rattle et le monde musical ont appris que le gouvernement de Theresa May ne financerait pas la construction d'une nouvelle salle de concert à Londres. Or, non seulement le chef d'orchestre, directeur musical du London Symphony Orchestra à partir de septembre 2017, désirait fortement cet auditorium, mais il liait fortement son arrivée à Londres à la construction de celui-ci… À suivre.

NOMINATIONS

Bertrand Chamayou, trente-cinq ans, est le nouveau directeur artistique du Festival de piano de Lofoten en Norvège ; il remplacera un autre pianiste français, Jean-Efflam Bavouzet, à sa tête depuis 2010. Enfin, depuis le 1er novembre, le chef d'orchestre Benjamin Lévy est le directeur musical et chef permanent de l'Orchestre régional de Cannes Provence-Alpes-Côte d'Azur, pour une période de trois ans, renouvelable ; il succède à ce poste à Wolfgang Doerner et à Philippe Bender. ◆ **Pierre Massé**

NOS COLLABORATEURS PUBLIENT…



En cette nuit du 18 juin, sur le mont Valérien, l'Ifon 11 du jeune François-Joseph de la Fistinière est fin prêt à filmer son propriétaire dans une position attentatoire à l'honneur de sa famille de militaires. Afin d'enrayer la propagation virale de la vidéo, le patriarche appelle au secours son fils illégitime, patron de la firme Opié, elle-même conceptrice de l'Ifon et numéro un européen de l'énergie. À La Défense, la tour Opié s'éveille : Samia, l'hôtesse d'accueil, prend son poste au rez-de-chaussée ; au 36e étage, le technocadre Kevin Klein convoque toute son habileté informatique pour maquiller la baisse dangereuse des stocks de tantale nécessaires au grand dessein de l'entreprise… Ainsi débute *Fraternels*, le nouveau roman-monde de Vincent Borel. C'est un vibrant éloge au pouvoir de la fiction que ce tour de force littéraire, mené tambour battant par un écrivain qui jamais ne doute de la capacité de ses personnages d'aller au bout de leurs désirs.

➨ *Fraternels*, roman, par Vincent Borel, Sabine Wespieser Éditeur, 558 p., 26 €.

Croisières d'exception

La croisière *Musicalia* sur le Danube

DU 25 MAI AU 5 JUIN 2017 AU DÉPART DE PARIS

Notre invité exceptionnel

le pianiste compositeur Jean-François Zygel

Embarquez avec Croisières d'exception

- **Un véritable festival musical au coeur de l'Europe avec Sophie Lemonnier-Wallez, Stéphane Béchy, Olivia Gay, Paloma Kouider, Thierry Maillard, Aurélien Pontier** et la présence exceptionnelle de **Jean-François Zygel**
- **15 concerts privés** dont un à l'**Ambassade de France à Vienne**
- **Offre spéciale : 300 € de réduction par personne pour toute inscription avant le 31 décembre 2016, soit la croisière au départ de Paris, vols inclus, pension complète et boissons, à partir de 3190 €*/pers.**

à bord de M/S L'Europe

Croisières d'exception licence n° IM075150063. Itinéraire sous réserve de modifications de l'armateur. Les invités seront présents sauf en cas de force majeure. Programme garanti à partir de 70 inscrits. *Prix par personne en cabine double sur le pont principal, incluant les vols aller et retour depuis Paris, la pension complète, les boissons à volonté (sauf champagne et carte des vins), le programme musical (à l'exception de celui proposé lors des excursions), et les taxes. Crédits photos : © Shutterstock. Création graphique : www.linerz.fr

DEMANDEZ LA DOCUMENTATION

www.croisiere-musicalia.fr/classica

croisiere-musicale@croisieres-exception.fr

Appelez au **01 75 77 87 48** du lundi au vendredi de 9 h 30 à 13 h et de 14 h 30 à 18 h 30

PARIS
PARIS
REP. SLOVAQUE
MELK
LINZ
VIENNE
BRATISLAVA
HONGRIE
AUTRICHE
BUDAPEST
KALOSCA
MOHACS
ROUMANIE
CROATIE
NOVI SAD
TULCEA
DONJI MILANOVAC
CONSTANTA
BELGRADE
GIURGIU
PORTES DE FER
OLTENITA
Danube
ROUSSÉ
MER NOIRE
BULGARIE
SERBIE

Un itinéraire unique sur le Danube

Complétez, découpez et envoyez ce coupon à :
Croisières d'exception - 77 rue de Charonne - 75011 PARIS

❑ Mme ❑ M. Nom : .... Prénom : ....

Adresse : ....

Code postal : ⊔⊔⊔⊔⊔ Ville : ....

Date de naissance : ⊔⊔⊔⊔⊔⊔⊔⊔ Tél. : ⊔⊔⊔⊔⊔⊔⊔⊔⊔⊔

Email : ....@..............................

Vous voyagez : ❑ seul(e) ❑ en couple

❑ **Oui, je bénéficierai d'un prix spécial (-300 €/pers.) en cas de réservation avant le 31 décembre 2016**

Conformément à la loi "Informatique et Liberté" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès, de modification et de rectification des données vous concernant.

Classica-1612





ENTRETIEN

ALEXANDRE BLOCH
À la conquête du Nord

Nommé à la tête de l'Orchestre national de Lille, le jeune chef de trente et un ans qui succède à Jean-Claude Casadesus, souhaite inscrire la formation dans la modernité et séduire de nouveaux publics.

JB MILLOT

Q Vous venez de prendre vos fonctions. Que ressentez-vous ?
Beaucoup de fierté pour l'honneur qui m'est fait, mais aussi la nécessité de m'inscrire dans les valeurs qui sont celles d'un orchestre forgé depuis quarante ans. Mon parcours m'a déjà préparé à cette mission : après avoir remporté, en 2012 à Londres, le Concours international de chef d'orchestre Donatella Flick, je suis devenu l'assistant de Valery Gergiev au London Symphony Orchestra. J'y ai fait mes armes, tout comme au Royal Concertgebouw d'Amsterdam lorsque j'ai remplacé Mariss Jansons. En outre, je viens d'être nommé chef invité principal de l'Orchestre symphonique de Düsseldorf, un nouveau défi, même si cela ne nécessite ma présence que trois fois par an.

Quels sont les défis auxquels vous devez faire face ?
Je suis conscient de la tâche qui m'attend et de ce qu'implique mon engagement dans une région fortement irriguée sur le plan culturel et social. Jean-Claude Casadesus, par son charisme, a marqué l'histoire de l'ONL, une formation qu'il a enracinée sur le territoire et à laquelle il a donné ses lettres de noblesse. J'entends non seulement poursuivre le travail engagé, maintenir la même excellence artistique, mais aussi faire rayonner l'orchestre au travers de formes nouvelles susceptibles d'attirer un public toujours plus nombreux et ouvert aux propositions qui lui sont faites.

Quels objectifs vous assignez-vous ?
Pour l'instant, ma priorité est de mieux faire connaissance avec les musiciens, de dompter leur énergie et de maîtriser l'acoustique très flatteuse de la salle du Nouveau Siècle. Dès notre premier contact, j'ai pu apprécier le souffle musical qui s'est dégagé spontanément du *Prélude à l'après-midi d'un faune,* ce qui m'a profondément ému. Cette saison, je vis plutôt une période probatoire avec quatre séries de concerts à Lille et alentour, ainsi qu'une version de concert des *Pêcheurs de perles* de Bizet au TCE. Par la suite, il y aura une montée en puissance. Je tiens particulièrement à la communication avec le public, à mélanger les classes d'âges, à faire appel à des techniques interactives, à prendre la parole sur les programmes présentés et aussi à favoriser le contact avec les œuvres d'aujourd'hui, afin que les auditeurs s'imprègnent d'un langage qui, d'emblée, ne leur paraît pas familier. Un vaste chantier ! ◆

Entretien : Michel Le Naour

ACTUALITÉS

► Concerts avec l'ONL en décembre : Happy New Year in America : Bernstein, Maxwell Davies, Chostakovitch, Copland, Marquez, Stravinsky, Gershwin. 15, 20 et 21/12, Auditorium du Nouveau Siècle à Lille ; 16/12, La Luna à Maubeuge ; 17/12, salle Rabelais à Carvin ; 18/12, Sainghin-en-Mélantois.



Tchaïkovski

Symphonie n° 6 "Pathétique"

Œuvres pour violon
de Piotr Ilitch Tchaïkovski
et Alexandre Glazounov

ORCHESTRE NATIONAL BORDEAUX AQUITAINE

Paul Daniel, DIRECTION
Matthieu Arama, VIOLON

NOUVEL ENREGISTREMENT

ONBA LIVE
MUSICALES ACTES SUD N°4

Sortie le 17 novembre 2016

En vente chez votre disquaire et libraire,
à La Boutique du Grand-Théâtre

opera-bordeaux.com



SDP

HOMMAGE

ADIEU ZOLTÁN KOCSIS

Une page se tourne dans l'histoire de l'interprétation du piano de la seconde moitié du XXe siècle avec la disparition de ce géant hongrois. Né en 1952, Zoltán Kocsis nous a quittés le 6 novembre des suites d'une longue maladie. Il fut un enfant prodige. En 1968, il entra à l'Académie de musique Franz Liszt de Budapest, dans les classes de Ferenc Rados, György Kurtág et Pál Kadosa. En 1970, il reçut le 1er Prix du Concours Beethoven de la Radio hongroise. Trois ans plus tard, il remporta le Prix Liszt puis le Prix Kossuth. Il entreprit une série de tournées à l'Ouest. Il se produisit régulièrement en duo avec Sviatoslav Richter. Durant les années 1980, Zoltán Kocsis fonda, avec Iván Fischer, l'Orchestre du Festival de Budapest, formation qui s'imposa comme l'une des meilleures de la scène internationale. En 1976, il fut nommé professeur à l'Académie Liszt de Budapest. L'année suivante, il prit la direction de l'Orchestre philharmonique national de Hongrie.

Arrangeur et compositeur lui-même, doué d'une technique qui faisait l'admiration de ses confrères les plus virtuoses, Zoltán Kocsis était capable de transcrire à vue n'importe quelle partition d'orchestre. Il a orchestré des partitions de Debussy, en a transcrit pour le piano, notamment de Wagner et Rachmaninov. Il se passionna aussi pour la musique contemporaine. Kurtág lui a dédié plusieurs compositions. Zoltán Kocsis fut aussi musicologue et même éditeur de disques par la force des choses ; il s'avouait d'ailleurs collectionneur compulsif d'enregistrements.

Sa discographie a marqué notre époque. D'abord, on citera l'intégrale de l'œuvre de Bartók (Philips), une somme d'une intelligence inouïe. Mais aussi nombre de gravures consacrées à Liszt, Debussy, Grieg, Mozart, Rachmaninov, Schoenberg… En tant que chef, il laisse des enregistrements passionnants, à l'instar de ses Bartok et de la *Symphonie n°1* de Mahler avec l'Orchestre national de Hongrie. ◆ **Stéphane Friédérich**

Opéra Bastille

La salle modulable de l'Opéra Bastille verra le jour ! Depuis une trentaine d'années, le projet revenait régulièrement agiter le microcosme lyrique parisien. Prévue dans les plans de l'architecte Carlos Ott, la salle fut abandonnée en cours de chantier, tandis que la colossale enveloppe de béton qui devait l'accueillir (50 000 m³ et 1 400 m² au sol) fut, elle, transformée en espace de répétition et de stockage. Cette nouvelle initiative, dévoilée le 24 octobre, prévoit l'ouverture, rue de Lyon, d'une salle *« hypermodulable »* de 800 places, ainsi que la construction de nouveaux ateliers de décors sur le terrain des délaissés, entre l'arrière de l'Opéra Bastille et la Coulée verte, pour remplacer ceux de l'Atelier Berthier. Ces derniers seront reconvertis en Cité du Théâtre, laquelle accueillera le Conservatoire supérieur d'Art dramatique et de nouvelles salles pour l'Odéon et la Comédie-Française. Les travaux, annoncés pour 2018, ont été estimés, à 60 millions d'euros H. T. ◆ **J. R.**

LE CHIFFRE DU MOIS

10 000 000 €

C'est ce que représente depuis six ans la baisse de subvention de l'État en direction de l'Opéra de Paris. D'un point de vue budgétaire, l'année 2015 s'est terminée en quasi-équilibre, grâce à un chiffre d'affaires de la billetterie à 64,1 m€ et un mécénat en croissance (+ 30 % en 2015-2016, par rapport à 2014-2015). La subvention de l'État représente désormais environ 47 % des recettes, contre 55 % en 2010.

DÉPÊCHES

● **Concerto pour Boeing.** Jean-Christophe Spinosi et l'Ensemble Matheus ont donné un concert Vivaldi à bord du vol Air France reliant Paris à Séoul le 20 octobre dernier.

● **Honoré.** Le chef d'orchestre Michel Plasson sera l'invité d'honneur du prochain Festival de Colmar.

● **Poigne de fer pour Bois.** Après vingt ans à la tête de l'Opéra de Bordeaux, Thierry Fouquet vient de reprendre les Éditions Mario Bois, lesquelles gèrent notamment les droits des chorégraphes Rudolf Noureev et Serge Lifar.

● **Dansez, maintenant !** La 23e saison de la Folle Journée de Nantes se déroulera du 1er au 5 février 2017 (précédée de l'édition en région du 27 au 29 janvier) et aura pour thème « Le rythme des peuples ».

● **Consacré.** Le compositeur polonais Krzysztof Penderecki, 82 ans, a été fait docteur honoris causa de l'université catholique Jean-Paul II de Lublin.

LES WEEK-ENDS DE LA PHILHARMONIE

CONCERTS - ACTIVITÉS EN FAMILLE - EXPOSITIONS

Lieder.

27-29 janvier

Bernarda Fink, Michael Shade *Mahler*

Thomas E. Bauer *Schubert*

Christian Gerhaher *Schumann*

Omo Bello *Chausson, Fauré*

Christian Immler *Mozart, Beethoven, Schubert*

Georg Nigl *Haendel, Monteverdi, Schubert*

dans le cadre de la

BIENNALE D'ART VOCAL

20-29 janvier

philharmoniedeparis.fr

01 44 84 44 84 - Ⓜ Ⓣ Porte de Pantin

CITÉ DE LA MUSIQUE

PHILHARMONIE DE PARIS

Photo : Tamara Dean/VU' Licences E.S. n°1-1083294, E.S. n°1-1041550-2-1041546-3-1041547

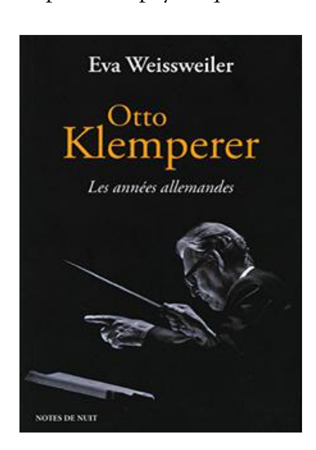


MAIRIE DE PARIS

Otto Klemperer
SOUS L'ANGLE PSYCHOLOGIQUE

Une biographie documentée consacrée aux années allemandes du chef.

Rencontre avec l'alter ego du musicien, un maniaco-dépressif remuant ciel et terre pour renier la chair qui l'habite – juive, fragile, kafkaïenne – et glorifier l'esprit avant-gardiste qui l'anime. Et s'il doit y avoir un détracteur pour lui barrer la route, ça ne peut être que lui-même, n'en déplaise à ses ennemis de longue date. C'est ce que l'on pourrait retenir de cet ouvrage fort bien documenté d'Eva Weissweiler, déjà auteure d'une biographie sur Clara Schumann et Friedelind Wagner, petite-fille du célèbre compositeur. Ne s'attardant que sur les années allemandes du maestro (1881-1933), sur fond d'antisémitisme, de « *résurrection spirituelle de l'Allemagne* » et de musique contemporaine, celle-ci dresse le portrait psychique d'un homme traversé par les affres de son temps. D'autant plus que la sobriété du style permet d'articuler aisément les re-cher-ches de l'écrivaine faites sur cette période et les quelques témoignages de l'époque, permettant d'apporter un éclairage nouveau sur les traits caractéristiques du personnage : ses coups de sang pendant les répétitions, sa fascina-tion lyrique pour les cathédrales, sa relation baudelairienne avec les femmes… À lire sans regret. ◆



Clément Serrano

➜ Otto Klemperer. Les Années allemandes, d'Eva Weissweiler (Éd. Notes de Nuit), 333 pages, 23 €.

LES COUPS DE ♥	CLASSICA n° 184	Alain Duault (France 3)	Christian Merlin (*Le Figaro*)	Francis Drésel (Radio Classique)	Lionel Esparza (France Musique)	Marie-Aude Roux (*Le Monde*)
Haydn, Rigel, Sarti : S.Piau, Concert de la Loge/J. Chauvin Aparté	♥♥ / X	♥♥	♥♥♥	♥♥♥	♥♥♥	♥♥
Bach : *Suites françaises* Murray Perahia DG	♥♥	♥♥	♥♥♥	♥♥	♥♥♥	♥♥♥
« Oh, Boy ! » : Marianne Crebassa, Marc Minkowski Erato	♥	♥♥	♥♥	♥♥	♥♥	♥♥♥
Beethoven : G. Capuçon, F. Braley Erato	♥♥	♥♥	♥	♥♥	♥	♥♥
Saint-Saëns : Mélodies Tassis Christoyannis, Jeff Cohen Aparté	♥♥	♥♥	♥♥	♥♥	–	♥♥
Vivaldi : Giuliano Carmignola, Amandine Beyer, Gli Incogniti HM	♥♥	–	♥	♥♥♥	♥	♥♥♥
Rachmaninov : *Concerto n°2* Alexandre Tharaud, Vedernikov Erato	X	♥	♥	♥♥	♥	♥♥
Bach : Nemanja Radulovic DG	X	♥♥	X	♥♥	♥	–

Nous aimons… ♥ un peu ♥♥ beaucoup ♥♥♥ passionnément X pas du tout – n'a pas écouté

TOP



Voici le classement des 10 meilleures ventes à la FNAC, entre le 30 octobre et le 5 novembre 2016 (hors compilations).



1 BACH
Nemanja Radulovic
DG

2 BACH, TELEMANN
Philippe Jaroussky
ERATO

3 BRAHMS, KHACHATURIAN…
Camille et Julie Berthollet
WARNER

4 RACHMANINOV
Alexandre Tharaud
ERATO

5 MALENA
Roberto Alagna
DG

6 DOLCE VITA
Jonas Kaufmann
SONY

7 A JOURNEY
Pretty Yende
SONY

8 BACH
Murray Perahia
SONY

9 BEETHOVEN
Gauthier Capuçon, Frank Braley
ERATO

10 OH, BOY !
Marianne Crebassa
ERATO

C'est vous qui l'écrivez

Lettre à Alain Duault

Je partage l'année six mois d'hiver à Antony, six mois d'été à Bordeaux. Je suis sur le départ. Je trie, je jette, je déchire les revues accumulées, mais je parcours toujours, avant de jeter la revue sacrifiée, les articles importants de Classica. *Aussi suis-je tombée sur celle de juillet-août. Je lis « L'humeur d'Alain Duault ». Bravo ! Faites en sorte que les salles soient remplies, ardentes… Vous préférez les produits frais ? Dans la musique, c'est pareil ! Je suis de la génération JMF où nous assistions à tous les concerts et conférences donnés par M. Bernard Gavoty, que nous écoutions avec beaucoup d'attention. C'est ainsi que je suis allée vers la musique. Pour un prix modique, je pouvais fréquenter les salles de concerts ou l'opéra. Cela n'est plus vrai et permettez-moi d'exprimer ma « mauvaise humeur ».* Les Contes d'Hoffmann *à l'Opéra Bastille ? Plus de places… Le 26 mars prochain,* Andréa Chénier *au Théâtre des Champs-Élysées, avec Jonas Kaufmann dans le rôle-titre ? Dites-moi qui ne voudrait pas l'écouter, le voir ! Le 6 octobre, location terminée ! Un mince espoir, les désistements quelques jours avant la représentation… mais je n'y crois pas. Alors, comment voulez-vous que l'on aille applaudir, exprimer toute son admiration à ceux qui nous font vibrer ?* […]

Jacqueline Le Hen (Antony)

Vive Beethoven !

Votre revue mentionne jusqu'au 29 janvier 2017 l'exposition « Ludwig van », où je me suis empressée d'aller. Tout est parfait : l'iconographie, le son, l'ambiance. Toutes mes félicitations aux organisateurs. Je vais y retourner avec ma famille, cette fois. Tous seront sans doute aussi émus que moi.

Christiane Dodos (Montrouge)

LA TRIBUNE DES CRITIQUES DE DISQUES

TOUS LES DIMANCHES, SUR FRANCE MUSIQUE, DE 16 H À 18 H, JÉRÉMIE ROUSSEAU PRÉSENTE « LA TRIBUNE DES CRITIQUES DE DISQUES ».

LE 4 DÉCEMBRE
Sonate Hob. XVI/49 de Haydn

LE 11 DÉCEMBRE
Symphonie de psaumes de Stravinsky

LE 18 DÉCEMBRE
Suite pour violoncelle n°2 de Bach

LE 25 DÉCEMBRE
Vêpres solennelles d'un confesseur de Mozart *

LE 1ER JANVIER
Symphonic Dances de *West Side Story* de Bernstein *

LE 8 JANVIER
Tableaux d'une exposition de Moussorgski

LE 15 JANVIER
Triple Concerto de Beethoven

LE 22 JANVIER
L'Art de la fugue de Bach

LE 29 JANVIER
Fêtes romaines de Respighi

Enregistrement en public le jeudi soir à 19 h, au Studio 109 de la Maison de la Radio.
Renseignements :
www.francemusique.fr
* Émission sans public.



Sur vos tablettes

Depuis septembre 2012, *Classica* vous est également proposé sur tablette et smartphone. Une application est disponible sur l'App Store pour les smartphones et tablettes Apple, et sur Google Play pour les autres marques fonctionnant sur Android. Vous y retrouverez systématiquement le dernier numéro de *Classica* ainsi qu'un vaste choix d'anciens numéros (gratuit pour les abonnés).

Available on the App Store
Google play

Le coffret événement



Maria Callas chante *La Gioconda*

Retrouvez chaque mois notre « Discothèque idéale », constituée d'enregistrements essentiels du répertoire classique choisis pour vous par la rédaction. Avec ce numéro, dans un coffret de trois CD, retrouvez *La Gioconda* qu'interprète Maria Callas, les Chœurs et l'Orchestre de la Scala de Milan, dir. Antonino Votto.

Vous pouvez obtenir ce CD au tarif de 9,90 € (frais de port inclus pour la France métropolitaine ; étranger et DOM-TOM, nous consulter) en adressant un courrier à : Classica – Service abonnements – 17 route des Boulangers – 78926 Yvelines Cedex 9.
Plus simple et plus rapide, vous pouvez aussi commander ce CD via notre boutique en ligne http://boutique.lexpress.fr/

Feuilleton Dutilleux Chapitre X

UN CYCLE POUR L'ÉTERNITÉ

Il y a cent ans naissait Henri Dutilleux. *Classica* vous propose dix extraits de la biographie signée Pierre Gervasoni, parue chez Actes Sud. En mai 2009, le compositeur prépare la première mondiale de l'intégrale du *Temps l'horloge* constituée de cinq épisodes. Son ultime œuvre.



RADIO FRANCE / CHRISTOPHE ABRAMOWITZ

Le temps est maussade, lundi 4 mai, avec un petit vent froid qui « pince », mais qui fait du bien à Henri Dutilleux. Il a travaillé jusque tard dans la nuit afin d'achever l'*Interlude* qu'il avait en tête depuis des mois. Il arrive à la Maison de Radio France, en compagnie de son assistante Françoise Costes et de son mari, pour la première répétition avec l'Orchestre national. L'auditorium Olivier Messiaen voit affluer beaucoup de monde un peu avant 14 h 30. *[…]* Le compositeur, assis au deuxième rang du parterre, est en grande conversation avec Seiji Ozawa à propos du morceau livré le matin même. Soudain « S. O. » se lève. « *It's O.K. Nous allons travailler.* » Henri Dutilleux se rapproche du plateau et s'adresse à l'orchestre. « *Juste quelques mots pour vous dire combien j'aime l'Orchestre national de France… mais, inévitablement, je suis en retard… Chez moi, c'est un défaut…* » Évoquant des « *soucis*

d'ordre familial », l'humble créateur s'excuse auprès de ceux qui « *ont souffert de ne pas avoir reçu la partition plus tôt* » et rend hommage « *à la patience du Maestro* » qui lui a permis d'atteindre son but. Dévoré des yeux par les musiciens, Henri Dutilleux s'exprime dans un silence de cathédrale. Soudain, quelqu'un fait un peu de bruit en arrivant par le fond de la scène. Quelques instrumentistes se retournent en protestant avant de réaliser qu'il s'agit de Renée Fleming…

Mise à la page

Henri Dutilleux se lève pour embrasser la chanteuse, tandis qu'une question embarrasse le chef avant l'exécution de l'*Interlude*. « *Combien de violoncelles ?* » Sarah Nemtanu, violon solo du « National », dit qu'il y en a seize. « *Sixteen ?* » reprend le septuagénaire en tunique de coton à l'adresse du nonagénaire en veste de tweed. Au regard de la disposition des cellistes sur trois rangs, « S. O. » pense que ce devrait être soit douze (« 4-4-4 »), soit neuf (« 3-3-3 »), puis il se ravise : « *O.K., seize pour ce morceau.* » L'interprétation de la page inédite va débuter. « *Nous vivons un moment historique* », lance à la cantonade Didier de Cottignies, le délégué artistique de l'orchestre. Le violoncelle solo attaque, bientôt suivi des quinze autres. Le compositeur savoure. Un canon, des glissandos, une cadence de clavecin… Une minute et quelques secondes plus tard, Henri Dutilleux exulte. « *Wonderful !* » s'exclame-t-il, les mains jointes, levées au ciel selon le geste de reconnaissance qu'il affectionne, puis il ajoute, pour lui-même : « *Ils viennent de le déchiffrer et j'ai l'impression qu'ils l'ont déjà vu…* » « S. O. » fait signe à « R. F. » qu'on va passer à l'épisode chanté. La soprano jette son baladeur dans un grand sac et se concentre. « Enivrez-vous » emplit la salle. Pas pour longtemps. Le tempo adopté pour les timbales est trop lent. Reprise et nouvel arrêt. Le chef se retourne vers le compositeur : « *Wood-blocks ?* » Réponse gênée : « *Un peu cliché…* » Là n'est pas la question, Seiji Ozawa pointe alors la partition : « *Ici, non, mais dernier mouvement, oui ?* »

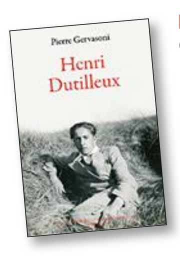
Photo : De gauche à droite, la soprano Renée Fleming, le chef Seiji Ozawa et Henri Dutilleux travaillant la partition inspirée de poèmes de Tardieu, Desnos et Baudelaire.

Son interlocuteur approuve – « *Exactly* » – avant de se rendre compte qu'on ne lui a pas apporté la bonne partition ! L'erreur réparée, Henri Dutilleux est prêt à écouter *Le Temps l'horloge* à partir du début.
14 h 58. Renée Fleming entonne par cœur le premier poème de Tardieu. « *A little more sonorité pour le clavecin* », demande le compositeur à la fin du premier chant. « *C'est le maximum* », regrette l'instrumentiste apostrophé.
15 h 03. Seiji Ozawa aborde « Le Masque » sans la voix. L'orchestre doit se familiariser avec ces pages que la soliste possède déjà parfaitement, pour les avoir données à Matsumoto, à Boston et à New York.
15 h 10. Henri Dutilleux s'est assoupi. Le travail de détail le concerne moins et il a eu une très courte nuit.
15 h 23. Accordéon et contrebasses introduisent « Le Dernier Poème », que la soprano va interpréter les bras croisés, sans pourtant frustrer le compositeur qui jubile. « *Hum… merveilleux.* »
15 h 27. *Interlude* avec les violoncelles.
15 h 28. « Enivrez-vous ». Faux départ. Palabres autour du chiffre « 23 » et, surtout, de la partie du timbalier à laquelle il manque une mesure.
15 h 31. Enfin, l'ivresse sans compter. Renée Fleming est au zénith et Seiji Ozawa boucle la dernière mesure le poing dressé.
15 h 57. L'orchestre applaudit et tambourine des pieds. « *Chère, chère* », murmure Henri Dutilleux, mais personne ne l'entend. Vingt minutes de pause.

Tempo à régler

« *It's very high, it's so high* », fait mine de se plaindre la « chère Renée », en tirant la langue d'épuisement. En jupe noire, froissée comme du papier, et bottes de même couleur avec guêtres luisantes, elle ressemblerait à une héroïne de jeu vidéo si elle ne portait pas un haut, échancré, d'une suprême élégance sous un collier doublement cerclé. Chauffée à bloc, « R. F. » remonte en scène pour un ultime parcours d'« Enivrez-vous », qu'elle termine en équilibre sur une jambe. « *I like* », conclut « S. O. ». « *Ça plane* », s'émerveille « H. D. ». Fin de la répétition. L'horloge de la salle indique « 17 h 03 » en chiffres rouges.
Le mardi 5 mai, l'ambiance est très détendue au moment de la reprise du *Temps l'horloge*, un peu après 16 heures. *[…]* Vêtue d'une robe violette serrée par une large ceinture à grosse boucle sous une longue cape de mousseline noire, Renée Fleming vole littéralement au-dessus de l'orchestre. Le compositeur n'a que peu de réglages à effectuer, essentiellement dans le domaine du tempo et ne boude pas son plaisir d'auditeur. « *C'est si beau ce que tu fais* », dit-il à la soliste sous le regard attendri de Sarah Nemtanu, violon solo, et de Sabine Toutain, alto solo – les jeunes femmes qui font la navette entre le chef et l'orchestre. Visiblement porté par cette atmosphère de rêve, le compositeur a une inspiration de dernière minute. Il aimerait que la flûte piccolo effectue une improvisation, à la manière d'un chant d'oiseau, après la dernière vocalise, en reprenant quelques notes du motif entendu juste avant. « *Quelque chose de très court, avec un peu d'humour* », essaie-t-il de faire comprendre à Seiji Ozawa avant qu'une bonne âme, placée derrière lui, traduise sa suggestion en anglais. Pendant ce temps, Henri Dutilleux a sorti un crayon de sa poche pour ajouter trois notes – *fa dièse, si bémol, do dièse* – à la partie de piccolo. L'orchestre donne l'extrême fin tout juste modifiée, pour le plus grand bonheur du musicien qui exulte – « *Yes !* » – et rit de bon cœur. Sa partition a bel et bien été achevée sur le terrain, ce 5 mai. L'horloge indiquait alors « 16 h 59 ». ◆

DUTILLEUX A UNE INSPIRATION DE DERNIÈRE MINUTE. IL AIMERAIT QUE LA FLÛTE PICCOLO EFFECTUE UNE IMPROVISATION, À LA MANIÈRE D'UN CHANT D'OISEAU, QUELQUE CHOSE DE COURT, AVEC UN PEU D'HUMOUR



► Le texte de ce feuilleton est extrait de la biographie écrite par Pierre Gervasoni. Ce long travail d'enquête est aussi un véritable projet littéraire, de nature proustienne. L'histoire d'Henri Dutilleux prend la forme naturelle d'un roman. Un roman où tout est vrai (Actes Sud, 1768 p., 49 €).

SAISON ANNIVERSAIRE
2016-2017



THE FAIRY QUEEN
Henry Purcell

Mariame Clément | Mise en scène
Theater an der Wien, janvier 2017

DIE ZAUBERFLÖTE
Wolfgang Amadeus Mozart

David Lescot | Mise en scène
Opéra de Dijon, mars 2017
Philharmonie de Paris, 3 avril 2017

LA CALISTO
Francesco Cavalli

Mariame Clément | Mise en scène
Opéra national du Rhin, avril et mai 2017

BACH ET LA FRANCE
J.-S. Bach, J.-M. Leclair, J.-P. Rameau

Wigmore Hall, 9 avril 2017 | Klaipeda, 14 avril 2017

MADRIGAUX
Claudio Monteverdi

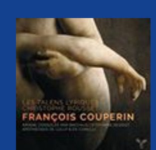
Pierre Audi | Mise en scène
Dutch National Opera, mai 2017
Brighton, 21 mai 2017

SUITES DANSÉES
Un récital de musique et de danse

Alban Richard | Danse et chorégraphie
Saint-Quentin-en-Yvelines, 1er février 2017
Deauville, 31 mars 2017
Lens, 2 avril 2017

ZEFIRO TORNA
C. Monteverdi, D. Castello
G. B. Fontana

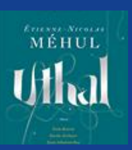
Londres, St John's Smith Square, 7 juin 2017













Cantate *Ariane, Apothéoses de Lully et de Corelli,* François Couperin, Aparté | *Farinelli live in Bergen*, Ann Hallenberg, Aparté
Alcina & Tamerlano, Georg Friedrich Hændel, Outhere Music | *François Couperin*, essai, Christophe Rousset, Actes Sud/Classica
Uthal, Étienne Méhul, Palazzetto Bru Zane | *Armide*, Jean-Baptiste Lully, Aparté




















L'HUMEUR d'Alain Duault

« *Blowin' in the Wind* » : LE NOBEL EST DANS LE VENT…

On attendait le poète syrien Adonis (puisque Yves Bonnefoy nous a quittés) ou Salman Rushdie ou, si l'on voulait couronner un Américain, Philip Roth ou Joyce Carol Oates, ou encore Milan Kundera… et c'est Bob Dylan qui reçoit le prix Nobel de *littérature* ! Éric Neuhoff, dans *Le Figaro*, a facétieusement incriminé l'aquavit ! Je crains qu'il ne s'agisse d'un mouvement plus inquiétant qu'une passagère gueule de bois ! On vient ainsi d'apprendre que la vedette de la fameuse Foire du livre de Francfort a été un « écrivain » qui n'a pas écrit une seule ligne, Elton John, un autre chanteur, dont un éditeur a payé 6,6 millions d'euros les futurs mémoires !

Pour revenir à Bob Dylan, il n'est pas question de nier l'intérêt de cet artiste dans le domaine de la chanson de variété auquel il a assurément apporté une touche nouvelle, incluant nombre de traditions de la musique américaine, folk, coun-try, blues, dans ses compositions – et il a, justement, été couronné d'un Grammy Award, récompense appropriée pour un musicien de variété. Mais lui donner le Nobel de *littérature* témoigne d'un symptôme plus inquiétant, c'est-à-dire l'abandon de la *lecture* au profit de l'*audition*. Et c'est en cela une défaite de la littérature qui dépasse largement le cas de Bob Dylan (dont il semble d'ailleurs qu'il se montre complètement indifférent à ce prix, peut-être parce qu'il est plus lucide sur la réalité de son art que les jurés suédois qui ont voulu faire « un coup »). Car, dans cette perspective, on peut imaginer le même Nobel de littérature attribué à un vidéaste ou à un auteur de clips – comme conséquence « moderne » de la prééminence dans notre société de l'image sur les mots !

LA SEULE OBSESSION DES IMBÉCILES EST DE PARAÎTRE INTELLIGENTS

Mais, me direz-vous, il s'agit de littérature et non de musique… Sauf que, dans cette dérive culturelle généralisée, la musique passe aussi par ces discours tordus de ceux qui veulent que le classique ne soit « *pas classique* », de ceux qui cherchent des « *excuses* » à cultiver le beau dans un monde où l'on exalte le laid, de ceux qui veulent « *revisiter* » les œuvres à une sauce « *moderne* », qui sert d'alibi à leur incompétence et à leur ignorance des styles. Comme ce personnage volubile qui, dans un dîner, affirmait sa « *passion* » pour l'art contemporain, mais ne connaissait ni Rothko, ni Pollock, ni bien sûr Tiepolo ou Piero della Francesca ! Il se contentait d'« *adorer* » Jeff Koons ou autre Daniel Buren, mais ne concevait pas que ces artistes s'inscrivent dans une histoire ! Ainsi, lors d'un récent entracte à l'Opéra de Paris, tel autre gugusse qui proférait « *Puccini, c'est le bel canto que je préfère* », ignorant très clairement que le style de Puccini est le contraire du bel canto ! Les imbéciles sont partout et leur seule obsession est de paraître plus intelligents que ce(ux) dont ils parlent. Et donc logiquement, Dylan, c'est mieux que Kundera, Cavalli, c'est mieux que Monteverdi, Reyer, c'est mieux que Wagner… puisqu'on se « *distingue* » ainsi. En fait, il semble décidément que notre époque ne se vive bien que dans le paraître de sa différence narcissique, dans le refus des évidences, dans le mépris du réel et, surtout, dans cette frénésie d'être « *à contre-courant* ». Le mot « tradition » est devenu un gros mot, le mot « héritage » une absurdité bourgeoise, le mot « style » une preuve d'étroitesse d'esprit : la culture naît en même temps que celui qui s'y attable, venu la bourse vide, mais voulant paraître plus riche de sa vacuité. C'est cette même « logique » qui a fait confier la présentation de concerts, d'émissions de radio ou de télévision à des « people », qui ne différencient pas un ténor d'un baryton, Beethoven d'un chien cinématographique et Rachmaninov d'une marque de vodka ! Pour tous ceux-là, Bob Dylan est un grand écrivain. Pour d'autres, c'est seulement un bon chanteur, ce qui n'est déjà pas si mal. Mais si l'on dit que la littérature se lit, que la musique s'écoute, que l'émotion se partage, on passera sans doute pour ringard : tant pis ! ◆



DAVID IGNASZEWSKI-KOBOY

Retrouvez **ALAIN DUAULT** sur Radio Classique, tous les jours de 17 h à 18 h dans « Duault classique » et le samedi à 21 h dans « La grande soirée de l'opéra ».

De Paris à Marseille

L'OPÉRETTE EN **FÊTE**

Si Offenbach et Strauss se taillent la part du lion dans les spectacles de fin d'année, Lehár, Hahn, Bernstein ou Hervé ne sont pas en reste.



GUILLAUME BONNAUD

Honneur au subtil et rare opéra de jeunesse de Reynaldo Hahn, *L'Île du rêve* d'après Loti, présenté à l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet de Paris. Ce remake de *Madame Butterfly,* situé en Polynésie, dans une scénographie suggestive d'Olivier Dhénin, apporte, sous la direction de Julien Masmondet, à la tête de l'Orchestre du Festival d'Oléron, son cortège d'exotisme et de larmes (6 au 11/12). Changement d'atmosphère dans le même lieu où l'on peut compter sur la fantaisie débridée de la compagnie Les Brigands – aiguillonnée par la baguette de Christophe Grapperon – pour pimenter l'opéra bouffe d'Hervé (photos), *Les Chevaliers de la table ronde* (1866), une histoire à dormir debout appréciée du Prince de Galles (16/12 au 7/01). Jacques Offenbach s'en donne à son tour à cœur joie dans la loufoque *Geneviève de Brabant,* dirigée par Claude Schnitzler et mise en scène par Carlos Wagner, à l'Opéra national de Lorraine (27/12 au 3/01). Tout aussi désopilante, la célèbre *Périchole,* revue par Benjamin Moreau et Olivier Desbordes, subvertit l'Opéra de Massy (4 et 6/12). À celui de Saint-Étienne, reprise de *La Vie parisienne* dans l'inoxydable version d'après Jérôme Savary, entre bulles de champagne et french cancan (31/12 au 3/01).



GUILLAUME BONNAUD

Vienne à l'honneur

Après le Second Empire, place à la Vienne impériale avec l'éternelle *Chauve-Souris* de Johann Strauss : aux commandes, le chef canadien Jacques Lacombe et un casting de luxe autour d'Anne-Catherine Gillet, Alexandre Duhamel et Jean-François Vinciguerra, à l'Opéra de Marseille (29/12 au 8/01). De Johann Strauss encore, *Une nuit à Venise* menée par le jeune et brillant Daniele Rustioni, entre masques tourbillonnants de carnaval, quiproquos et valses entêtantes, à l'Opéra de Lyon (14/12 au 1/01). *Le Pays du Sourire* de Franz Lehár, qui se déroule entre Vienne et Pékin, est donné à l'Opéra de Tours où Sébastien Droy entonnera le légendaire « Je t'ai donné mon cœur » (24 au 31/12). Hervé Niquet et le Concert Spirituel renouent avec *King Arthur* de Purcell, dans l'adaptation haute en couleur de Shirley et Dino, à l'Opéra royal de Versailles (19 au 24/01). Nouvelle production de Francesca Zambello pour *Candide* de Bernstein, entre Voltaire et Broadway, avec une distribution anglo-saxonne, au Théâtre du Capitole de Toulouse (2 au 31/12) et au Grand Théâtre de Bordeaux (19 au 26/01). ◆ **Michel Le Naour**


B. UHLIG / ONP

Thomas Johannes Mayer

DES MOTS À LA VOIX

Linguophile, profondément attaché à sa langue maternelle, le chanteur a trouvé dans l'opéra une forme complète d'expression.

Le baryton allemand est un habitué de l'Opéra de Paris. On se souvient de son Wotan dans le *Ring* en 2012 ou, plus récemment, de son Moïse et de l'éloquence que le *Sprechgesang* permet à son timbre clair et percutant. Pour cette nouvelle saison, il incarnera Thoas dans *Iphigénie en Tauride* (2 au 25/12), Vautrain, le héros balzacien, dans la création mondiale de *Trompe-la-mort* de Luca Francesconi (13/03 au 5/04) et Miizguir dans la rareté de Rimski-Korsakov, *La Fille des neiges* (15/04 au 3/05). « *C'est un défi de chanter en français à Paris* », confie Thomas Johannes Mayer, préférant nettement la langue de Wagner et ses héros, même si on l'entend depuis une dizaine d'années dans les répertoires russe et français. Pourquoi pas italien ? « *C'est un choix.* »
Ironie du destin, sa carrière s'envole après son Posa dans *Don Carlo* et son Wozzek (tout de même) qu'il interprète à la Scala de Milan. Avant de plonger dans l'opéra, le chanteur étudiait l'histoire, la philosophie et la musicologie. Avec ce passage des mots à la voix, il a trouvé une forme complète d'expression : « *J'ai toujours écrit, composé, lu, mais la voix est le langage le plus profond de l'être. Elle parle à toutes les âmes en étant l'expression d'une âme particulière.* » Dans cette recherche de la profondeur, l'artiste, linguophile et attaché au verbe comme à des racines, en revient toujours aux mots.
Sa connaissance précise des livrets lui permet d'habiller ses rôles d'une forte intensité dramatique. « *C'est en maîtrisant la langue du compositeur que l'on pénètre son univers. C'est flagrant avec Wagner et Schoenberg : savoir parfaitement le texte et le langage est la clé pour passer de l'extrême précision à l'expression* », conclut-il. ◆ **Camille Arcache**

SACRÉS BACH ET HAENDEL



A l'approche de Noël, les concerts de musique sacrée sont légion avec, en tête de file, Bach et Haendel. On entendra le premier au Théâtre des Champs-Élysées dans l'*Oratorio de Noël*, servi par Masaaki Suzuki et l'Orchestre de l'Âge des Lumières (6/12). Le chef japonais a d'ailleurs gravé les 200 cantates du Cantor. Dans la même œuvre, le Rias Kammerchor et le Freiburger Barockorchester se produiront à l'Auditorium de Dijon (19/12). La Petite Bande de Sigiswald Kuijken donnera les *Concertos brandebourgeois* à la salle Gaveau (14/12). Que les amoureux de Haendel se rassurent, *Le Messie* sera célébré dans la capitale, en compagnie de William Christie (photo) et des Arts Florissants, à l'Opéra royal de Versailles (11/12), de Hervé Niquet et du Concert Spirituel, au TPE (17/12), et de l'Orchestre de chambre de Paris, à la Philharmonie (22/12). Expérience grandiose à Notre-Dame de Paris où la Maîtrise Notre-Dame de Paris fêtera la Sainte-Lucie (6/12). L'ensemble vocal du même nom proposera, lui, des chants grégoriens et de la musique médiévale (29/12). ◆ **Elsa Fottorino**

3 RAISONS D'ALLER À LA *Fondation Vuitton*

1 Parce qu'elle exporte, pour la première fois en France, la mythique collection Chtchoukine (photos), un trésor de peintures françaises jusqu'à présent bien gardé entre Moscou et Saint-Pétersbourg.

2 Car l'établissement accueille en résidence les musiciens de la Fondation Spivakov, russes pour la plupart. Cette organisation caritative, fondée par le violoniste, essaime en Russie et dans les pays alentour.

3 Pour les deux concerts de ces violonistes, hautboïstes et flûtistes (Auditorium, les 17 et 18 décembre). Ravel et Debussy, mais aussi Rachmaninov et Tchaïkovski.
Renseignements : www.fondationlouisvuitton.fr




SDP



MARCO BORGGREVE

Paris

JANVIER SERA SYMPHONIQUE OU NE SERA PAS

Dans la capitale, des rendez-vous incontournables pour tous les aficionados du répertoire orchestral magnifié par les meilleurs chefs d'aujourd'hui.

Dans le vaisseau de la Philharmonie, Daniel Barenboim et la Staatskapelle de Berlin poursuivent, dans le cadre de la série Piano****, leur intégrale des *Symphonies* de Bruckner, *n°1, n°2* et *n°3 « Wagner »*, associée à des œuvres concertantes de Mozart dont les *Concertos pour piano n°20* et *n°22,* que le chef dirige lui-même du clavier (5 au 7/01). Riccardo Muti présente un programme original avec le Chicago Symphony Orchestra – dont il est le directeur musical depuis 2010 – et convoque Hindemith, *Konzertmusik pour cordes et cuivres*, Elgar, *In the South*, et Moussorgski, *Une nuit sur le mont Chauve* et les *Tableaux d'une exposition* orchestrés par Ravel (13/01). Simon Rattle prendra les rênes du London Symphony Orchestra à partir de 2017. Il propose en avant-première, avec la phalange britannique, une *Symphonie n°6 « Tragique »* de Mahler, qui devrait marquer les esprits (20/01). Le Letton Mariss Jansons et l'Orchestre de la Radio de Bavière ouvrent leur concert avec la très rare *Antigone* du Tchèque Vladimír Sommer (1921-1997), accompagnent la mezzo-soprano allemande Waltraud Meier pour de poignants *Kindertotenlieder* de Mahler et rivalisent de rythmes et de couleurs dans les *Danses symphoniques* de Rachmaninov (31/01).
Disciple de Jansons, le charismatique Andris Nelsons (photo), après un concert en octobre à la Philharmonie avec le Concertgebouw d'Amsterdam, revient à Paris à la tête du Philharmonia Orchestra pour offrir l'intemporelle *Symphonie n°5* de Bruckner, qu'il devrait porter à son acmé au Théâtre des Champs-Élysées (28/01). ◆

Michel Le Naour



LE LIEU DU MOIS

L'Auditorium de Dijon

En Bourgogne, c'est à Dijon, dans le bijou acoustique de l'Auditorium, qu'en l'espace de quelques soirées on entendra le meilleur du meilleur : le rarissime Radu Lupu à son clavier (02/12), Magdalena Kozena et Emmanuelle Haïm dans Rameau et Charpentier (04/12), le LSO et John Adams (09/12) *(lire son interview pages 62-65)*, ou encore l'*Oratorio de Noël* (19/12).

LE CHŒUR EN JOIE

Tout un symbole, ce programme de l'Orchestre de Paris : d'abord, le retour de la *Symphonie « Le Double »* de Dutilleux prouvera si nécessaire que la musique du maître reste un classique, même le centenaire passé. Entourer ce chef-d'œuvre de deux compositeurs français, Hector Berlioz et Philippe Hersant, permettra non seulement de tisser un lien entre trois siècles de musique française, mais surtout de célébrer le véritable enjeu du concert : les quarante ans du Chœur de l'Orchestre de Paris. À cette occasion, Hersant donnera la première de *La Lumière et l'Ombre,* tandis que le *Te Deum* de Berlioz offrira à la soirée son pendant babylonien, pièce maîtresse qui emplira la vaste nef de la Philharmonie de Paris, sous la direction de Bertrand de Billy (21/01). ◆ **J. R.**

***Lohengrin* de Claus Guth bientôt à la Bastille.**

SDP

Art lyrique

CONJUGUÉ AU TEMPS PRÉSENT

Les metteurs en scène actuels prennent des risques pour nous livrer leur nouvelle vision de l'opéra.

Que serait aujourd'hui l'opéra sans ses metteurs en scène ? De déceptions fracassantes en réussites mémorables, ils nous offrent désormais un autre regard sur le répertoire, guidés par leur approche personnelle. En voici trois, très différentes, aussi risquées qu'inattendues, mais toujours neuves, pour ce début d'année. Regard d'un plasticien ? Attendue à Lyon (21/01 au 03/02), la trop rare *Jeanne au bûcher,* mise en images par Romeo Castelluci, un « voyant » qui retrouvera, avec Honegger et Claudel, ses propres interrogations sur les rapports de l'homme à Dieu, abordées au travers de tant d'œuvres déjà, de *Sur le concept du visage du fils de Dieu* à *Parsifal* et *Moses und Aron.* Tous des mystiques ? Regard d'un psychologue ? Espéré, le *Lohengrin* de Claus Guth (18/01 au 18/02), passionnant, qui a subjugué la Scala voilà trois ans. Son chevalier au cygne se questionne, lui, sur la fragilité et les doutes des héros, égarés, comme le Florestan de son *Fidelio* salzbourgeois, dans un monde qui n'est pas le leur, en quête surtout d'eux-mêmes. Tous des enfants perdus ? Regard d'une chorégraphe ? Intrigant, le *Cosi fan tutte* d'Anne Teresa De Keersmaeker, qui revient à l'Opéra Garnier (23/01 au 19/02). Elle confrontera six danseurs à six chanteurs, doublons pour quelle géographie des âmes ? Le mouvement face à la plus délicate des architectures des émois amoureux, vrais troubles et faux-semblants, jusqu'à la perte finale. Tous des victimes ? ◆

Pierre Flinois

ENGAGÉ !

Le pianiste turc Fazil Say est tout aussi connu pour ses interprétations de Mozart que pour son engagement politique. Ses deux prochains rendez-vous au Théâtre des Champs-Élysées confirment sa réputation : il rendra hommage au poète Nâzim Hikmet (1902-1963), son compatriote, aux côtés de Mathieu Amalric et de la chanteuse Serenad Bagcan (22/01). Immense figure de la littérature, cet intellectuel communiste est célèbre pour ses prises de position politiques qui lui ont valu l'exil. Un concert plus que d'actualité à l'heure où la démocratie turque est en péril, avec ses purges et ses arrestations sommaires. Rendez-vous la veille au même endroit pour un récital. Au programme, la *Sonate n°12* de Mozart. Fazil Say vient d'ailleurs de signer une intégrale profonde et malicieuse des sonates de l'enfant de Salzbourg. ◆

E. F.



SDP



THOMAS BALTES

C'est un jeune homme affable et dynamique qui vous conte sa passion dévorante pour l'Inde avec un enthousiasme irrésistible : n'est-il pas d'ailleurs allé jusqu'à nommer sa petite fille, Indiya ? Pour un peu, on en oublierait qu'il est aussi, et avant tout, violoncelliste. Gauthier Hermann, depuis son premier voyage en 2001 quand il avait vingt ans, a présenté, seul ou avec son groupe d'amis musiciens, Artie's, quelque 100 ouvrages différents dans des dizaines et des dizaines de villes du sous-continent. Et, dans ce pays par principe hermétique à la musique classique occidentale, l'osmose a pris, et l'Artie's Festival India est devenu sous cette impulsion un projet ravageur. Ce collectif international essaime… en France et au disque. Le 11 décembre à Paris, salle Cortot, à l'occasion de la parution de *Ah Mozart !* chez Artie's Records, une partie du groupe, baptisé Les Flamants Noirs, se réunira pour un concert qui honorera dignement le répertoire pour clarinette et cor de basset. Tentez Artie's ! ◆

J. R.

À NE PAS MANQUER ÉTRANGER

DÉCEMBRE 2016


1er **NEW YORK**
METROPOLITAN OPERA
Saariaho, *L'Amour de loin*
Susanna Phillips, Eric Owens, Tamara Mumford, Chœurs et Orchestre du Metropolitan Opera, dir. Susanna Mälkki, mise en scène Robert Lepage (+ 6, 10, 14, 17, 21, 24 et 29)


7 **MILAN**
SCALA
Puccini, *Madame Butterfly*
Maria José Siri, Bryan Hymel, Carlos Alvarez, Chœurs et Orchestre de la Scala, dir. Riccardo Chailly, mise en scène Alvis Hermanis (+ 10, 13, 16, 18 et 23)


11 **BARCELONE**
LICEU
Strauss, *Elektra*
Evelyn Herlitzius, Adrianne Pieczonka, Waltraud Meier, Alan Held, Orchestre du Liceu de Barcelone, dir. Josep Pons, mise en scène Patrice Chéreau (+ 15, 19 et 23)

15 **BOLOGNE**
TEATRO COMUNALE
Massenet, *Werther*
Juan Diego Flórez/Celsa Albelo, Isabel Leonard/Josè Maria Lo Monaco, Jean-François Lapointe, Chœurs et Orchestre du Comunale de Bologne, dir. Michele Mariotti, mise en scène Rosetta Cucchi (+ 16, 18, 20, 21, 22, 23)

17 **LONDRES**
COVENT GARDEN
Strauss, *Le Chevalier à la rose*
Renée Fleming, Alice Coote, Sophie Bevan, Matthew Rose, Chœurs et Orchestre du Covent Garden de Londres, mise en scène Robert Carsen (+ 20 et 22/12 et 8, 11 et 14/01)

JANVIER 2017


10 **AMSTERDAM**
CONCERTGEBOUW
Beethoven, Mendelssohn
Joshua Bell, Academy of St Martin in the Fields


19 **VIENNE**
THEATER AN DER WIEN
Purcell, *The Fairy Queen*
Anna Prohaska, Kurt Streit, Marie-Claude Chappuis, Les Talens Lyriques, dir. Christophe Rousset, mise en scène Mariame Clément (+ 21, 23, 26, 28 et 30)


21 **LONDRES**
BARBICAN HALL
Schumann, Chostakovitch, Stravinsky
Daniil Trifonov


28 **SALZBOURG**
MOZARTEUM
Mozart
András Schiff, Cappella Andrea Barca


SDP

New York

LA GROSSE POMME PAR QUARTIER

Tour d'horizon musical dans la ville qui ne dort jamais.

La ville debout cessera sa poussée insomniaque le temps des festivités. L'occasion de célébrer en musique la richesse cosmopolite des quartiers new-yorkais, de récompenser la fièvre citadine par ses compositeurs d'adoption – Tchaïkovski, Verdi, Mozart. Commençons toutefois dans un esprit solennel. Au Carnegie Hall, *Le Messie* de Haendel sera joué par le Musica Sacra Chorus and Orchestra, sous la direction de Kent Tritle, aux côtés de Kathryn Lewek, Jakub Józef Orlinski, Colin Balzer et Scott Dispensa (21/12). Changement de décor pour la soirée très prisée du New Year's Eve organisée au David Geffen Hall (photo). La mezzo-soprano Joyce DiDonato y interprétera des airs de *My Fair Lady*, tandis que le Philharmonique offrira quelques pièces folkloriques de Copland, Rodgers et Johann Strauss fils (31/12). Côté danse, le New York City Ballet achèvera son hiver russe avec *Casse-Noisette*, dans une version chorégraphiée par George Balanchine, figure mythique du ballet *made in US* (8 au 31/12). Puis vient le premier mois, la première aube, l'année nouvelle. Et quoi de mieux que les rayonnements exotiques du *Nabucco* de Verdi au Metropolitan Opera. Conduit par le maestro James Levine, l'opéra sera illuminé par la présence du grand Placido Domingo dans le rôle-titre et de la soprano Liudmyla Monastyrska qui incarne Abigaille (du 12/12 au 7/01). Au Carnegie Hall, retour aux origines musicales de l'Ancien Monde avec une sélection d'œuvres rares pour clavier de Blow, Purcell, Byrd et Sweelinck par Richard Egarr. Place enfin à de la musique symphonique avec un cycle brucknérien tenu par Daniel Barenboim et la Staatskapelle de Dresde, même endroit, mais autres horizons (19 au 29/01). De quoi démarrer 2017 sur un bon rythme ! ◆

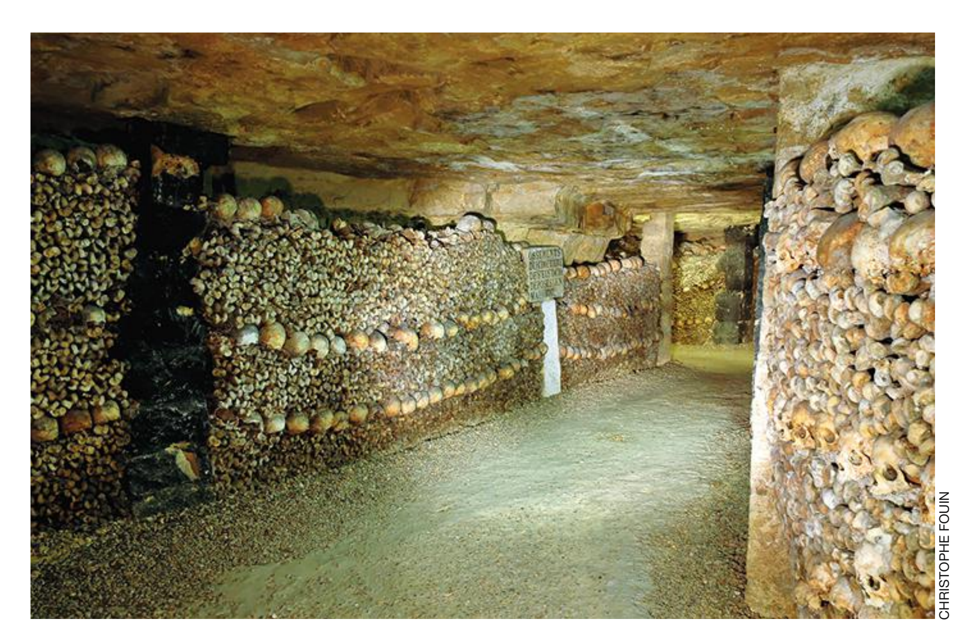
Clément Serrano

Laurent Pelly

LE CHANT DU COQ

Mais que devient donc le metteur en scène français ? Pelly, qui n'a pas son pareil pour régler les comédies d'Offenbach, mettre du piment chez Donizetti ou s'attarder tendrement chez Massenet, s'attaque – aventure inattendue – à l'opéra russe. Il faut dire que Le *Coq d'or* de Rimski-Korsakov semble fait pour son imagination, conte ambigu inspiré de Pouchkine, qui nous entraîne au royaume du tsar Dodon, avec un astrologue moralisateur, un gallinacé qui lit l'avenir et une reine qui entonne des airs lascifs. Alain Altinoglu dirige, à la Monnaie de Bruxelles, cette nouvelle production signée Pelly (13 au 30/12), laquelle sera reprise en mars à Nancy. On reverra ensuite avec plaisir à Barcelone l'irrésistible *Fille du régiment* du trublion (05/17), enchaînée peu après, à son *Élixir d'amour* à Londres. ◆ **J. R.**

Les Catacombes de Paris UNE **MARCHE** FUNÈBRE


CHRISTOPHE FOUIN

Dans le labyrinthe souterrain aux étroits couloirs enchevêtrés de l'ossuaire, résonne un requiem en hommage à l'histoire mouvementée des Parisiens.

Quand on observe la foule qui se presse chaque jour place Denfert-Rochereau à Paris, à l'entrée des Catacombes située dans l'ancienne barrière construite par l'architecte Ledoux sous le règne de Louis XVI, on se dit que les touristes ont décidément de drôles de goûts et que la Pulsion de Mort est la chose du monde la mieux partagée. Il est vrai que l'endroit est vanté par tous les guides touristiques : une descente au royaume des morts vingt mètres sous terre, sur près d'un kilomètre, dans d'étroites galeries obscures et des cryptes aux parois couvertes d'os et de crânes, en compagnie de plusieurs millions de squelettes entassés sur des dizaines de mètres de hauteur et de profondeur, il faut reconnaître que tout cela ne manque pas de pittoresque. Dépaysement garanti ! D'autant qu'au cours de la balade, le visiteur plonge dans plusieurs siècles d'histoire, de nombreuses pla-ques commémoratives rappelant quelques événements marquants comme la date de l'inauguration des Catacombes modernes – en 1786, sous la supervision du lieutenant général de police Thiroux de Crosne – ou celles de plusieurs émeutes parisiennes particulièrement meurtrières, telle celle du 28 avril 1789, lors d'une manifestation d'ouvriers, qui furent massacrés par des gardes suisses et des bataillons de gendarmes royaux, Faubourg Saint-Antoine.

Lors de la visite des Catacombes, on peut sourire, aussi, comme devant le pseudo-tombeau du poète Nicolas Gilbert (1750-1780), mort dépressif et totalement incompris, dont les vers de mirliton de son poème *Adieux à la vie*, ont longtemps hanté toutes les mémoires :

« Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs.
Je meurs ; et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs. »

Où : à Paris (14e)
Renseignements : www.catacombes.paris.fr

Concert clandestin

Mais le clou de la visite se situe dans l'une des dernières cryptes, dite « de la Passion », bien caractéristique avec son gros pilier de soutènement incrusté de crânes et d'os, surnommé « le tonneau » à cause de sa forme renflée. Là, dans la nuit du 1er au 2 avril 1897, 45 musiciens réunis clandestinement et ayant acheté la complicité de deux gardiens des carrières, donnèrent un concert exceptionnel devant une bonne centaine de personnes, artistes, journalistes, cocottes et gandins du grand monde. Au programme : la transcription pour orchestre de la célèbre marche funèbre de la *Sonate n°2* de Frédéric Chopin, le 2e mouvement de la *Symphonie héroïque* de Beethoven (l'*Adagio assai, Marche funèbre*) et la *Danse macabre* de Camille Saint-Saëns. On n'en attendait pas moins. Naturellement, le concert fit scandale et fut jugé complètement immoral. Le Parquet fut saisi, les gardiens renvoyés, le « poisson d'avril » tourna court et Thanatos reprit naturellement tous ses droits. ◆

Xavier Lacavalerie

SAISON 2016–2017
300 CONCERTS
ET MANIFESTATIONS
EN ACCÈS LIBRE

MUSIQUE DE CHAMBRE
ORCHESTRE OPÉRA
MUSIQUE VOCALE
DANSE CLASSIQUE
DANSE CONTEMPORAINE
JAZZ IMPROVISATION
MUSIQUE ANCIENNE
CRÉATION CINÉ-CONCERT
COURS PUBLIC RÉCITAL
CLASSE DE MAÎTRE
ÉPREUVE PUBLIQUE
CONCERT-LECTURE

www.conservatoiredeparis.fr
Prenez part à toute l'actualité
Facebook, Twitter et Instagram

209, avenue Jean-Jaurès
Paris XIXe — Parc de la Villette
Ⓜ5 Ⓣ3b Porte de Pantin

CONSERVATOIRE NATIONAL SUPÉRIEUR DE MUSIQUE ET DE DANSE DE PARIS

Valse de modernité À VIENNE

Salieri chez Kate Middleton et consorts, Gluck sur des échafaudages modulables : dans la cité de Mozart, on aime parfois brusquer les classiques.

Redonner scéniquement Gluck et Salieri dans la cité de Mozart coule de source, d'autant que la redécouverte, très à la mode, du supposé rival de Mozart est une bénédiction. Elle remet heureusement en perspective l'opéra léger du XVIIIe siècle en proposant à notre curiosité autre chose que la sempiternelle Trilogie Da Ponte. À cet égard, *Falstaff* (photo), mis en scène par Torsten Fischer au Theater an der Wien (21/10), est un spectacle plus que réjouissant. Prenant au pied de la lettre *Les Joyeuses Commères de Windsor*, il nous précipite chez les actuels *royals*. On voit paraître Elizabeth II avec ses costumes acidulés et son sac à main, le prince Charles et Kate Middleton, plus une foule de clins d'œil relevant autant de la planète people que de la cinéphilie. Falstaff et son compère, Bardolfo, sont ainsi Laurel et



HERWIG PRAMMER

UN « FALSTAFF » CINÉPHILE ET PEOPLE, UNE « ARMIDE » PLONGÉE DANS LE NOIR ET OR

Hardy mâtinés d'un soupçon d'*Orange mécanique*. La mécanique libidineuse tourne à plein régime et les gags, jamais vulgaires, tiennent l'écoute en haleine trois heures durant. Sans cela, cette partition, qui n'a pas le brio de *La Grotta di Trofonio* du même Salieri, pourrait lasser. Heureusement, René Jacobs ose une révision de l'instrumentarium, grossit les pupitres de vents, jette une alacrité bienvenue dans les cordes de l'Akademie für Alte Musik et évite au discours classique de sonner trop lisse. Les performances d'Anett Fritsch et du fantastique Robert Gleadow en Bardolfo sont aussi pour beaucoup dans l'enthousiasme qui a salué cette tonique recréation.

Le Staatsoper présentait, lui, une *Armide* 100 % française (22/10). Mise en scène d'Ivan Alexandre, Musiciens du Louvre, rôles principaux incarnés par Gaëlle Arquez en splendide sorcière aimante, et Stanislas de Barbeyrac campant un Renaud aussi séduisant que bien timbré. Marc Minkowski élève chacun à des sommets d'émotion, rendant un nouvel hommage à l'une des plus belles partitions de Gluck. Malgré ces qualités, le public est resté froidement poli. La faute à l'éprouvante construction de Pierre-André Weitz. Son château d'Armide est un échafaudage modulable qui dessert des chanteurs placés soit trop loin de l'avant-scène sur un plateau vide, soit à plusieurs mètres au niveau du sol. Le spectateur, plongé pendant trois heures dans un or et un noir omniprésents, s'ennuie de trop devoir tendre l'oreille… Quant au metteur en scène, ses bonnes intentions se trouvent empêchées par le contresens d'un décor tout aussi aberrant que celui de l'*Aïda* d'Olivier Py à Bastille, dû à la même main. Dommage pour les interprètes de cette presque aimable *Armide*… ◆

Vincent Borel



ANDREAS PRAEFCKE

Un clavier diversifié

Paris, plus que jamais capitale de la musique, a accueilli une grande diversité de pianistes pour conclure l'année en apothéose.

La Philharmonie de Paris eut l'excellente idée de donner l'intégrale des sonates de Beethoven sur pianofortes. **Cédric Tiberghien** (15/10) a joué hélas de manière trop crispée la *Waldstein* et les *n°22, n°25* et *n°28.* **Jos van Immerseel** a déroulé tranquillement, mais non sans charme, les *n°8, n°14* et *n°18* (15/10). **Edoardo Torbianelli** est parti souvent trop tôt dans les *n°12, n°16, n°27* et *n°30* (16/10). **Arthur Schoonderwoerd** a exécuté une prestation tout en sérénité et mesure des *n°2, n°19* et de *« La Tempête »* (17/10). **Alain Planès** a déçu au regard de son talent avec des *n°13, n°15* et *n°26* un peu monotones (18/10). **Olga Pashchenko** a été la grande déconvenue de ce cycle (19/10) avec des *n°3, n°4* et *n°20* fades et un épouvantable naufrage pour la *n°32,* la plus belle des sonates de Beethoven ! Heureusement, ses compatriotes ont sauvé l'honneur de la Russie, à commencer par **Yuri Martynov** avec une extraordinaire *« Appassionata »*, tout en vigueur et intensité et des remarquables *n°10, n°24* et *n°31* (15/10). **Alexander Melnikov** a proposé une captivante vision très personnelle des *n°9, n°11* et de la *« Hammerklavier »* (16/10). Enfin, l'exceptionnel **Alexei Lubimov** a donné une stupéfiante interprétation des premières sonates de Beethoven, ses *n°1, n°5, n°6* et *n°7* ont été un moment de grâce permanent, en apesanteur (20/10). Sur instrument moderne, la jeune Italienne **Beatrice Rana** a confirmé sa valeur un dimanche matin (TCE, 23/10), avec des *Variations Goldberg* magnifiques, dans un style qui n'oublie aucune nuance. **Andrei Korobeinikov** (photo)**,** avec cet inimitable panache russe, a présenté dans une veine démoniaque les *Goyescas* de Granados et a surenchéri dans la *Fantaisie espagnole* de Liszt (Radio France, 23/10). Pour finir, **Christian Zacharias** a offert comme à la maison la *Sonate n°4* de Schubert, de Beethoven une belle *n°27* et une époustouflante *n°30* et une version des *Davidsbündlertänze* de Schumann qui a extériorisé avec allégresse cette musique d'une intériorité sans fond (TCE, 7/11). ◆ **Romaric Gergorin**

BRAVO

Lohengrin

● En version de concert, cette unique représentation a fière allure sous la direction passionnée de Michael Schønwandt, à la tête de l'Orchestre national Montpellier Languedoc-Roussillon. Prises de rôles assumées de Katherine Broderick en Elsa et de Norbert Ernst en Lohengrin (Montpellier, Opéra, 16/10).

Leo Nucci

● L'âge n'a pas de prise sur le baryton italien qui, depuis un demi-siècle, parcourt les plus grandes scènes internationales. À 74 ans, en Nabucco, sa présence théâtrale, son autorité vocale jamais prise en défaut et sa maîtrise contrôlée de la ligne de chant électrisent le public (Opéra de Wallonie, Liège, 18/10).

Leslie Howard

● Pour leur 15e édition, les Lisztomanias ont invité la seule paire de mains au monde à avoir joué toute l'œuvre pour piano du musicien. D'une hauteur de vue stupéfiante, entre séduction des paraphrases et labyrinthes harmoniques des dernières œuvres, « Les 4 âges de Liszt » composaient un récital au sommet (Châteauroux, Scène nationale d'Équinoxe, 26/10).

BOF

Lucia di Lammermoor

● Très bien portée (Riccardo Frizza, sensible), bien entourée (Piero Pretti, Artur Rucinski), Pretty Yende mérite sa *standing ovation,* subjuguant par le charme, souriant, le timbre, délicat, la musicalité, quasi absolue. Mais Lucia, c'est la prise en charge dramatique d'un vertige, d'une déchirure, qui étaient absents. Mânes de Callas, dormez tranquilles (Paris, Opéra Bastille, 08/11).

Libérez l'adrénaline



UN SPECTACLE D'ART TOTAL

Achevé en 1927, *L'Ange de feu* ne fut jamais monté du vivant de Prokofiev et resta une des multiples déceptions qui l'amenèrent à retourner en Russie retrouver l'essence de l'âme slave. Et pourtant quelle réussite extraordinaire, une tornade expressionniste qui commence dès les premières mesures et maintient la tension constante, portée par la distribution de cette version lyonnaise qui s'avère une réussite absolue, magnifiant ce chef-d'œuvre en spectacle d'art total. Le chevalier Ruprecht (Laurent Naouri charismatique) tombe sous le charme de Renata (magnifique Ausrine Stundyte), étrange jeune femme hantée par un ange qui la visite tout en étant obsédée par le souvenir de son ancien amant, le comte Heinrich. Le livret de Prokofiev est issu d'un roman du symboliste Valéri Brioussov dont le triangle amoureux s'inspire de sa liaison avec la poétesse Nina Petrovskaïa (Renata), l'ancienne amante de l'écrivain Andrei Biély (Heinrich), lui étant le cynique Ruprecht. La mise en scène souple de Benedict Andrews repose sur un plateau tournant mettant en valeur les oscillations psychologiques de Renata dont on ne sait si elle est possédée, manipulatrice ou dévorée par un feu intérieur qui la consumera. La direction de Kazushi Ono libère une énergie extravagante, celle désirée par le compositeur russe. ◆

R. G.



PIERRE MAURIN

L'ANGE DE FEU
de Prokofiev,
Lyon, Opéra, le 21 octobre



SEBASTIEN MATHE / OPÉRA NATIONAL DE PARIS



dansez maintenant

PAR PAUL HILARION

Balanchine, encore et encore ! On sait tout le bien que l'on pense ici du maître du néoclassique, fondateur du New York City Ballet, dont l'œuvre, fluide et esthétique, est une quête obstinée de la musicalité, une tentative de donner véritablement corps aux plus belles des partitions. En lui consacrant un nouveau spectacle à Garnier en hommage à Violette Verdy (grande soliste de Balanchine disparue cette année), le ballet de l'Opéra de Paris a montré qu'il maîtrisait le genre autant que les Américains. Les solistes sont virtuoses, l'exécution est vive, propre, précise. Et pourtant... C'est beau, se dit-on, mais après ? D'où vient que l'on ressent parfois, ô sacrilège, une pointe d'ennui ? Pour que la magie balanchinienne opère, il faut une épice supplémentaire, le petit quelque chose qui nous emporterait au lieu de simplement nous plaire. Charme, grâce, présence ? Dans le monde de Balanchine, pas si abstrait qu'on le croit, on dirait volontiers : sensualité. Couples qui se découvrent, s'attirent, se rejoignent, se séparent, se désirent en somme... La sensualité, certains solistes, trop appliqués ou trop sages, ne parviennent pas à l'exprimer. D'autres la possèdent d'emblée. On l'a ainsi captée par instants dans l'*Intermezzo* du *Brahms-Schoenberg Quartet* où l'étoile Amandine Albisson cherche l'extase dans les cambrés à la limite du déséquilibre avec Stéphane Bullion (malgré les crépusculaires costumes viennois de Karl Lagerfeld qui les engoncent comme des carcans). On l'a découverte aussi, le temps de *Sonatine*, pas de deux épuré conçu en 1975 sur la *Sonatine pour piano en fa majeur* de Maurice Ravel : Léonore Baulac, lumineuse, et Germain Louvet, tout en douceur malgré la difficulté des portés, se lovent dans cet orgasme musical comme deux amants inspirés, soulevés par le bonheur d'être sur scène. Ces (rares) interprètes-là l'ont compris : osez le désir, et c'est toute la danse qui resplendit. ◆

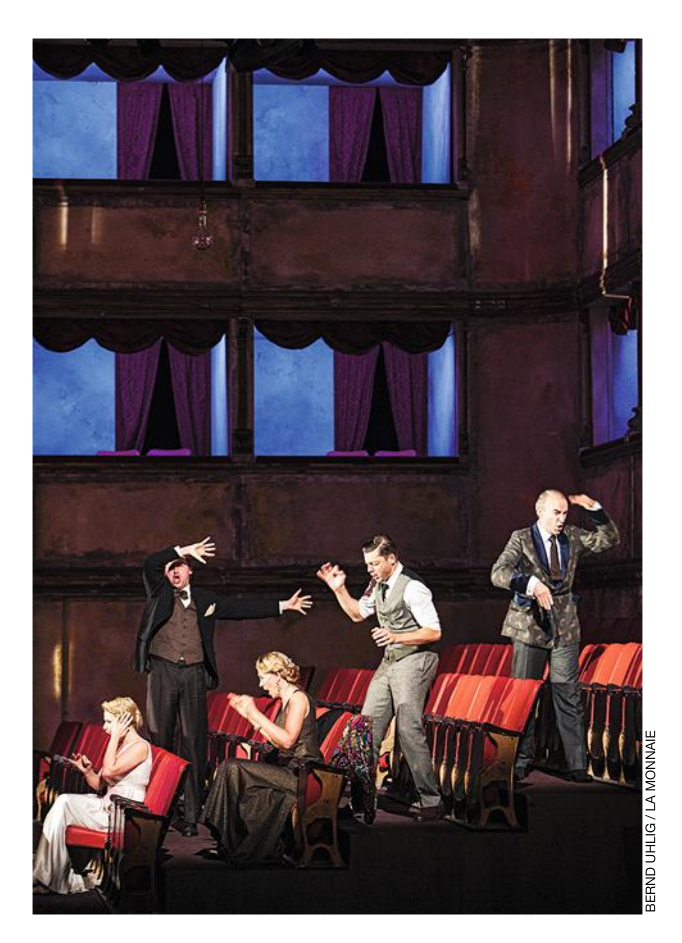
Face-à-face habile et équilibré



UN ENTHOUSIASME COLLECTIF

La Monnaie, cela se mérite : empêtrée dans des retards de chantier considérables, l'obligeant à modifier la saison en cours, la maison campe toujours, entre océan de boue et transports lointains, sous un chapiteau perméable au passage des avions de ligne, qui semblent cet après-midi avoir choisi la scène finale de *Capriccio* pour décoller à la queue leu leu. On en rendra d'autant hommage à l'équipe enthousiaste qui a porté le testament de Strauss de bout en bout sans faiblir, sous la baguette aussi convaincante que subtile de Lothar Koenigs, qui retrouve ici la réelle empathie de l'orchestre remarquée pour leur *Daphné* voici deux ans. Y brillait déjà Sally Matthews, ici comtesse Madeleine enjouée, classieuse et en voix glorieuse, investissant son final du parti pris de conclure le débat, comme Strauss, par la victoire de la musique sur le texte par K.-O. Face à elle, la distribution, aussi habile à servir le théâtre que la partition, est d'une belle homogénéité, avec le très présent Olivier de Lauri Vasar, le Flamand délicat d'Edgaras Montvidas, et l'irrésistible La Roche de Kristinn Siegmundsson, aux côtés du comte toujours stylé de Dietrich Henschel et de la Clairon un peu usée, mais encore sonore, de Charlotte Hellekant. Malgré quelques instants suspendus de silence qui n'y ajoutent guère, la production de David Marton, portée à la scène à Lyon en 2013, fonctionne parfaitement : rapportée aux années de la création, elle réussit à mettre habilement en face cette société privilégiée et inconsciente des enjeux de la vie réelle et le monde extérieur qui l'entoure, miroir bien noir de tant d'illusions. ◆ **Pierre Flinois**

CAPRICCIO
de Strauss
Bruxelles, Palais de la Monnaie, 13 novembre



BERND UHLIG / LA MONNAIE



BARBARA BRAUN

L'OPÉRA DE QUAT'SOUS
de Weill, Paris, Théâtre de la Ville au TCE, le 25 octobre

Virtuose fusion



LA VERVE DE LA TROUPE

Retour à Paris d'un *Quat' sous* de légende, fusion marquante de la modernité pure de Bob Wilson et de la tradition historique du Berliner Ensemble. L'esthétisme forcené mais pas forcé du premier joue l'atemporel : lieux, costumes, visages fardés, inscrits dans la mouvance expressionniste du cabaret berlinois, font ressortir au plus cru le déhanché de la partition de Weill. Tandis qu'au travers du glacé du jeu d'acteur, la verve de la troupe, équipe virtuose qui a ce style dans les gènes, met en exergue le verbe de Brecht dans toute sa causticité comme nul autre ne l'a fait. Qui saluer d'abord, du vétéran Jürgen Holtz, cauteleux et abject, à Traute Hoess, époustouflante Mme Peachum, de Christopher Nell, Macheath gominé, à Axel Werner, Tiger Brown décadent, de la Polly désincarnée de Johanna Griebel à la Jenny désabusée d'Angela Winkler ? Direction commune de Hans-Jörn Brandenburg et Stefan Rager, dirigeant un orchestre aussi précis que le jeu des bruitages, sidérant. Mieux qu'une réussite, une référence. ◆

P. F.


SDP

Symphonique

Les miracles de la sainte Russie

Temirkanov et Berezovsky en parfaite symbiose dans le *Concerto n°3* Rachmaninov et Neeme Jarvi transfigurant la *Leningrad* de Chostakovitch.

Bravo à **Thomas Hengelbrock** qui a marqué d'une pierre blanche sa venue à l'Orchestre de Paris avec un programme bien pensé mêlant Bach au contemporain Zimmermann, le luthérien de l'espérance au desperados catholique (Philharmonie, 20/10). Après la première partie si humaine de la *Passion selon saint Jean,* il a enchaîné la création ici du testament de l'auteur des *Soldats,* confié à Lothar Odinius et à deux récitants, Georges Lavaudant et André Wilms, dont les voix se confrontent aux coups de boutoir d'instruments veufs de tout rythme. Une mini-fanfare mène à la si proche *Cantate BWV 60*: vous avez dit moderne? Depuis sa rentrée avec Stéphane Denève, le National affirme sa dilection pour l'art français. Ainsi de la soirée fin de siècle dirigée par un **Casadesus** admirable de style (Radio, 27/10) : ce divin mélange de rigueur et de fougue redonne vie à l'ouverture du *Roi d'Ys* de Lalo comme au trop oublié *Introduction et rondo capriccioso* de Saint-Saëns et au si moderne *Tzigane* de Ravel distillés avec bonheur et virtuosité par Sarah Nemtanu. Leçon d'orchestre et de couleurs avec des *Tableaux d'une exposition de Moussorgski*/Ravel somptueusement maîtrisés. Rares sont les miracles sur scène tant ils dépendent à la fois de la qualité des musiciens et de leur complicité. Ce qui advint au premier concert du Philharmonique de Saint-Pétersbourg avec **Temirkanov** et **Berezovsky** (TCE, 9/11). Symbole de cette parfaite symbiose, un piano fiché comme un coin dans l'orchestre pour le *Troisième Concerto* de Rachmaninov. Le déluge virtuose se fait musique de chambre dans la fusion des timbres: tous solistes! La fête résonne longtemps pour se prolonger avec un *Sacre du printemps* de Stravinsky sur le lieu de sa création. On reste sur les sommets de la sainte Russie, mais avec notre National transfiguré par l'immense **Neeme Järvi** (Radio, 10/11). Après une exemplaire *Suite « Mozartiana »* de Tchaïkovski, il nous précipite dans la sauvagerie civilisée de la gigantesque *Leningrad* de Chostakovitch où la mort ricane dans les oripeaux de la danse sur le volcan. ◆ **Jacques Doucelin**



Par Nicolas d'Estienne d'Orves

VIVE LE QUÉBEC LIBRE !

Dieu que c'est bon, la délicatesse. Comme il est plaisant, entre deux grandes machines lyriques, de se laisser porter par un peu de douceur, de légèreté, de calme. En marge du barnum opératique des salles parisiennes, L'Instant lyrique propose des récitals pour *happy few.* Ce *« cercle de mélomanes généreux »* fonctionne comme un club, avec ses membres (amis, bienfaiteurs ou mécènes), où chacun participe à hauteur de sa bourse . On est ensuite intronisé dans un cénacle amical et discret, qui se réunit chaque mois à L'Éléphant Paname. Cet ancien hôtel particulier, cis au 10, rue Volney, est un écrin idéalement suranné pour ces symposiums musicaux. Les affidés s'y retrouvent autour d'une coupe de champagne avant de descendre dans une salle en rotonde pour y butiner un récital de mélodies. L'année a commencé par Yann Beuron et nous voici aujourd'hui avec Jean-François Lapointe, pour ce 20e concert de l'Instant lyrique. Le baryton québécois est attachant, tant par l'élégance de son art que le choix, subtile et éclectique, de son répertoire. Heureusement qu'il reste nos cousins d'outre-Atlantique pour défendre avec tant de flamme et talent certains trésors de la musique française! Les Parisiens l'ont entendu dans *Fortunio, Ciboulette* et, tout récemment, *Monsieur Beaucaire*; les Marseillais viennent de le fêter dans *Hamlet* de Thomas. Mais le voici à l'Instant Lyrique pour ouvrir un coffre riche en joyaux délicats: les chansons grises de Reynaldo Hahn et les chansons gaillardes de Francis Poulenc. La sensibilité opalescente de la Belle Époque, la cocasserie canaille des Années folles: deux univers dans lequel Lapointe se glisse avec intelligence et virtuosité, le sourire succédant aux larmes, le temps de ces instantanés. Alors qu'il chante « L'Heure exquise », le temps semble aussi suspendu que le public l'est à ses lèvres. Mais la vraie surprise de cette soirée reste les F*antaisies dans tous les tons* de Lionel Daunais. L'univers des mélodies québécoises est un pan méconnu du répertoire francophone, et un producteur bien avisé devrait vite proposer à Jean-François Lapointe de les graver sur disque. Ces poésies sautillantes sont des merveilles de drôlerie, que le baryton joue et chante avec un art de caméléon. D'ailleurs, la salle de l'Instant lyrique est en spirale, toute surprise de rire à gorge déployée. On avait presque oublié cette évidence: la musique est faite pour rendre heureux. ◆

► L'Instant lyrique de Jean-François Lapointe, 18 octobre 2016

Nicolas d'Estienne d'Orves est écrivain, journaliste au *Figaro* et au *Figaro Magazine*.



TOUTE LA MUSIQUE QUE J'AIME

PAR

BENOÎT DUTEURTRE

BENOÎT DUTEURTRE EST ÉCRIVAIN. SON DERNIER OUVRAGE, « LIVRE POUR ADULTES », EST PARU CHEZ GALLIMARD.

Inspirateur

DEBUSSY AU CRÉPUSCULE

Trois ans avant sa disparition en 1918, le compositeur ouvre des voies inépuisables à une nouvelle tonalité et une forme libérée de toutes conventions.

Voici un siècle exactement s'achevait la vie musicale de Claude Debussy. Sa mort surviendrait seulement quinze mois plus tard, en mars 1918. Mais cette dernière année allait être un calvaire, marquée par une épouvantable souffrance physique après l'aggravation du cancer du rectum dont le compositeur souffrait depuis plusieurs années (même sur le plan médical, Debussy annonce le XXe siècle et sa maladie emblématique !). L'opération de décembre 1915 avait été suivie d'une brève rémission, puis d'une rechute. Rongé par cette épreuve, le musicien mondialement célèbre allait se replier sur quelques corrections de partitions et « *mille ennuis divers* » ; mais son catalogue se referme, au cours de cet hiver 1916-1917, avec l'achèvement de la *Sonate pour violon et piano,* troisième et dernière d'une série de six sonates initialement prévues… Debussy, de fait, n'était pas du genre à s'épancher, ni à nous faire partager musicalement son épreuve (encore que le côté brisé de cette sonate laisse percer quel-que chose de douloureux). Cet homme si raf-finé n'était pas non plus porté à montrer sa déchéance, si bien que les photos de la fin de sa vie sont rarissimes, et que ses dernières lettres n'abandonnent jamais complètement l'humour qui était chez lui une seconde nature.

IL A CHANGÉ LE COURS DE L'HISTOIRE MUSICALE

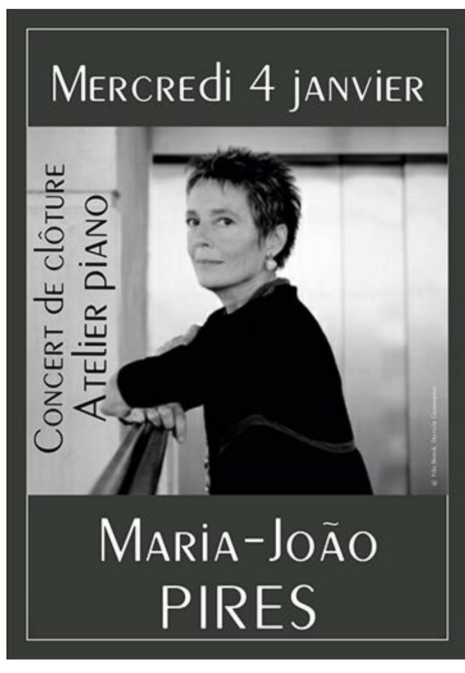
L'année 1917 marque en tout cas la fin précoce (Debussy a cinquante-cinq ans) d'une œuvre commencée relativement tard, avec les premières compositions marquantes autour de 1890 *(Poèmes de Baudelaire, Suite bergamasque).* À peine trente années d'activité qui allaient changer le cours de l'histoire musicale, et dont le dernier pan ouvre encore des perspectives infinies. Non seulement dans les trois sonates qui, d'une certaine façon (comme le *Tombeau de Couperin* de Ravel ou la *Symphonie classique* de Prokofiev) annoncent l'esprit « néoclassique » de l'entre-deux-guerres ; mais plus encore parce que Debussy venait d'achever, un an plus tôt, son génial cycle d'*Études pour piano* : musique aujourd'hui toujours méconnue, trop rarement jouée au concert, et dans laquelle le compositeur déploie, avec une prodigieuse liberté, toutes les possibilités d'une tonalité nouvelle et d'une forme affranchie de toutes les conventions. Cet exemple pourrait stimuler, un siècle plus tard, bien des jeunes compositeurs dans des pages aussi sublimes que « *Pour les agréments* » ou « *Pour les arpèges composés* ».

Deux autres paradoxes me saisissent à propos de la mort de Debussy. D'abord, le fait qu'elle survienne en pleine guerre, quand ce musicien avait consacré tant d'énergie à réhabiliter un goût musical français, affranchi des canons du romantisme allemand. Voilà qui donne un sens particulier à ses propos « anti-Boches », qui ne furent pas seulement des outrances marquées par l'air du temps (on en trouve d'autres chez les artistes allemands), mais qui faisaient écho aux préoccupations esthétiques de toute une vie. Quand il disparut en mars 1918, l'ennemi venait de lancer sa dernière offensive sur Paris ; plusieurs bombardements avaient touché la capitale et, notamment, l'église Saint-Gervais. C'est pourquoi le tableau de ces derniers mois prend une force légendaire. Mais je remarque aussi que Debussy, comme Apollinaire disparu la même année, seront les grands inspirateurs d'une modernité artistique qu'ils ne connaîtront guère. L'un et l'autre s'en sont allés au crépuscule d'un monde, alors que leur propre monde était sur le point de naître. ◆

Ecole Normale de musique de Paris
COURS D'INTERPRÉTATION PUBLICS

SAISON 2016 / 2017





Salle Cortot
78 rue Cardinet | 75017 Paris

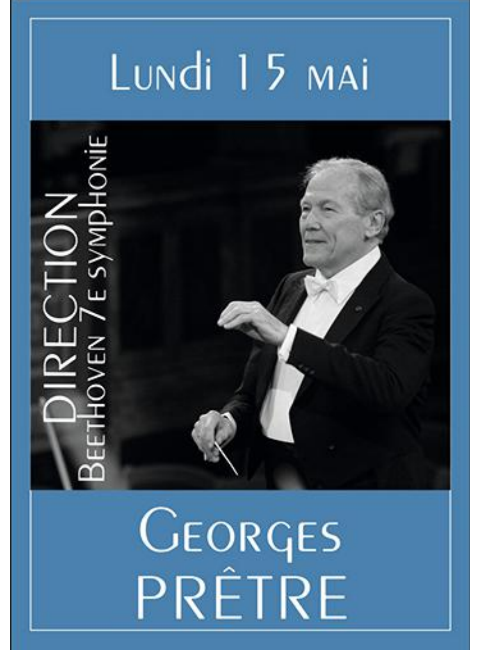
19h30
Ouverture des portes à 19h

Tarifs: 20€ | 15€ | 10€

Achat des places:
Le soir même (30mn avant)
ou à l'avance
(FNAC et BilletReduc)







école normale
de musique de paris
alfred cortot

www.ecolenormalecortot.com

www.sallecortot.com



Maria Callas dans son appartement, à Milan en 1958.

Maria Callas, 40 ANS APRÈS

ELLE FAIT TOUJOURS BATTRE NOS CŒURS. PRESQUE QUARANTE ANS APRÈS SA DISPARITION, LA CANTATRICE GRECQUE, « *LA DIVA ASSOLUTA* », CONTINUE D'ÉMERVEILLER, DE SUSCITER FANTASMES ET ADMIRATION. D'INSPIRER, SURTOUT, DES GÉNÉRATIONS DE CHANTEUSES. SON DESTIN FAIT AUSSI RÊVER LE CINÉMA ET LE THÉÂTRE, ET CHAQUE RÉÉDITION DE SES DISQUES S'ARRACHE… LA DIVINE EST ENTRÉE DANS L'ÉTERNITÉ. LE MYTHE PERDURE.

FRANCO GREMIGNANI/MP/LEEMAGE



Walt Disney… *Les Aristochats,* vous vous rappelez ? Eh bien, saviez-vous qu'Adélaïde de Bonnefamille, la maîtresse de Duchesse, avait prénommé l'un de ses trois chatons (le blanc) Marie… en l'honneur de Maria Callas ? C'est là l'un des hommages les mieux cachés à la diva grecque dont les six lettres du patronyme continuent, quarante ans bientôt après sa mort, de réveiller passions et fantasmes, de ranimer des bribes de saga d'un autre âge, le tout auréolé d'une bonne dose de magie et de non-dits. Si la légende Callas se perpétue, stimulée par la valorisation d'un patrimoine discographique copieux, des livres, des pièces de théâtre, quelques films et un peu de merchandising post-mortem, il n'y a encore aucun risque pour que Callas, la cantatrice, à l'instar de ce gros chien poilu nommé Beethoven, ne soit plus assimilable qu'à cette fameuse marque de cosmétiques coréens qui a profané son nom : si les produits de beauté Callas, présents dans plus de 35 pays, l'ont choisi, elle, c'est que « *"Kallos" signifie beauté en grec* », vante la réclame, et « *qu'ils personnifient comme nuls autres la beauté intérieure* »… On n'est pas forcé d'y croire. Le mélomane épris de la chanteuse, et moins familier du mascara, s'intéressera davantage aux questions de son héritage artistique, et de la persistance, plus d'un demi-siècle après son règne, d'un timbre, d'un visage et d'un style reconnaissable entre tous, qui ne cessent de hanter l'inconscient lyrique contemporain.

Une question de filiation

Hériter de Callas ? Ou, tout simplement, lui succéder ? La problématique ne date pas d'hier. De son vivant déjà, à l'heure où elle se raréfie sur les scènes, plusieurs consœurs sont citées comme aptes, non à la remplacer – idée insultante ! –, mais à fructifier un legs musical qui verrait le bel canto de Bellini et de Donizetti renaître à un niveau équivalent à celui auquel elle l'avait porté ; un legs où quelques héroïnes, Tosca, Violetta, ne seraient plus des chanteuses inertes ou ventripotentes, mais auraient l'aura des tragédiennes antiques, l'autorité de la Duse, le profil de Garbo : c'est à ces sommets-là qu'on jugea l'art de Maria Callas et déjugea ses suivantes ; souvenons-nous qu'à la Scala de Milan en 1964, Mirella Freni subit l'un des pires revers de sa carrière pour s'être frottée à Traviata, propriété de la « Divine » et d'elle seule. Mais, quand à New York en 1965, Montserrat Caballé ressuscite la Lucrezia Borgia de Donizetti devant un public médusé, un célèbre quotidien résume le triomphe avec cette une : « *Callas + Tebaldi = Caballé* » ; sous-entendu, si la jeune Caballé assume haut la main l'héritage belcantiste de Donizetti (la part Callas), la plasticité de la voix et la placidité de l'incarnation renvoient à une conception plus statuaire et poussiéreuse de l'opéra (la part Tebaldi). Le *Guide de l'opéra* de Mancini et Rouveroux (Fayard) classe Caballé parmi les « *grands noms de l'après-Callas* » – marqueur chronologique important. Autre égérie de l'ère post-Callas, la soprano australienne Joan Sutherland (1926-2010) bouleverse la donne en 1959 avec une Lucia di Lammermoor que la « Stupenda » (son surnom) auréole d'une virtuosité démente, tandis que la mezzo Marilyn Horne embraye avec des roulades non moins spectaculaires dès la fin des années 1960 : « la Horne » reste, selon le même *Guide de l'opéra* « *une des personnalités marquantes de l'après-Callas pour la perfection de ses coloratures, ses trilles, la luxuriance de son ornementation* ». Mais ces trois-là furent à peu le contraire de bêtes de scène, et l'une des bases du génie de Callas précisément fut de conjuguer excellence vocale et puissance dramatique. À ce titre, la trop discrète Leyla Gencer (1928-2008) s'imposera à la fois par son chant, l'étendue de son répertoire et d'impressionnants

Ci-contre :
Séance de dédicaces après un récital au Théâtre des Champs-Élysées, le 8 décembre 1973.

En bas :
Les produits de beauté coréens Callas sont commercialisés dans le monde entier.

RUE DES ARCHIVES

dons de comédienne ; hélas, il n'existe d'elle que de rares *live*. On pourrait aussi citer la donizettienne Beverly Sills (1929-2007) ou, vraie exception du circuit, l'Italienne Magda Olivero (1910-2014), « actrice-chanteuse » dont notre Maria connaissait tellement la suprématie dans certains rôles, qu'elle se garda de l'affronter sur son propre terrain – Adrienne Lecouvreur, Francesca da Rimini.

Observons en passant que l'attribut « Callas » fit toujours florès. Shirley Verrett ? La « Callas noire ». Leonie Rysanek ? La « Callas autrichienne ». Anja Silja ? « La Callas allemande », titre déposé peu après sur les épaules de Julia Varady. Cecilia Gasdia, marchant à vingt ans sur les pas de l'aînée en remportant la finale du premier Concours de chant télévisé Maria Callas, en 1980 ? « La nouvelle Callas ». La liste s'allonge ou rétrécit selon la période. Des Callas d'hier ? Pourquoi pas Renata Scotto, Raina Kabaivanska ? Ou Gwyneth Jones, dont la Brünnhilde selon Chéreau à Bayreuth en 1976, lui assure l'immortalité parmi les tragédiennes lyriques ? « *En scène, c'est une torche, une tigresse, une épée* », dira d'elle la journaliste Sylvie de Nussac. Ou pourquoi pas, plus près de nous, Catherine Malfitano, Maria Ewing, Hildegard Behrens, Karita Mattila, June Anderson dont les Norma et Lucia, fécondées par un souffle et une aura scénique, s'inscrivent



À gauche: Maria Callas exalte la dimension tragique de Norma, dans l'opéra de Bellini, à la Scala de Milan en janvier 1952.

À droite: Quelque cinquante ans plus tard, la silhouette de tragédienne et l'autorité altière d'Anna Caterina Antonacci porte le rôle de Cassandre (*Les Troyens* de Berlioz) à son paroxysme dramatique. ici, en 2005, au Théâtre du Châtelet.



RUE DES ARCHIVES



AKG-IMAGES / MARION KALTER

pleinement dans cet héritage. En revanche, on sait une chose : être une héritière de Maria Callas ne signifie plus exceller dans le seul bel canto ; sinon, une Edita Gruberova ou une Mariella Devia mériteraient la première marche du podium, alors que, bonnes potiches, elles s'inscrivent à l'évidence à l'opposé du spectre dramatique de Callas. Et même si l'on est gêné que la leçon stylistique de la Divine n'ait pas toujours été comprise par les jeunes générations (on pense à Diana Damrau dont les Lucia ressemblent à des princesses de porcelaine bien fades), on dira que toute artiste « callassienne » est, par définition, celle qui place au premier plan la dimension tragique de son personnage, l'alchimiste rare qui saura activer la précieuse vibration entre mot, voix et jeu.

Ressembler à son personnage

Et si une diva callassienne était tout simplement celle qui mettait en application ce que l'égérie en personne recommanda à la fin de sa vie dans ses *master classes*? *« Les chanteurs devraient se baser non seulement sur la musique, mais aussi sur leur aspect physique et la diction,* lança Callas dans les années 1970 à New York. *On ne peut interpréter un drame sans avoir l'aspect adéquat. Les jeunes, tout spécialement, ne l'acceptent plus et ils ont raison…* »

Mais ouvrons une parenthèse, sous la forme d'une question peut-être insoluble. Le génie dramatique de Maria Callas aurait-il été magnifié ou écrasé par ces artistes hybrides que sont les metteurs en scène, eux qui, pour le meilleur et pour le pire, tâchent de nous faire voir l'opéra différemment? Certes, Callas travailla avec Luchino Visconti, mais l'auteur du *Guépard* n'était ni Wieland Wagner ni Tadeusz Kantor, pas plus que Benoît Jacquot ou David McVicar ne s'apparentent à Bob Wilson ou Krzysztof Warlikowski. À vrai dire, on peine à imaginer Callas agir main dans la main avec ces tyrans, bénir leurs relectures et leurs entraves, y trouver son compte et voir son art au final grandi. Bien sûr, le metteur en scène ne pesait pas grand-chose à l'époque de Callas, et son génie s'en accommoda parfaitement! Mais, depuis, le statut de la diva ayant chuté, toute cantatrice d'obédience callassienne devra nécessairement se plier au bon vouloir du metteur en scène, sectateur officiel de la vérité lyrique contemporaine – et peut-être cette callassienne y trouvera-t-elle son salut… ou pas. Patricia Petibon, présence ravageuse, doit beaucoup à Olivier Py, Sonya Yoncheva, qui à trente-quatre ans se mesure sans crainte à Norma, est encore plus irradiante dirigée par Dmitri Tcherniakov, et Waltraud Meier magnifie à cinquante-sept ans sa Clytemnestre sous le regard de Patrice

L'ARTISTE CALLASSIENNE SAURA ACTIVER LA PRÉCIEUSE VIBRATION ENTRE MOT, VOIX ET JEU


J. MASSEY STEWART



Chéreau… D'autres callassiennes en activité ? Eva-Maria Westbroek, pour l'incandescence de ses héroïnes « blondes », où corps et voix s'aiguisent mutuellement ; Natalie Dessay, pour des dons « d'actrice-chanteuse » et autant de positions acrobatiques qui donnent une vérité à ses personnages, quitte à mettre son chant en danger ; Barbara Hannigan, corps de liane transcendant une voix intrinsèquement limitée ; Anna Caterina Antonacci, pour son autorité altière dans Médée, Cassandre, silhouette de tragédienne et juxtaposition de voix plurielles qui savent extraire le substrat de chaque mot. Mais la callassienne trônant au-dessus de toutes les autres sera à nos yeux l'Allemande (d'origine grecque : est-ce un signe ?) Anja Harteros : non seulement la soprano a intégré, par son port aristocratique et le naturel de son jeu, la leçon de Callas, mais ses Tosca, Elsa, Maréchale délivrent un chant qui coule comme le plus précieux métal, capable de changer, de blondir, de brunir, de se fondre dans autant de rôles que sa voix/ses voix le lui permettent. On pense ici aux propos sur Callas tenus par le musicologue et psychanalyste Michel Schneider dans *Prima donna – Opéra et inconscient. « Elle n'avait pas une voix. Elle en avait plusieurs, autant que de rôles, de soirs. Elle ne possédait pas sa voix. Ses voix s'emparaient d'elle. Une grande* vocciacia, *disait le maestro Tullio Serafin, privée d'unité, d'égalité et de continuité. La chanteuse la plus idolâtrée reste celle dont la voix, de toujours, comportait des ruptures, des cassures, des failles, des accidents. Une voix brisée, toujours en danger. Il va se passer quelque chose : c'est ce que l'on se disait chaque soir. Quelque chose de sublime ici, d'affreux l'instant d'après. Quelque chose qui faisait regarder dans la voix l'amour et l'abjection. »*

Un héritage plein de paradoxes

Deux autres cantatrices entretiennent avec l'héritage Callas un lien tissé de paradoxes. La soprano roumaine Angela Gheorghiu, admiratrice inconditionnelle de Virginia Zeani, a toujours recherché dans son chant une perfection qui la rapprocherait davantage de Tebaldi. Et pourtant aucune autre cantatrice n'a trouvé autant de plaisir à cultiver cette image d'*assoluta* que Callas n'aurait pas reniée, elle qui, souvenons-en, suscita un scandale sans pareil à Rome, en 1958, en interrompant le spectacle sous le nez du président de la République. D'un teint marmoréen, minaudant savamment (sa Tosca londonienne, face à Kaufmann et Terfel, multiplie jusqu'à l'obsession les clins d'œil à Callas), la Gheorghiu aime « faire sa diva », décommander des productions si le nom du metteur en scène lui déplaît, interrompre le chef d'orchestre au milieu d'un duo car elle a oublié son texte, refuser d'entrer en scène pour punir le ténor d'avoir été plus applaudi qu'elle, bref, autant de caprices « néo-callassiens » assez ridicules à l'heure d'Internet et de la normalisation des standards lyriques. D'ordinaire exigeante dans ses choix discographiques, l'excentrique roumaine brosse, en 2010, un « Homage to Maria Callas » et ose, dans une plage mystère, un duo virtuel de *Carmen* avec la voix de la disparue, réalisé par le Cedar Retouch Technology, sorte de Photoshop audio sorti des laboratoires EMI. Si, dans le livret du disque, Gheorghiu (qu'aucun aficionado n'a affublé d'un surnom : autre temps décidément) n'évoque pas du tout son intérêt pour l'art de Maria Kalogeropoulos, trois doubles pages de photos, de profil, de face, en pied, en gros plans, avec chignon et colifichets, cherchent à établir un lien factice entre l'impératrice et la prétendante. Pur marketing : Callas reste un produit rentable.

Cecilia Bartoli en sait quelque chose. Celle dont la statue trône aujourd'hui au musée Grévin, aux côtés de Callas (rare privilège parmi les chanteuses d'opéra), fut révélée en 1987 lors d'un gala à la télévision française commémorant précisément les vingt ans de la disparition de la diva. Qui aurait dit ce soir-là que la mezzo romaine serait un jour apte à proposer une vision personnelle de Norma, rôle à jamais callassien dans l'éden lyrique ? Par son abattage, son art de défricheuse, sa science •••

En haut : En 1964, à Covent Garden, la diva grecque triomphe dans *Tosca*, que Franco Zeffirelli a mis en scène pour elle.

En bas : Au mois de septembre, à l'Opéra de Paris, Anja Harteros ne fait qu'une avec l'héroïne de Puccini.


JACK VARTOOGIAN/GETTY IMAGES

Angela Gheorghiu dans l'un des rôles fétiches de la Callas, Violetta (New York, 2006).

des mots et des couleurs (sans parler de ses cachets, de ses concerts à guichets fermés et de l'enthousiasme d'un public dépassant de loin la sphère des initiés), Cecilia Bartoli, cinquante ans, peut, à sa façon, revendiquer un bout d'héritage. Et avec la complicité de sa maison de disques Decca, quel art de brouiller les pistes ! En 2007, à l'occasion d'un nouvel anniversaire, un album sobrement baptisé « Maria » affiche en couverture un portrait de Bartoli barré de ce seul prénom. Un hommage à Maria… Callas ? Pas du tout ! Un renvoi à l'autre Maria… Malibran ! Une Maria moins vendeuse que l'autre, dont le prénom suffit à brouiller les pistes. Stratégie payante… sur le nom de Callas.

Par-delà l'héritage artistique, le caractère et la personnalité affichés d'une diva sont essentiels pour glaner des lauriers callassiens. Le retrait, la distinction, la culture du secret faisant partie intégrante de la mythologie de la diva, Anna Netrebko, la soprano la plus adulée de notre époque, refuse cette grammaire que d'aucuns jugent compassée : elle n'hésite pas à afficher sa complicité avec Rolando Villazón à grands coups de photos en nuisette (et nus pieds, s'il vous plaît) dans un album sorti en 2006 chez Deutsche Grammophon, publie les photos de son mariage sur Facebook ou explique devant les caméras qu'elle adore les beignets gras : rien qui ne dispense ici la couche de mystère favorable au mythe. Paradoxe ! Car, d'un strict point de vue vocal, son travail acharné dans Donizetti ou Verdi et, surtout, sa défonce en scène (sa Violetta, avec le même Villazón, à Salzbourg en 2005, brûle les planches) destinent Netrebko à rejoindre l'Olympe callassien, approchant de très près l'idéal belcantiste de la souveraine ; au disque, la pochette de son *Verismo* (2015) singe une improbable Turandot et renvoie moins à Callas qu'à la galaxie lyrique des années 1930. Idem pour Renée Fleming, dont le flamboyant « Homage : The Age of the Diva » (Decca, 2006) évacue toute allusion à Maria et cite en premier lieu Geraldine Farrar, Emmy Destinn ou Lotte Lehmann, sans s'attarder, ni par le répertoire ni par l'imprégnation artistique, sur la Norma du siècle.

Un véritable filon

Grâce à Maria Callas, l'industrie discographique classique se porte bien. Intégrales studio, récitals, *live*, le trésor est colossal et fait fréquemment l'objet de rééditions, d'éditions globales (l'Édition noire pour les studios, l'Édition bleue pour les *live* ont fait longtemps recette), de coffrets séparés ou de compilations, la plupart chez Warner (autrefois EMI), son éditeur. « *Tout n'a pas encore été dit sur Callas,* estime Alain Lanceron, président de Warner Classics. *Son activité discographique est en perpétuel recommencement, c'est le phénix qui renaît en permanence. Chaque année, entre sa mort en 1977 et la fin du XX*e *siècle, nous sortions, pour Noël, ce que nous appelions entre nous la "nouveauté Callas" – un coffret Bellini, une intégrale de ses récitals couplée avec l'Avant-Scène Opéra, différents volumes de la compilation La Divina, etc.* » Exploité dans ses moindres recoins, le catalogue discographique a, semble-t-il, tout livré (sauf deux ou trois pages inédites de 1969 et un récital tardif de 1972 pour Philips dirigé par Antonio de Almeida impubliable, tant Callas y est l'ombre d'elle-même) et constitue une vraie caverne d'Ali Baba dont jouissent Warner et la Fondation Callas,

SACRIFICES, DÉBOIRES, GLOIRE ET DÉPRESSION… SA VIE A JOUÉ UN RÔLE DANS CETTE POSTÉRITÉ



installée en Suisse, avec dans l'ombre ses héritiers, longtemps représentés par Jackie Kalogeropoulos, sœur de Maria, et son mari, Andreas Stathopoulos, décédé il y a deux ans. « *Maria Callas est la seule artiste qui se réinvente toujours,* insiste Lanceron. *Il n'y aucun équivalent sur le marché discographique classique, pas même le "phénomène Pavarotti". Comme il existe peu de vidéos, personne n'est prisonnier de ses costumes, de ses coiffures, de ses attitudes, dont certaines datent un peu : Callas reste moderne par la voix et l'incarnation, son potentiel de fantasmagorie est extraordinaire. Grâce à l'urgence théâtrale des intégrales en studio, on se la refantasme en permanence. Rien n'est démodé chez elle.* » Certains enregistrements mythiques ont fait l'objet de traitements séparés, comme la *Tosca* de Sabata, légèrement remastérisée en 2002 pour la collection Great Recordings of the Century, ou, récemment, celle de Georges Prêtre, éditée dans la luxueuse collection Legendary Opera Recordings. Ses disques à peine tombés dans le domaine public, la firme Naxos reprend, en 2007, 24 CD et les glisse dans un coffret baptisé « Callassothérapy » : la manne était trop belle. Trois ans plus tard, *Le Figaro* lance même une collection de trente livres-CD *Maria Callas.*

À partir de bandes originales

Mais c'est à nouveau Warner Classics qui, en 2014, frappe un grand coup, en remastérisant l'intégralité de ses enregistrements studio. Pour y parvenir, la firme a travaillé à partir des sources de première génération, bandes mères ou 78-tours de qualité. Ainsi, alors que les rééditions de *Carmen* utilisaient les copies, les ingénieurs ont accédé aux bandes originales entreposées dans les archives d'EMI France. Résultat : jamais la voix pourtant familière de Maria Callas n'a semblé « *aussi proche et aussi présente,* juge Philippe Venturini dans *Classica* n°167. *Comparer la nouvelle édition de ses enregistrements aux précédentes revient à regarder un film sur disque Blu-ray après une cassette VHS.* » Tous les inconditionnels de la diva se sont ainsi rééquipés pour revenir, dans de meilleures conditions, à des intégrales de référence. La boîte aux trésors, avec ses 26 opéras et 13 récitals (disponibles aussi séparément), s'est écoulée à 20 000 exemplaires dans le monde dont 25 % en France (il y a vingt ans, 50 % des royalties Callas provenaient de France). Et comme le produit a bien marché, Warner Classics a réalisé à partir des nouvelles sources une compilation baptisée « Callas – Renaissance d'une voix », vendue à 50 000 exemplaires dans notre seul pays. Ainsi, non seulement ces Tosca, Norma, Gilda, Santuzza et tant d'autres incarnations n'ont pas pris une ride, mais elles s'imposent avec plus d'insolence et de modernité que jamais, toujours en tête des discographies et des écoutes en aveugle, celles que réalisent *Classica* ou *La Tribune des critiques de disques* de France Musique.

Si le nom de Maria Callas suggère toujours autant quarante ans plus tard, c'est aussi que sa biographie a joué un rôle tenace dans cette postérité. On le sait, la diva a tout sacrifié pour son art : malheureuse dans son enfance, elle épouse Giovanni Battista Meneghini, de vingt-huit ans son aîné, mentor et imprésario qui bâtit sa fortune colossale et y puise abondamment, puis s'enflamme pour Aristote Onassis, lequel l'abandonnera pour Jackie Kennedy. Sacrifices, déboires, gloire et dépression, adulation puis solitude, rumeurs autour de sa mort, y compris par empoisonnement, tous les ingrédients sont là pour des unes de magazines à scandale, des pièces, des livres croustillants et des biopics hollywoodiens.

En haut : « Maria » de Cecilia Bartoli : pas Maria Callas… mais Maria Malibran.

En bas : L'intégrale des enregistrements studio remastérisés en 2014 par Warner Classics.





PASCAL VICTOR / ARTCOMART

Marie Laforêt, alias Maria Callas, dans *Master Class, La Leçon de chant* de Terrence McNally (Paris, 1999).

Bien qu'à la fin de sa vie, la presse la traque jusque dans son appartement parisien de l'Avenue Georges-Mandel, il faut attendre deux décennies pour que son destin ne devienne à son tour une œuvre d'art. En 1995, le dramaturge américain Terrence McNally crée *Master Class* au John Golden Theatre de New York. Inspirée des classes de maîtres de la diva à la Juilllard School dans les années 1970, la pièce mêle adroitement leçons de chant (avec jeunes solistes en plateau) et soliloques de la cantatrice rappelée à des souvenirs envahissants : l'espace d'une vraie performance pour des bêtes de scène. Fanny Ardant donne la première française en 1997, dans une mise en scène de Roman Polanski : « *C'est une leçon de chant qui n'est, en fait, qu'un prétexte,* souligne-t-elle dans *Paris Match. Comme beaucoup de personnages célèbres, elle n'est importante que parce qu'elle a véhiculé une certaine idée des choses. Cette femme a mis tout son être pour devenir la plus grande cantatrice. Elle n'a pas vécu et, quand elle a commencé à vouloir se laisser vivre, elle s'est fracassée.* »

Quel plus beau sujet de théâtre en effet ? En 1999, Marie Laforêt reprend le rôle dans une composition saisissante, puis, outre-Atlantique, Faye Dunaway, tandis qu'une adaptation filmée de cette pièce acclamée mondialement sommeille toujours, avec peut-être Meryl Streep. La diva revient en octobre 2012, dans une pièce de Jean-Yves Picq, bâtie à partir d'interviews, avec Noémie Bianco. La saison suivante, *La Véritable Histoire de Maria Callas* de Jean-Yves Rogale réunit deux comédiennes, Callas jeune et Callas âgée, auprès de la mère de la diva, jouée par Andréa Ferréol et un Aristote Onassis ayant les traits de Pierre Santini. En 2017, Alain Duault montera, avec Béatrice Uria Monzon, une *Maria Callas, une passion, un destin* dans plusieurs théâtres de France et de Belgique. Puis une version élargie en feuilleton de cinq soirées verra le jour, ainsi qu'une croisière musicale sur le thème en question… Un business, la vie de Callas ? Plusieurs longs métrages annoncés par Hollywood



SDP

Noomi Rapace, bientôt Maria Callas au cinéma… après Fanny Ardant dans *Callas Forever* de Zeffirelli, 2001.



PHILIPPE DESMAZES / AFP

ont fait circuler les noms de Catherine Zeta-Jones, Eva Green, Eva Mendes (celui avec Noomi Rapace devrait, lui, voir le jour), mais à ce stade, seul le *Callas Forever* de Franco Zeffirelli (2001) existe : maigre occasion pour Fanny Ardant de sauver cette romance neuneu où l'Italien, ancien metteur en scène de la diva, lui imagine une retraite d'interprète de ses propres rôles au cinéma… en play-back. Qu'aurait imaginé, quant à lui, Luc Besson il y a vingt ans, qui avait rêvé de Milla Jovovich, au point de réserver les droits exclusifs auprès d'EMI ? On dit que l'agent Michel Glotz, témoin du casting, aurait été bluffé par les essais de l'actrice du *Cinquième Élément.* Mais rien ne se fit.

Des effets personnels à prix d'or

Les ventes aux enchères de ses effets personnels offrent encore d'autres repères dans son héritage. En décembre 2000, à Drouot Montaigne, une *Sainte Famille,* tableau porte-bonheur de l'artiste, s'envole à 900 000 francs, sa paire de gants longs Hermès en chevreau bleu pâle à 18 000, sa perruque de scène dans *Medea* de Cherubini à 55 000 et son manteau de chinchilla, acheté à l'époque par le maire adjoint d'Athènes, à 220 000. « *On aurait pu estimer certains objets à 200 ou 300 francs s'ils étaient à vous ou à moi,* note le commissaire-priseur dans *Libération, mais pour la Callas, ce serait injurieux.* » Quatre ans plus tard, un collier de rubis et diamants se vend 593 556 euros à Genève, tandis qu'une bague ornée d'un diamant de 11,71 carats, cadeau de Meneghini, atteint 715 933 euros. « *La Callas est un personnage de légende,* commente un expert de Sotheby's dans *France-Soir, mais ces bijoux sont tellement beaux qu'ils se seraient de toute façon bien vendus.* » Parmi les acheteurs figurent des collectionneurs, des bijoutiers, et « *quelques amateurs d'opéra, pas les plus nombreux, car pas assez riches pour l'exercice* ». Enfin, en 2007 à Milan, Sotheby's met en vente des lots constitués de 63 lettres et billets adressés à Meneghini entre 1947 et 1959. Le critique Renzo Allegri flaire le pot aux roses et publie sans vergogne ces *Lettres d'amour,* énième déballage de la vie intime de l'artiste, que l'Italien justifie dans sa préface : « *Je connais de nombreux jeunes amateurs de musique classique qui, après avoir écouté les interprétations de Maria Callas, restent littéralement captivés* […]. *Bientôt, ils veulent tout savoir d'elle : son histoire, ses pensées, ses sentiments, ses idéaux, son mode de vie* […]. » Pour Allegri, pas de doutes, seule sa relation avec Meneghini mérite l'attention car l'épisode Onasis, balayé d'un coup de plume, fut « *un songe suivi d'un réveil amer. Il a détruit Maria Callas sur le plan psychologique et ruiné sa carrière lyrique. Continuer à raconter cette aventure sur le mode du "grand et merveilleux amour" est injuste, offensant pour la mémoire de Callas, mais aussi pour tous ceux qui aiment l'art lorsqu'il est porté si haut* ».

LE RETRAIT, LA DISTINCTION, LA CULTURE DU SECRET FONT PARTIE DE LA MYTHOLOGIE DE LA DIVA

Jamais, semble-t-il, le mythe ne lassera les exégètes de tout poil. Callas en a connu et en connaîtra d'autres. La copieuse forêt de livres en témoigne, qui épaissit chaque saison. Un vertige, quand on considère que la carrière de cette artiste hors norme tourna finalement autour d'un répertoire assez restreint (le trio Violetta/ Tosca/Norma l'occupa environ 200 soirées sur une totalité de 621 représentations), et que son apogée n'excéda pas quinze années. L'héritage est d'autant plus impressionnant qu'il n'a peut-être pas encore dit son dernier mot… ◆

Jérémie Rousseau


KARL MATHIS

En 2000, le célèbre manteau en chinchilla de Maria Callas part à 220 000 francs, lors d'une vente aux enchères. Quatre ans plus tard, son collier de rubis et diamants se vend 593 556 euros à Genève, tandis que sa bague ornée d'un diamant de 11,71 carats, atteint elle, 715 933 euros.

Cadeaux

DANS LA HOTTE DU PÈRE NOËL

Le choix sera difficile si vous souhaitez offrir ou vous offrir des coffrets et autres intégrales tant ceux qui sont disponibles à l'occasion des fêtes de fin d'année sont de qualité. La bonne nouvelle ? Il y en aura pour tous les goûts !

Sélection réalisée par Bertrand Dermoncourt et la rédaction de *Classica*

DU CÔTÉ DU PIANO



Quelle fin d'année pour les amateurs de clavier ! Decca propose par exemple la première intégrale discographique du pianiste américain. Julius Katchen (1926-1969). Au programme, Brahms, bien sûr, mais aussi un répertoire assez vaste, allant de Bach à Ned Rorem et des inédits en CD. Du grand art ! (35 CD Decca 483 0356, **CHOC**). Plus surprenant encore, les années RCA de Claudio Arrau, dix années de transition dans la carrière du pianiste avant ses années de gloire chez EMI puis Philips. Son miraculeux pour l'époque (12 CD Sony 88843071652, **CHOC**). Arturo Benedetti Michelangeli nous revient également chez Deutsche Grammophon. Par rapport à la précédente Collectors Edition en huit CD, le présent « Complete Recordings on Deutsche Grammophon » inclut les enregistrements effectués à Rome pour Decca en 1964 et un concerto de Schumann avec l'Orchestre de Paris et Daniel Barenboim, en concert en 1984, malheureusement mal enregistré (10 CD 289 479 6277, ★★★★). Dernier grand label à nous livrer le legs Teldec et HMV du pianiste russe Sviatoslav Richter, Warner a réuni toutes les gravures en studio et *live* en sa possession. Reconnaissons qu'il s'agit de gravures de valeurs inégales. Il nous reste donc la « magie » des sommets : *Wanderer Fantasie, Sonate en la majeur, Quintette « La Truite »* de Schubert avec les Borodine, *Carnaval, Fantaisie en ut* de Schumann, *Sonates n°1, n°7, n°17* de Beethoven, *Concerto pour piano* de Dvorák avec Kleiber (24 CD Warner 0190295930165, ★★★★). Après Deutsche Grammophon, Warner Classics réédite son legs de Martha Argerich, c'est-à-dire l'intégralité des bandes Emi, Teldec et Erato, incluant les concerts du Concertgebouw, de Berlin et de Saratoga. Du connu, mais souvent génial ! (20 CD 0190295948986, **CHOC**). D'un tout autre style, altier et grave, le Chopin de François-René Duchâble reste indémodable. Les deux concertos avec Plasson, de haute tenue, complètent cette série de *Préludes, Études, Ballades, Scherzos, Polonaises* et autres *Mazurkas* (6 CD Erato 0190295974961, **CHOC**). Un autre coffret bienvenu retrace la carrière singulière d'Evgeny Kissin en regroupant pour la première fois ses enregistrements RCA et Sony. Qu'il enregistre en studio ou en concert, le pianiste russe montre la même infaillibilité technique alliée à une concentration intellectuelle impressionnante. Édition minimale, prix modique (25 CD Sony 99975 127202, **CHOC**). ◆



FÊTES BAROQUES

C'est fait ! Débutée en 1995 à Kobé, achevée au même endroit dix-huit ans plus tard en 2013, l'intégrale des cantates sacrées de Bach par le Collegium Japan et Masaaki Suzuki a enfin été mise en coffret, avec une présentation en français, les textes chantés en allemand et anglais. Superbe et très complet, même si Harnoncourt-Leonhardt et Gardiner gardent notre préférence (55 CD BIS 9055, ★★★★). Autre mise en boîte utile : « Great Oratorios » de Haendel confiés aux maîtres du genre : Gardiner, Hogwood, McCreesh, Minkowski, Pinnock. L'idéal pour découvrir ce répertoire… malheureusement privé de ses livrets (41 CD Decca 483 0142, **CHOC**). De son côté, Alpha a composé, à partir de ses enregistrements de Bruno Cocset, quitte à l'agrémenter de quelques plages enregistrées pour l'occasion, un livre-disques à vocation pédagogique : des « Cello Stories » qui permettent de suivre l'évolution du violoncelle, depuis ses premiers temps, au XVIe siècle, jusqu'à la stabilisation, à la fin du XVIIIe siècle (5 CD 890, **CHOC**). Sur le même principe, Ricercar, familier de l'exercice, propose un nouveau parcours historique : « La Musique au temps de Louis XIV ». Huit disques remontent le temps et naviguent entre comédies-ballets, motets, messe et sonate, guidé par les meilleurs spécialistes : Le Poème Harmonique, Les Arts Florissants, le Ricercar Consort, l'Ensemble Correspondances (8 CD RIC 108, ★★★★). ◆

HOMMAGES À UN GÉANT

Une exceptionnelle intégrale chez Deutsche Grammophon rend un bel hommage à l'un des derniers grands chefs allemands post-romantiques : Eugen Jochum (1902-1987). Avec les Orchestre philharmonique de Berlin ou de la Radio bavaroise, dans Brahms, Bruckner et bien d'autres, il impose une pâte sonore, plie la formation à son phrasé, à sa respiration, en permanence habitée par un mouvement ascendant, dans une sorte d'effervescence mystique (42 CD DG « Complete Recordings on Deutsche Grammophon. Vol. 1. Orchestral Works », 478 6314, **CHOC**). Autre indispensable : la quasi-intégrale de la musique sacrée de Bruckner à nouveau réunie dans un indispensable coffret de quatre disques (4 CD DG 4796197, **CHOC**). ◆



VISITES GUIDÉES

L'Alhambra de Grenade du Moyen Âge au XXe siècle ? La Venise Renaissance ? Les châteaux de la Loire au temps de la cour royale ? Les abbayes romanes ? La Vienne classique ? La collection Resonances d'Harmonia Mundi vous promet en deux CD richement illustrés (tableaux, cartes, histoire) de faire vivre la mémoire musicale des grands monuments. Original et très bien fait (HMX 2908546-47 à 60.61.) ◆

TOUT CHARLES MUNCH

Ou presque… voilà ce que propose ce superbe « Complete RCA Album Collection » (86 CD Sony 88875169792, **CHOC**). Les pochettes originales sont reproduites, certains enregistrements ont fait l'objet d'une remastérisation et un livret joliment illustré retrace la carrière du chef. On y retrouve les enregistrements légendaires effectués entre 1949 et 1962 à la tête de l'Orchestre symphonique de Boston, mais aussi des raretés new-yorkaises de l'après-guerre. Berlioz, Franck, Chausson, Debussy ou Ravel appartiennent depuis longtemps à l'histoire du disque. On redécouvre aussi avec bonheur des Beethoven dionysiaques, des Brahms et des Mendelssohn sveltes et puissants. ◆



GRANDES VOIX

Sony frappe fort avec son coffret Leontyne Price « Prima Donna Assoluta, Her Ultimate Opera Recordings » avec les fameux *Forza del destino, Ernani, Madame Butterfly* ou *Trovatore.* La remastérisation donne plus de précision, de couleurs et de douceur dans les aigus, de quoi rendre les atours de la diva encore plus irrésistibles (22 CD Sony, 8985311342, **CHOC**).
Fritz Wunderlich ? Cinquante ans qu'il est mort ! Il est devenu culte. À bon droit. Il était le ténor le plus accompli (en style), le plus beau de timbre, allemand par l'école et la tenue, avec de l'italien aussi dans la morbidezza, la pâte idéalement souple de la voix. Deutsche Grammophon publie en hommage ses « Complete Studio Recordings on DG », associant les prises Decca et Heliodor. Un pur trésor (32 CD 479 6438, **CHOC**). Notre « Artiste de l'année » 2016 est à l'honneur chez Harmonia Mundi qui regroupe ses enregistrements Schubert. On ne s'éternisera pas sur la somptuosité de la voix, le grain du timbre, l'intelligence dramatique, le goût du mot et de la ligne, l'intensité expressive. Indispensable ! (12 CD Harmonia Mundi HMX 2908 750.61, **CHOC**). ◆

HARNONCOURT AU CARRÉ

Cette somme réunit la totalité des enregistrements du maître autrichien publiés entre 2002 et 2015. Dans cet ensemble de grand format, on trouve donc un peu de tout : des remakes géniaux (le *Requiem* de Mozart, *Le Messie* de Haendel, *La Création* de Haydn, l'*Oratorio de Noël* de Bach), des découvertes vivifiantes (l'opéra *Orlando Paladino* de Haydn), des bouleversements discographiques majeurs (les *Symphonies n°5* et *n°9* de Bruckner, *Un requiem allemand* de Brahms, les Bartók, le Concert du Nouvel An de 2003), des testaments (*Symphonies n°4* et *n°5* et la *Missa Solemnis* de Beethoven), mais aussi des curiosités (*Porgy and Bess* de Gershwin, le *Requiem* de Verdi). Rien d'anecdotique ou d'inutile cependant. (« The Complete Sony Recordings » 61 CD + 3 DVD Sony 8875173752, **CHOC**). ◆



VIVE LA FRANCE !

Erato propose de beaux coffrets consacrés à deux grands chefs, l'un français, l'autre suisse. L'éditeur a réuni les bandes EMI, Erato et Teldec de Georges Prêtre (quatre-vingt-douze ans cette année !) uniquement dans le répertoire symphonique gravé entre 1960 et 1990 : pour l'essentiel de la musique française avec des orchestres hexagonaux. Des raretés superbes : fragments du *Loup* de Dutilleux, *Esquisses symphoniques* et *Concerto pour piano* de Castillon avec Ciccolini, *Poème des rivages* et *Diptyque méditerranéen* d'Indy, *Symphonies n°1, n°3* et *n°4* de Landowski, etc. (17 CD 0190295953522, ★★★★). Le chef suisse Armin Jordan (1932-2006) est aussi à l'honneur dans le répertoire français dans « The Final Symphonic Recordings ». Ses témoignages Erato ont marqué leur époque, portés par le talent d'un producteur de génie, Michel Garcin. Il y a des perles à redécouvrir (Delage, Jaubert, Rabaud, Lekeu…), les concertos de Ravel avec Duchâble, mais aussi les Debussy, Fauré avec les orchestres en majorité helvétiques (13 CD 01902959535339, **CHOC**). ◆



MOZART 225

Ce fut l'un des événements du bicentenaire Mozart en 1991 ; c'est celui de cette fin d'année 2016 ! Philips alors, Decca et Deutsche Grammophon aujourd'hui, proposent une intégrale Mozart de référence en collaboration avec le Mozarteum de Salzbourg. Soixante-dix pour cent des enregistrements sont différents par rapport à l'édition Philips : la plupart sont puisés dans le fonds Universal, que l'on sait très riche, avec la volonté de varier au maximum les approches, quitte à ajouter 30 CD de « versions alternatives » des plus grands chefs-d'œuvre. Adieu les grands ensembles signés Davis ou Marriner et bonjour la diversité ! On gagne également cinq heures de raretés et d'inédits. L'édition française, publiée en nombre limité, propose en outre deux livres richement illustrés, de superbes fac-similés et le dernier catalogue Köchel. Une expérience mozartienne enrichie ! (200 CD « Mozart 225, The New Complete Edition » Decca 483 3000, **CHOC**). ◆

LE ROI POLLINI

Deutsche Grammophon réunit l'intégralité des enregistrements audio de Maurizio Pollini auxquels s'ajoutent trois DVD et un inédit d'un intérêt relatif, le *Concerto n°3* de Prokofiev enregistré en concert au Japon en 1974 sous la direction de Maxime Chostakovitch. Un ensemble au plus haut niveau (55 CD + 3 DVD 479 6315, **CHOC**). ◆





LE VIOLON ROUGE

La plupart des enregistrements rangés dans cette boîte rouge reste au panthéon de la discographie depuis plus d'un demi-siècle ! Jascha Heifetz (1901-1987) a marqué de son style impérial et impérieux la plupart des grands concertos du répertoire. Cette « Complete Stereo Collection Remastered » les redécouvre dans des conditions optimales (24 CD Sony 888430953420, **CHOC**). ◆

PIERRE OU PINOCCHIO ?

Que deviennent le canard et ses amis à la fin de *Pierre et le Loup* ? C'est ce qu'imagine le nouveau conte de Nicolas Vanier, sur une musique d'Alexandros Markeas (Editions Hélium/Radio France). L'autre livre-disque recommandé pour les fêtes revisite l'histoire de Pinocchio avec des sociétaires de la Comédie-Française, des classiques et des compositions originales de Laurent Petitgirard (Didier Jeunesse). Enfin, pour les plus petits, Radio Classique a imaginé un programme d'une heure de musique à mettre en toutes les oreilles (Gallimard Jeunesse). ◆



John Adams

L'ENGAGEMENT ET LA CRÉATION

À la veille d'une série de concerts à la Philharmonie de Paris, le compositeur de *Nixon in China* s'est confié à *Classica.* Il nous dévoile son nouveau projet, *Girls of the Golden West,* et nous livre quelques secrets de fabrication.

Le fait d'être chef d'orchestre a-t-il une influence sur votre manière de composer?
En fait, c'est une question à laquelle je ne saurais vous répondre car j'ai toujours dirigé: je ne peux pas imaginer ma vie de créateur sans celle d'interprète. Regardez les œuvres de Gustav Mahler. Il est évident que la réalité des concerts est là, partout. Je me demande même si ses capacités de chef n'ont pas une influence directe sur l'interprétation de sa musique aujourd'hui! En ce qui me concerne, j'ai débuté la direction dès l'université. Dans les années 1970, j'ai conduit de très nombreuses partitions du répertoire contemporain, puis j'ai commencé à partir en tournée avec les grands orchestres symphoniques internationaux. Cela m'a permis de développer une certaine « intelligence pratique ».

À Paris, vous allez diriger la première en France de *Scheherazade.2,* une pièce déjà donnée quarante fois un peu partout dans le monde. Comment expliquez-vous ce succès?
Je ne l'explique pas, mais j'en suis très heureux! De grands orchestres, comme le Philharmonique de Berlin, le Concertgebouw ou la Tonhalle de Zurich l'ont a déjà jouée.

Il s'agit de votre troisième concerto pour violon. Pourquoi cette fascination?
Écrire pour le violon est un exercice extrêmement difficile. D'autant que je ne joue pas moi-même d'instrument à cordes. C'est donc toujours un véritable défi lorsque j'aborde une nouvelle œuvre. Après trois concertos – si vous comptez le premier, *Scheherazade.2,* et *The Dharma at Big Sur,* pour violon amplifié –, les doigtés et les jeux d'archet restent assez mystérieux. Composer pour le violon est pour moi comme une partie d'échecs; un travail d'une grande complexité. Voilà certainement pourquoi je suis toujours autant attiré par le violon… Avec *Scheherazade.2,* j'ai passé une année entière à peaufiner la partition avec la violoniste Leila Josefowicz. Je peux parler d'une véritable collaboration avec elle: ses conseils ne portaient pas seulement sur la technique, mais aussi sur l'expression ou la composition elle-même. Je sais que les artistes adorent les clichés à propos des « collaborations », forcément fructueuses. Mais celle-ci l'a vraiment été! Leila Josefowicz est parvenue à faire de *Scheherazade.2* « sa » chose. Et, réciproquement, cette musique s'est confondue avec elle. Bientôt, d'autres femmes vont la jouer, je m'en réjouis: Janine Jansen, par exemple. Je l'apprécie énormément.

Ces dernières années, vous avez donné à Paris vos oratorios *El Niño* (2000) et *The Gospel According to the Other Mary* (2013). Quelles sont les différences entre les deux?
Ils fonctionnent comme une paire. La Nativité, *El Niño,* parle de la perte de l'innocence, mais c'est une œuvre optimiste. Avec le temps, je suis heureux de constater qu'elle a su trouver son public. *The Gospel According to the Other Mary* est une pièce plus… compliquée. Pas seulement à cause des thèmes abordés *[les derniers jours de la Passion au travers des regards de Marie-Madeleine, de sa* •••

John Adams

1947 : Naissance à Worcester, dans le Massachusetts (États-Unis) / **1965 :** Intègre l'université de Harvard / **1972 :** Devient professeur au Conservatoire de San Francisco / **1978 :** *Shaker Loops,* pour cordes / **1985 :** *Harmonielehre,* pièce pour orchestre / **1987 :** *Nixon in China* / **2005 :** Création de l'opéra *Doctor Atomic* autour de la figure de Robert Oppenheimer / **2014 :** *Scheherazade.2, « symphonie dramatique »* pour violon et orchestre

VERN EVANS PHOTO




PASCAL VICTOR / ARTCOMART

Trente ans après sa création, *Nixon in China* reste l'opéra de John Adams le plus joué. Ici, au Théâtre du Châtelet de Paris en 2012.

sœur Marthe et de son frère Lazare], de ces exécutions, de la décomposition physique, de la folie en œuvre… Tout cela est dur, troublant. Il y a aussi la manière dont Peter Sellars a conçu le livret, avec de constants allers-retours entre le passé biblique et un présent poétique. Cela débute avec une femme qui revient d'une cure de désintoxication, puis on se retrouve dans une exploitation agricole en Californie, avec des travailleurs hispaniques battus par la police… D'un point de vue simplement narratif, ce n'est pas évident à suivre – quelquefois, je dois avouer que je ne sais pas trop où on en est ! Mais c'est une œuvre très émotionnelle. Je me suis aperçu qu'elle pouvait bouleverser ou bien laisser totalement indifférent. Avec *Gospel,* il n'existe pas de juste milieu ! Si vous me permettez la comparaison, ce sera un peu ma *Missa solemnis*, une partition à part.

LE THÉÂTRE EST MORAL ET, EN UN SENS, TOUTES LES RELATIONS HUMAINES SONT POLITIQUES

Vous avez écrit sept opéras et oratorios, des œuvres toujours politiques et spirituelles à la fois. Elles ont toutes été mises en scène. Faites-vous vraiment une différence entre les genres ?
Au fond, savez-vous ce que je préfère ? Ce que l'on appelle le « *semi-stage* », la mise en scène légère. C'est ainsi, par exemple, que nous avons présenté *Gospel* à Paris, avec l'orchestre sur scène salle Pleyel et une action scénique minimale conduite par Peter Sellars. J'aime pour des raisons acoustiques (l'orchestre est mieux mis en valeur de cette façon). Il existe également des arguments économiques : la crise rend les productions lyriques à deux millions de dollars de plus en plus difficiles à monter. Avec de l'imagination, on peut faire autre chose. En mars prochain, le Philharmonique de Los Angeles donnera ainsi mon opéra *Nixon in China* dans une mise en scène

d'Elkhanah Pulitzer. Elle utilisera des films « d'époque » du voyage du président américain en Chine, des ballets communistes, etc. Ce sera sûrement formidable et cela ne coûtera pas cher.

Malgré vos réserves, vous répondez toujours à des commandes de nouvelles œuvres lyriques…

Eh bien, oui, tant que les maisons d'opéra sont assez folles pour me solliciter ! La prochaine création est prévue en novembre prochain à San Francisco. Elle s'intitulera *Girls of the Golden West.* S'y mêlent plusieurs histoires datant de la période de la ruée vers l'or. Là aussi, les parallèles avec aujourd'hui sont assez évidents. En évoquant la Silicon Valley et tous ses millionnaires, comment ne pas penser à la ruée vers l'or ? Comme aujourd'hui, la plupart de ceux qui ont débarqué en Californie dans les années 1850 ne se sont pas enrichis. Au contraire, ils ont souffert et certains sont morts. Le racisme était en outre très présent en ce temps-là. Des démagogues montaient les gens les uns contre les autres. Les Chinois, notamment, servaient de bouc émissaires. Cela ne vous rappelle-t-il pas quelque chose ? Donald Trump ou Marine Le Pen ? Avec *Girls of the Golden West,* j'ai également aimé les possibilités musicales très divertissantes offertes par un tel sujet. Il y aura entre autres des chansons de la ruée vers l'or, souvent drôles, avec des histoires croustillantes de maris trompés. J'ai repris des textes de l'époque et écrit dessus ma propre musique. Cela ne ressemblera à rien de ce que j'ai composé précédemment.

Ce nouveau livret a une nouvelle fois été écrit avec le metteur en scène Peter Sellars. Vous collaborez ensemble depuis trente ans. Quel lien spécial vous unit ?

Notre relation est très créative. Par une sorte d'alchimie naturelle, nous nous stimulons mutuellement. Cela ne va pas sans tensions, mais bon an, mal an, cela fonctionne. Certaines personnes, bien intentionnées, m'ont toujours fait remarquer que j'aurais eu une plus belle carrière sans l'influence de Peter Sellars… Il est trop tard pour que je change ! Nous avons le même profond intérêt pour les thèmes que nous nous abordons dans nos œuvres communes, tels que la technologie, le terrorisme, les relations internationales, la recherche de la fortune…

Avez-vous besoin d'un sujet politique ou moral pour stimuler votre imagination ?

Mais tout le théâtre est moral ! Pensez juste à Shakespeare, Ibsen, Mozart ou Wagner ! On me demande souvent si je me considère comme un « compositeur politique ». Cette question est idiote. « Politique » signifie « pouvoir ». En un sens, comme Michel Foucault l'a montré, toutes les relations humaines sont politiques. La littérature et le théâtre sont politiques, dans la mesure où l'on y parle des relations hommes/femmes, pauvres/riches, rois/sujets, nature/culture, passé/présent, etc.

Votre opéra *The Death of Klinghoffer* suscite, depuis sa création en 1991, la polémique. Le thème, une prise d'otages sur un paquebot en Méditerranée et l'exécution de l'un des passagers, Leon Klinghoffer, par des terroristes palestiniens, est-il trop politique ?

Trop politique ? Je ne le crois pas. Le sujet est extrêmement… clivant. On me reproche de favoriser un point de vue plutôt qu'un autre. On me prête des arrière-pensées politiques voire un plan secret visant à endoctriner les foules. À ce titre, la campagne organisée contre cet opéra, en 2014 au Metropolitan Opera de New York, a été particulièrement diffamante et répugnante. Une période terrible pour moi.

Trente ans après sa composition, comment jugez-vous votre premier opéra, sans doute le plus joué, *Nixon in China* ?

Je l'aime ! Je me rends compte que c'est une sorte de miracle car, à l'époque, je n'avais aucune expérience de la scène, pas plus que la librettiste, Alice Goodman. Nous étions vraiment des débutants.

Votre style a suivi une nette inflexion, ces dix dernières années, vers plus de densité harmonique et de complexité contrapuntique. Cette évolution est-elle préméditée ?

Non, jamais. Chaque pièce est une évolution en soi, un travail à part durant lequel je ne pense pas vraiment au style. Bien sûr, *Nixon* était plus influencé par la musique minimaliste que *Gospel.* Aujourd'hui, mon langage harmonique et les modes que j'utilise sont différents. Mais je ne théorise pas mon style.

Comment voyez-vous l'avenir de la musique dite « classique » ?

D'un côté, il est compliqué de se faire entendre dans un univers aussi saturé de propositions diverses que le nôtre. La culture populaire, particulièrement au États-Unis, est étouffante. En outre, le monde digital rend le temps de concentration de plus en plus court. Je suis donc parfois très pessimiste. D'un autre côté, lorsque j'entends des pièces écrites par de très jeunes compositeurs, comme *Play* d'Andrew Norman donné cette saison par l'Orchestre philharmonique de Los Angeles, j'entrevois un avenir. Au sein même de ma famille, mon fils a décidé de se consacrer à la composition. Cela me rend optimiste. Tout comme le climat général, qui est plus ouvert qu'à mes débuts. Même en France ! L'orthodoxie moderniste, qui a dominé le milieu musical, est désormais derrière nous. Je vais jouer à la Philharmonie de Paris, dans la salle Pierre Boulez, et figurez-vous que j'ai reçu un mail de la fille de Karlheinz Stockhausen qui s'intéresse à ma pièce pour deux pianos, *Hallelujah Junction* ! Comme quoi, tout arrive !

Comment vivez-vous votre statut de « compositeur numéro un » ?

Numéro un, c'est vous qui le dites… Eh bien, j'ai appris à dire « non ». D'ailleurs, je vais vous quitter parce que je dois promener mes chiens ! ◆

Entretien : Bertrand Dermoncourt



ACTUALITÉS

› **La Philharmonie de Paris propose un « Portrait John Adams » les 10 et 11 décembre, avec une série de cinq concerts, où seront notamment donnés *Scheherazade.2*, le *Concerto pour saxophone* et *El Niño.***

› ***Classica* a rendu compte du dernier CD paru dans son précédent numéro : *Scheherazade.2* (Nonesuch).**

Felicity Lott

« IL NOUS FAUT DE L'AMOUR »

La plus francophile des sopranos anglaises se raconte pour la première fois dans une biographie tout en nuances, qui paraît en novembre chez Buchet Chastel. Meilleurs moments.


RAPHAELLE PHOTOGRAPHY

VOIX
En principe, je chante juste. Je ne m'en vante pas, c'est simplement un don de la nature. Je n'ai jamais eu de problème d'intonation : la croix de beaucoup de jeunes chanteurs. Comme tout a un coût dans la vie, même ce qui est donné à la naissance, cet atout précieux m'a probablement rendue paresseuse pour les exercices, donc moins armée pour relever certains défis. Je n'ai jamais rien compris aux appellations « spinto », « dramatique », « lyrique », « lyrico-dramatique », « falcon »… Je crois être vaguement soprano, c'est bien suffisant. Jamais je n'ai pensé que j'avais une belle voix. Jamais ! Ce narcissisme un peu ridicule (mais utile parfois) m'aura été épargné. Je me trouve pleine de défauts, mais la personnalité d'une voix m'est toujours apparue préférable à une voix parfaite et peu identifiable. On se rassure comme on peut. Mais je le pense vraiment. Ma qualité principale est, je crois, la sincérité. La vulnérabilité et l'intériorité aussi. Cela peut être des faiblesses. Tout dépend de ce qu'on en fait. Mon mari trouve que je suis gracieuse quand je bouge sur scène. C'est drôle parce que je me sens terriblement maladroite et gauche dans la vie courante. Comme un grand cheval de trait anglais dans un magasin de porcelaine de Limoges. Hier, en répétition, j'ai chanté faux. Jacqueline Bourgès-Maunoury m'accompagnait. Cela nous a fait rire comme des folles. Il arrivera bien un jour où ça nous fera pleurer. Avant, j'étais très douée pour déchiffrer. Ça s'émousse comme le reste.

CARACTÈRE
Je me suis amusée tout au long de ma carrière. J'ai toujours considéré le travail comme un jeu. C'est la vie qui est difficile. En dehors de la scène, il n'y a pas de metteur en scène pour vous dire ce qu'il faut faire, pas de chef ou de pianiste pour vous indiquer le chemin. Quoique j'aie souvent demandé des conseils à Graham Johnson. Je pleure très facilement. Un rien me fait fondre en larmes. Pour me protéger, je détourne vers le rire. Ma mère arrivait bien à cacher son jeu avec sa « *poker face* » impassible quand elle jouait au bridge. Moi, je tiens plutôt mon manque de confiance en moi de mon père. Résultat,

on lit en moi comme dans un livre ouvert. Pour quelqu'un de timide, je dois probablement avoir le sens de mon importance que j'essaie de camoufler. Je dois finalement avoir un fond assez fort. Mais je n'aime pas me battre. Les tensions me mettent mal à l'aise et me font perdre tous mes moyens. S'il faut se battre, je me retire, je sonne la retraite. J'ai déjà assez à lutter contre moi-même. J'aime manger et boire. Ce n'est pas négociable.

CHEFS ET ORCHESTRES

C'est grâce à Bernard Haitink que j'ai pu chanter à Glyndebourne. Il m'impressionne tant, que j'ai du mal à penser à lui comme à un ami. À ses côtés, je me sens toute petite. Pour ses quatre-vingts ans, sa femme avait organisé une grande fête chez eux, en Suisse. Il y avait des musiciens venus du monde entier, de Chicago, de Londres… J'ai chanté la scène finale de *Capriccio* pour l'occasion. Ils ont une très belle maison au bord du lac où le grenier abrite une salle de musique. Patricia Haitink jouait de la contrebasse à la Royal Opera House dont il était le directeur. Elle est très dynamique. Avec lui, j'ai chanté *Rake's Progress, La Flûte enchantée, Le Chevalier à la rose, Le Songe d'une nuit d'été, Arabella, Shéhérazade* et de nombreux concerts aux Proms. Dans *Le Songe* de Britten mis en scène par Peter Hall à Glyndebourne, mon amie Jane Glover, qui avait assisté Haitink à la première, se souvient que le petit garçon qui jouait à merveille le rôle de Puck n'était pas du tout intimidé par Bernard Haitink. Il lui a lancé au cours d'une répétition, dans son accent cockney: « *Oi, Bernard, you done the beat wrong!* » Le maestro a regardé sa partition et lui a dit gentiment: « *Damien, je crois que tu as raison.* » Autre raison d'aimer cet homme modeste. J'aime beaucoup Andrew Davis également. Avec lui, j'ai chanté *Capriccio* (à Chicago) et *Arabella,* et de nombreux concerts, notamment The Last Night of the Proms où j'ai chanté le *Duo des chats* avec Ann Murray. Avec John Pritchard, tout semblait facile, l'ambiance était détendue. Lorsque cet excellent chef d'orchestre a été anobli par la reine, le chauffeur et ami qui l'a conduit à Buckingham Palace venait d'acheter des rouleaux de papier toilette au prix de gros. Le policier qui devait contrôler son identité aux grilles du palais a fait ouvrir le coffre de la voiture et lui a dit, imperturbable: « *Vous avez le trac?* » Humour typiquement anglais.
Une autre fois, à Hambourg, je n'aimais pas du tout le chef. Il regardait sans arrêt sa montre, à croire qu'il avait un train à prendre. En fait, c'était pour nous signifier qu'on n'était pas avec lui. Mais je n'avais nulle envie d'être avec lui: aucun charisme! Les chefs d'orchestre avec lesquels j'ai préféré travailler sont ceux qui n'avaient d'autre désir que de créer quelque chose de beau. J'ai rencontré Simon Rattle lors de son audition pour la Royal Academy of Music, quand je travaillais avec mon *registrar,* Robin, à l'organisation des concours d'admission. Je crois qu'il avait dix-sept ans à l'époque et il s'est tout de suite fait remarquer. La plupart des étudiants – j'exagère sans doute – avaient l'esprit un peu inerte, mais Simon est arrivé bouillant d'énergie et d'enthousiasme pour faire en sorte que des choses se passent. Il a dirigé, si mes souvenirs sont bons, la *Deuxième Symphonie* de Mahler, ce qui veut dire que les musiciens et les chanteurs devaient jouer pour l'amour de la musique, et non pas seulement se faire remarquer d'un professeur exigeant. C'était un pianiste très doué. Il est venu à la RAM pour étudier la percussion, mais il avait des dons pour tout. Pendant la tournée de Glyndebourne en 1977, je chantais Fiordiligi sous sa direction. J'avais toujours un trac terrible, et les deux grands airs de Fiordiligi me faisaient très peur. Parfois, je prenais un petit verre de porto avant d'aborder « Per Pietà » dans le IIe acte. À Nottingham, des amis m'ont apporté une bouteille de porto dans ma loge avant le spectacle… mauvaise idée! J'avais pris deux verres au moins et, quand est arrivé le moment de mon grand air, j'ai commencé à me balader un peu partout sur scène. Je ne pense pas qu'il y ait eu de gros dégâts, tant musicaux que scéniques, mais cela m'a appris à attendre la fin du spectacle avant de commencer à boire. En 1982, Simon a dirigé *Le Chevalier à la rose* à Glyndebourne, où j'ai chanté plus de vingt fois Octavian et où Robert Carsen avait repris la mise en scène de John Cox. J'en garde un très beau souvenir. Après, il est monté en météorite à la direction du CBSO (City of Birmingham Symphony Orchestra). Il y a fait des merveilles, et les musiciens l'adoraient. Il m'avait invitée pour une tournée en Europe avec le CBSO pour la scène finale de *Capriccio* et, quand il a été nommé à Berlin, il m'a demandé de venir la chanter là-bas aussi. Il a également fait bâtir le Symphony Hall de Birmingham, qui est une splendeur, mille fois mieux que n'importe quelle salle de concert à Londres. On dit, et j'espère que ça se fera, qu'il aura une nouvelle salle à Londres quand il prendra bientôt la tête du London Symphony Orchestra. ◆

JE PLEURE TRÈS FACILEMENT. POUR ME PROTÉGER, JE DÉTOURNE VERS LE RIRE



À PARAÎTRE

À la veille de son 70e anniversaire, celle que Carlos Kleiber surnommait avec affection « Meine Marschmallow », en référence à la Maréchale du *Chevalier à la Rose*, s'est livrée à Olivier Bellamy dans un livre de souvenirs et de réflexions, où se mêlent tendresse, fantaisie et autodérision, qui comprend aussi un cahier de photos inédit.

► *Il nous faut de l'amour* par Felicity Lott et Olivier Bellamy, Buchet Chastel, 224 p., 19 €.

Georg Philipp Telemann

LE **CANTOR** DE HAMBOURG

Le compositeur allemand le plus célèbre de son époque eut à cœur de dynamiser la vie musicale de son pays. Il laissa à la postérité une œuvre immense.

Le vieillard se penche sur quelques fleurs qu'il soigne avec passion comme si c'était là son unique centre d'intérêt. À plus de soixante-dix ans, bien que toujours considéré comme le plus grand compositeur du monde germanique, Telemann a tourné la page et décidé de ne plus écrire. Dernièrement, il a reçu des plants de Londres, envoyés par un certain Haendel. Plus qu'un collègue, un ami très cher… De quatre ans son cadet, Telemann l'a rencontré alors qu'à vingt ans, lui-même faisait route vers Leipzig pour y reprendre des études de droit censées mettre un terme à son désir d'embrasser une carrière de musicien.

Presque rien ne prédisposait ce descendant de pasteurs à connaître un tel destin. Sa famille s'est en effet longtemps opposée à ce qu'il se lance dans la musique. Il saura se construire seul, faisant montre tout au long de sa vie d'une audace sans borne pour créer et entreprendre, sans jamais vouloir se reposer sur le confort des nombreux postes qu'il occupera, ni même sur son immense célébrité.

Enfant, Telemann décide de s'occuper lui-même de son instruction musicale. À Magdebourg, sa ville natale, il apprend, contre l'avis de sa mère – son père meurt quand il a quatre ans – en autodidacte divers instruments. À l'école, déjà, il publie, sous un nom d'emprunt, des œuvres chaleureusement accueillies par ses professeurs. Et il n'a pas douze ans lorsqu'il compose son premier opéra, *Sigmundus,* le fait représenter et en interprète le premier rôle. Face à son entêtement à continuer dans cette voie, sa mère l'envoie à plus d'une centaine de kilomètres de là, dans un autre établissement, afin qu'il se concentre sur ses études. Mais, sitôt que le cantor de l'école tombe malade, Telemann le remplace, juché sur un tabouret pour être vu de ses petits camarades !

À vingt ans, les choses prennent une tournure plus sérieuse. Parti suivre un cursus de droit à l'université de Leipzig, il est engagé pour écrire deux pièces par mois pour l'église Saint-Thomas après que son compagnon de chambrée a montré des partitions trouvées dans ses affaires personnelles à un ecclésiastique. Le voyant malgré tout acquérir ainsi une situation, sa mère se résout à approuver un choix de carrière qui se révélera plus que brillante.

Un « employé » heureux

Contrairement à un Bach qui subissait parfois comme un joug sa charge « d'employé municipal », Telemann n'aura pas à se plaindre des propositions qui lui seront faites. Sérieux, affable et pragmatique, il s'adapte sans difficulté à ses différentes fonctions. Il sera même dans une position suffisamment confortable pour refuser certains postes et en négocier favorablement d'autres : des conditions de facto assez idéales pour l'époque et qui, sans nul doute, ont permis à son immense talent d'éclore et de s'épanouir.

Hambourg est au cœur de sa vie. Après avoir exercé à Sorau, auprès du comte Erdmann von Promnitz, puis à Magdebourg, Eisenach ou Francfort, Telemann, au sommet de sa notoriété, est nommé, à quarante ans, directeur de la musique de Hambourg et cantor de l'école Saint-Jean. C'est là, dans la plus grande ville libre d'Allemagne, qu'il laisse éclater tout son génie de compositeur, mais aussi ses dons de véritable « entrepreneur musical ». Il devient directeur de la musique des cinq plus grandes églises hambourgeoises, dirige un collegium musicum (société de concerts publics) et lance avec celui-ci une série de concerts hebdomadaires. À la tête de l'Opéra de Hambourg, il va provoquer un véritable chambardement de •••

Georg Philipp Telemann

1681 : Naissance à Magdebourg / **1685 :** Mort de son père / **1702 :** Nommé directeur de l'Opéra de Leipzig / **1716 :** Devient éditeur musical / **1721 :** Nommé directeur de la musique de Hambourg / **1733 :** *Musique de table* / **1737 :** Voyage à Paris / **1762 :** *Le Jour du Jugement* / **1767 :** Meurt à Hambourg



SUPERSTOCK / RUE DES ARCHIVES



ULLSTEIN BILD / GETTY IMAGES

En octobre et novembre 1994, au Staatoper Unter den Linten de Berlin, Janet Williams et Roman Trekel ont incarné respectivement Orasie, la reine de Thrace, et Orphée dans *Orpheus* de Telemann, mis en scène par Jakob Peters-Messer et dirigé par René Jacobs.

la vie musicale et commence par briser un tabou en composant à la fois de la musique liturgique et des ouvrages lyriques. Malgré quelques contestations, il fera à l'évidence souffler un vent de nouveauté sur l'institution pendant ses quinze années de direction, notamment en y faisant chaque année représenter une de ses œuvres.

L'homme de théâtre

De son répertoire, l'Histoire retient surtout ses pièces instrumentales. Mais ce qui l'exalte avant tout, c'est l'opéra. Pour cet homme chargé essentiellement de fonctions liturgiques, la musique d'église est plus activité de commande qu'une véritable passion, contrairement au théâtre. Auteur d'au moins une trentaine d'opéras, dont seulement neuf nous sont parvenus intégralement, Telemann n'est sans doute pas reconnu à la hauteur de sa production dans ce domaine. On ne se souvient que de *La Patience de Socrate,* au demeurant rarement représenté aujourd'hui, malgré ses indéniables qualités. Sans doute trop marqué par une certaine futilité des sujets du genre, le reste tombe rapidement dans l'oubli. Cela étant, à l'instar de Bach, il fait de ses oratorios et cantates de véritables œuvres lyriques. Du fait de ses fonctions, ses compositions en la matière foisonnent (environ 1 400 cantates). Il emprunte ses textes chez les plus grands représentants littéraires de son siècle comme le fameux poète Klopstock. Si ses cantates connaissent un succès immédiat et durable – un théoricien de l'époque affirma que *« sa musique spirituelle a rencontré une approbation si universelle qu'il n'est guère d'église en Allemagne où des cantates de Telemann ne soient exécutées ».* –, le Cantor écrit également 46 passions, une par année de service à Hambourg.

Mais c'est peut-être dans ses oratorios que l'on retrouve le plus du « drame opératique » si cher à Telemann. Dans *Die Auferstehung (La Résurrection)*, il utilise abondamment les récitatifs et leur donne une profonde éloquence dramatique. Les instruments y soulignent par petites touches expressives les affects du chanteur pour révéler toute la subtilité de leur sens. Cet art trouve son apogée avec le dernier oratorio du maître, *Der Tag des Gerichts (Le Jour du Jugement)* dans lequel celui-ci porte au plus haut son inspiration et met en exergue son exceptionnel talent d'écriture dramaturgique.

Quel amateur de flûte ou de violon n'a pas un jour découvert avec délectation les pièces pour instruments et basse continue de Telemann ? Aussi belles et raffinées qu'accessibles aux béotiens, elle étaient, pour une grande partie d'entre elles, destinées aux amateurs dont le nombre croissait alors fortement en Allemagne. Parfaitement conscient des attentes de ces derniers, Telemann prend le soin d'assurer lui-même leur édition pour en garantir une meilleure diffusion. N'ayant jamais succombé aux sirènes de la virtuosité et du seul brio instrumental, il sait écrire une musique d'une grande profondeur, sans demander nécessairement à l'exécutant des moyens techniques considérables : des œuvres tout en finesse et limpidité, qui animent encore aujourd'hui les foyers des familles de musiciens et a fondé la postérité du compositeur.



À PARAÎTRE

› Parmi les nombreuses parutions de « l'année Telemann » 2017, signalons deux à venir du label Alpha : des ouvertures et concertos avec l'Ensemble Masques et Olivier Fortin, ainsi que des œuvres pour flûte avec Giovanni Antonini et Il Giardino Armonico.

Créées à l'intention des professionnels, ses 130 suites d'orchestre comptent, elles, parmi les compositions les plus abouties du Cantor, à l'instar des *Quatuors parisiens* et de la *Tafelmusik (Musique de table)*. Il s'adonne largement au mariage des styles musicaux italiens et français, alors très en vogue, et y distille des éléments polonais. Confronté, quand il les écrit, à quelques difficultés financières, il souhaite une fois de plus les faire circuler lui-même le plus loin possible. Les 253 pages de la *Musique de table* voyageront ainsi jusqu'en France, en Angleterre et en Norvège.

Une inspiration européenne

Telemann est fasciné par « l'ailleurs ». Adolescent, il se déplace fréquemment pour entendre les musiques de Rosenmüller, Caldara ou Corelli. S'il ne peut se rendre en Italie, nul doute que leurs œuvres se sont fortement imprimées en lui et que beaucoup de partitions de grands musiciens de la péninsule lui sont parvenues. À vingt-cinq ans, il va en Pologne et y entend pour la première fois la musique du pays. Cette découverte lui fait forte impression : il la qualifie de « *barbarische Schönheit* » (beauté barbare). Fait totalement nouveau pour l'époque, il s'intéresse aux traditions populaires, persuadé que celles-ci peuvent inspirer les compositeurs de cour. « *Quiconque y prêterait attention pourrait en huit jours réunir des idées pour toute sa vie !* » s'exclame-t-il.

Le second choc, peut-être plus important encore, est français. Telemann emprunte largement à notre pays le caractère descriptif de sa musique. Souvent « visuelles », ses compositions font entendre des imitations de la nature, depuis son « Ode au tonnerre » jusqu'aux grenouilles et oiseaux imités par les anches dans son concerto « *Die Relinge* ». Reconnu bien au-delà du Rhin, l'art du maître est largement plébiscité en France. Ses *Quatuors parisiens* y font un triomphe, si bien que Telemann fait une halte à Paris en 1737 et y rencontre notamment Daquin, Clérambault et, surtout, Rameau, artistes qui l'influenceront durablement.

L'engagement de Telemann en faveur de la musique se révèle bien au-delà de la seule écriture. Il est un entrepreneur artistique hors pair. Dirigeant successivement les grandes institutions germaniques, il crée des ensembles comme la Kurrende (chœur de rue) avec ses élèves de l'école Saint-Jean, ainsi que le Collegium Musicum, plus tard repris par Bach. Éditeur, il publie 44 ouvrages en quinze ans, qui permettent à ses œuvres et à celles de nombre de ses collègues d'être lues dans toute l'Europe. Toujours soucieux de rendre ses pièces abordables, il écrit notamment les *Harmonisches Gottesdienst,* petites cantates accessibles aux églises dont les moyens étaient limités. Ne négligeant jamais les amateurs, il fait régulièrement paraître dans une revue des morceaux dédiés à être interprétés en famille.

TELEMANN EN 5 DISQUES

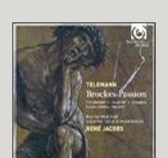
QUATUORS PARISIENS
Les Ombres
MIRARE
Telemann célèbre ici la réunion des langages européens de son temps, dans le but unique de séduire… Ce bonheur, mis en lumière par le jeune ensemble baroque français Les Ombres, a été récompensé par un **CHOC**.



TAFELMUSIK. WASSERMUSIK. KONZERTE
Musica Antiqua Köln, dir. Reinhard Goebel
10 CD ARCHIV
Introduction idéale à la musique instrumentale du compositeur, ce coffret documente en outre trente ans d'enregistrements de Musica Antiqua Köln au service de Telemann. Déjà historique.



BROCKES PASSION
Solistes, RIAS-Kammerchor, Akademie für Alte Musik Berlin, dir. René Jacobs
2 CD HARMONIA MUNDI
Créée le 2 avril 1716, la *Brockes Passion* de Telemann acquit une telle renommée que J.-S. Bach en fit une copie intégrale de sa propre main vingt-trois ans après. René Jacobs s'est appliqué à faire revivre cette partition exceptionnelle. Un incontournable.



DER TAG DES GERICHTS. INO
Solistes, Monteverdi-Chor Hamburg, Concentus Musicus Wien, dir. Nikolaus Harnoncourt
2 CD TELDEC
Harnoncourt fait mouche. Déjà, en 1966, avec le dernier oratorio du maître, *Le Jour du Jugement,* extraordinairement dramatique. Et, plus tard, avec une des plus belles cantates pour soprano, *Ino,* chantée par Roberta Alexander.



ORPHEUS
Solistes, RIAS-Kammerchor, Akademie für Alte Musik Berlin, dir. René Jacobs
2 CD HARMONIA MUNDI
C'est dans la tragédie lyrique *Orphée* de Louis Lully et Michel du Boulay que Telemann trouve matière à une nouvelle lecture du mythe où il révèle une maîtrise confondante des différents genres. Là encore, réalisation hors pair de Jacobs et de son équipe.

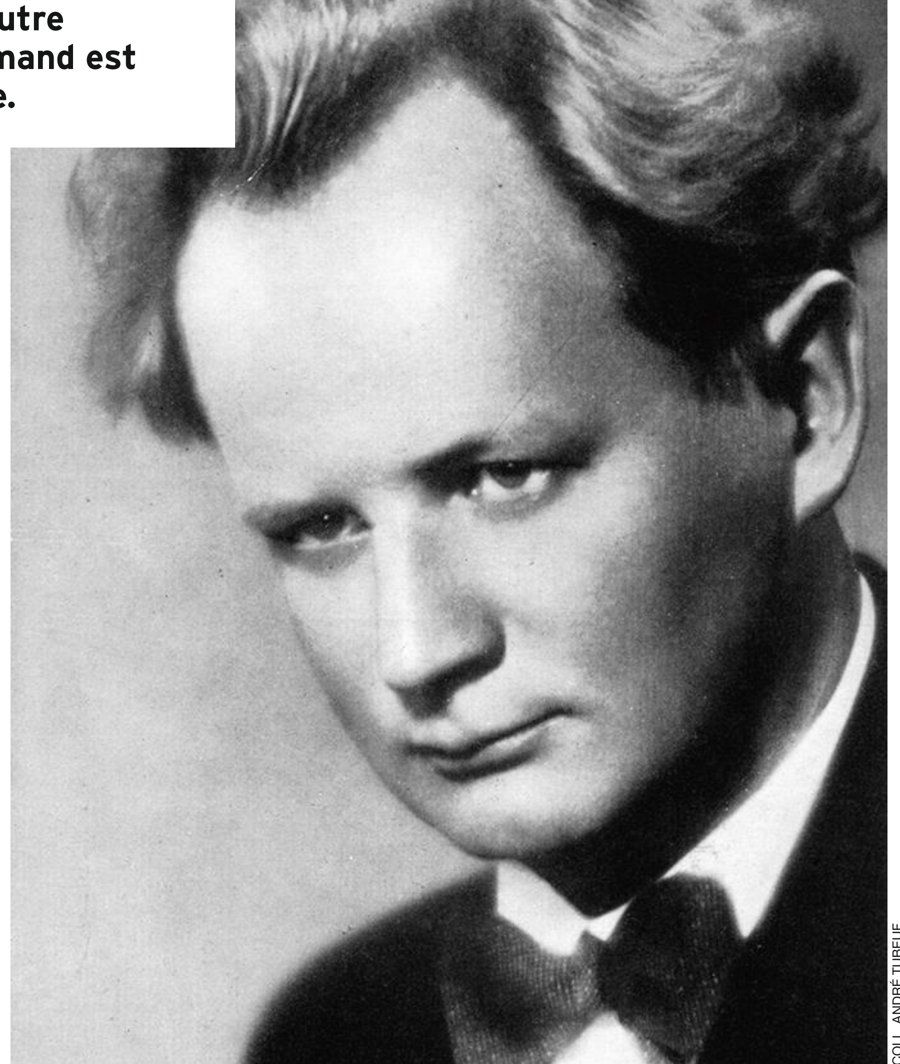


En 1755, Telemann décide de mettre un terme à ses activités musicales. Son ami Haendel, devenu aveugle, cesse également toute écriture. Bach, qui a succédé à Telemann dans plusieurs postes, vient de disparaître… La page se tourne sur cette génération d'exception. Toutefois, après presque quinze années d'interruption, Telemann reprend la plume pour composer ses ultimes chefs-d'œuvre : *La Résurrection* et *Le Jour du Jugement.* Il s'éteint à quatre-vingt-six ans, laissant avant tout l'image d'un créateur de musique « populaire » – quand celle d'un Bach était perçue comme austère –, au sens d'une musique destinée à être jouée par tous. Il laisse à la postérité une œuvre monumentale : 6 000 pièces dont 40 opéras et plus d'un millier de cantates. Éditeur, pédagogue, vulgarisateur, théoricien de la musique, Telemann témoigne, par son parcours complet, de la profonde générosité d'un homme qui voua sa vie à la musique. ◆ **Édouard Niqueux**

Wilhelm Kempff

VINGT-CINQ ANS (ET UN MONDE) APRÈS

Un sage, un poète, un beethovénien d'une autre ère, d'un autre siècle : le pianiste allemand est à réécouter sans cesse.


COLL. ANDRÉ TUBEUF

Ils sont morts à quelques semaines les uns des autres, en 1991, Arrau, Serkin et Kempff. Avec eux disparaissait quelque chose comme une sagesse du piano, sagesse qui est tout sauf tempérance, indifférence, résignation. Une sagesse enthousiaste, débordante jusqu'au grand âge du dieu qui (c'est ce que veut dire le mot) l'habite ; sagesse tragique, qui se conquiert sur le conflit ; sagesse qui est aussi un savoir : le savoir immense de qui a beaucoup travaillé, remet en cause et maîtrise ce qu'il sait ; et sait la vie aussi, l'Histoire (celle du monde), ce que la musique apporte et ce qu'elle est en train de devenir. Tout cela se fondait pour devenir sonorité, illumination (celle-ci combien diverse chez chacun) et âme, en ces trois pianistes stupéfiants, dont le parcours résume feu le XXe siècle, siècle de fer. Encore Kempff précédait-il d'une sagesse, d'un savoir et, pour ainsi dire, d'une époque. Les deux autres, nés en 1903, seront d'un siècle résolument neuf (comme a été d'emblée l'œuvre de Beethoven). Kempff était de 1895. Comme Mozart, d'un monde d'avant.
De lui on peut dire qu'il plongeait ses racines, et ses aspirations, dans plus d'un. Chrétien absolu, homme de méditation et de piété, quelque chose au fond de lui se revendiquait solaire, païen, adorant d'autres dieux, et sûrement pas ceux nés au Nord, devant lesquels une neuve Allemagne bientôt va se prosterner : ceux d'Homère, ceux de la Méditerranée dont tout jeune il avait ressenti si puissamment l'appel. Item, si sa piété était surtout gothique (quoique sa

simplicité de style fût romane), le goût baroque, mieux, une joie, une jubilation baroque fusait en lui à tout moment possible. Elle éclatait dans son amour des beaux objets et des anges sculptés, annonciateurs chez qui le *putto* transparaît ; dans ce soleil dont il inondait si volontiers la musique qu'il jouait, celle-ci fut-elle née au Nord, être ostensiblement du Nord (voyez son Brahms, comparez-le à celui d'Arrau, né latin pourtant). Elle pétillait sous ses doigts dans le très peu qu'il nous a laissé de Couperin et Rameau (ou même Liszt) volubiles, prestes et ne se connaissant aucune matière sonore qui fasse poids ou obstacle (comme si Kempff était né dans un clavecin, pas dans un orgue). Ils ruissellent en gouttes d'eau qui sont des perles et font ses rares Liszt, si peu attendus de lui, sembler phénoménalement catholiques dans leur coloris, leur plaisir de sonner et chanter. Rien n'expose Kempff mieux que ses *Variations Goldberg* dont l'*Aria*, avec un ascétisme franciscain, qui n'est que lumière, dépouille tout ornement, toute décoration pour n'être que des doigts qui chantent ; les variations ensuite se lâchent, courent et discourent, articulant mieux qu'aucune voix ne vocalise : doigts qui simplement jouent, ou même dansent. Une palette (inimitable). Et une pulsion. Et tout cela reste louange. Et remerciement. Car l'Histoire est cruelle ; et nos cœurs, par force, amers ou tristes plus d'une fois. Mais le monde est beau. Et la musique, monde meilleur encore. Et il est bon d'avoir à la donner.

Ne cherchons pas Kempff où d'instinct, d'habitude surtout, tout le monde va. Certes, l'exorde de la *Pathétique* suffit pour montrer le miracle, l'âme transmuée en art, l'authentique incarnation qu'est un piano qui chante ; et nul n'a donné plus grand sens aux triolets mystérieux de la *Clair de lune*. Kempff est l'enfant de la maison, Kempff est légitime. Le disque fait preuve, où cinquante ans et plus il fut inlassable défricheur et communicateur. À tout Beethoven (sans *Diabelli* toutefois) il est revenu trois fois. Et plus de 50 fois ses *Trente-Deux* en cinq séances (dont l'ultime réunissait les *Opus 106, 109, 110, 111* comme s'il ne s'agissait que d'une seule gigantesque sonate qui résume et suffit) ont rassemblé des foules à New York et au Japon. Ce n'était pas le désir de faire mieux : pour se croire perfectionniste, Kempff était trop humble, trop serviteur. Ni pour (se) questionner. En Beethoven il n'allait pas plus loin. Il y revenait comme à la nourriture la plus pleinement nourricière qu'il put dispenser. Il en aurait fait autant, et davantage, pour Bach : son vrai pain quotidien. Bach, d'enfance au bout même de ses doigts et su par cœur. Bach, son sol, son ciel et sa vraie maison. Mais quel auditoire, les soixante ans de sa longue carrière, aurait-il réuni en Bach, pour le nourrir ? Bach est jardin secret. Essentiel.

L'appel de Schubert

Ceux qui allaient à Kempff comme à une eau pure (dès 1950, pour moi, à l'Ancien Conservatoire : Bach et Beethoven) puis trouvaient leur pain quotidien dans ses disques ne seraient pas longs à sentir en lui l'autre puissant appel, Schubert. Il le portait en lui comme inné, ne jouant guère en public que les *Impromptus*. Vinrent la *D 960* à Pleyel, en 1951 je crois, et au disque une première et prophétique la mineur *D 845*. Déjà il méditait (il l'avouera) le mystère de la *Reliquie*. Son intégrale au disque donnera le sentiment que lui-même découvre et n'a pas besoin d'y travailler davantage. Il mettra au milieu de l'*Andantino* de la *D 959* plus de séisme qu'on ne l'en imagine capable, mais pour congédier cette masse d'orage, des arpèges légers suffisent, et nous revoilà dans une douloureuse *Arcadie* marchant interminablement, *ewig, ewig*… Encore au-delà de Schubert et à travers lui, c'est Brahms qui s'imposera chez Kempff et par Kempff, ultime et suprême : comme s'il sentait qu'ici, quelque chose en musique s'achève qui est né avec Bach, et décidément ne passera pas le siècle. Cette belle mort de ce qui a été sourit encore, mais n'aura pas de force contre l'hiver qui se pressent dans la douceur de septembre, c'est elle exactement que Richard Strauss, sur les mots de Hesse, a chantée dans ses *Letzte Lieder*. Et c'est cela que Kempff nous donne dans Brahms. Peu à peu, l'âge lui venant, il ne pourra nous cacher que si sa joie missionnaire de jouer reste la même, ses doigts plus d'une fois le lâchent. Dans ces derniers opus que Brahms appelait « *berceuses de mes douleurs* » on n'entendra presque plus (ou pas du tout) telle ou telle ligne, mais cette indulgence amicale et douloureuse, et souriante, ce Brahms réduit à sa propre âme, on l'entendra de plus en plus. Et là dessus, sur la Musique aussi, et sur une façon de mettre son âme dans le piano, rideau. ◆

SI SA PIÉTÉ ÉTAIT GOTHIQUE, UNE JOIE, UNE JUBILATION BAROQUE FUSAIT EN LUI À TOUT MOMENT POSSIBLE

Au disque

Chez DG, l'essentiel. De Beethoven, sonates et concertos : préférer la période 1950, la meilleure (et *Pastorale*, *Thérèse*, *Opus 90*, *101* et *109*, incomparables). Schubert *(Reliquie !)*, Brahms, Schumann aussi complets que possible. Et Bach surtout, *Goldberg* inouïes, *Chorals* transcrits, extraits du *Clavier bien tempéré* exemplaires. Peu de Mozart (avec Leitner, un piano comme on ne le chante plus). Chez Decca, le plus rare : un Chopin qui est chant pur. Des Liszt sensuellement latins et pianistiquement insensés *(Légendes, Sonnets)*. En *live*, Kempff est transformé : ensorcelante *Suite française n°5* (rien à voir avec le studio) à Potsdam en 1963. De Radio Hambourg (Koch), un 6e *Nocturne* de Fauré. ◆ A. T.

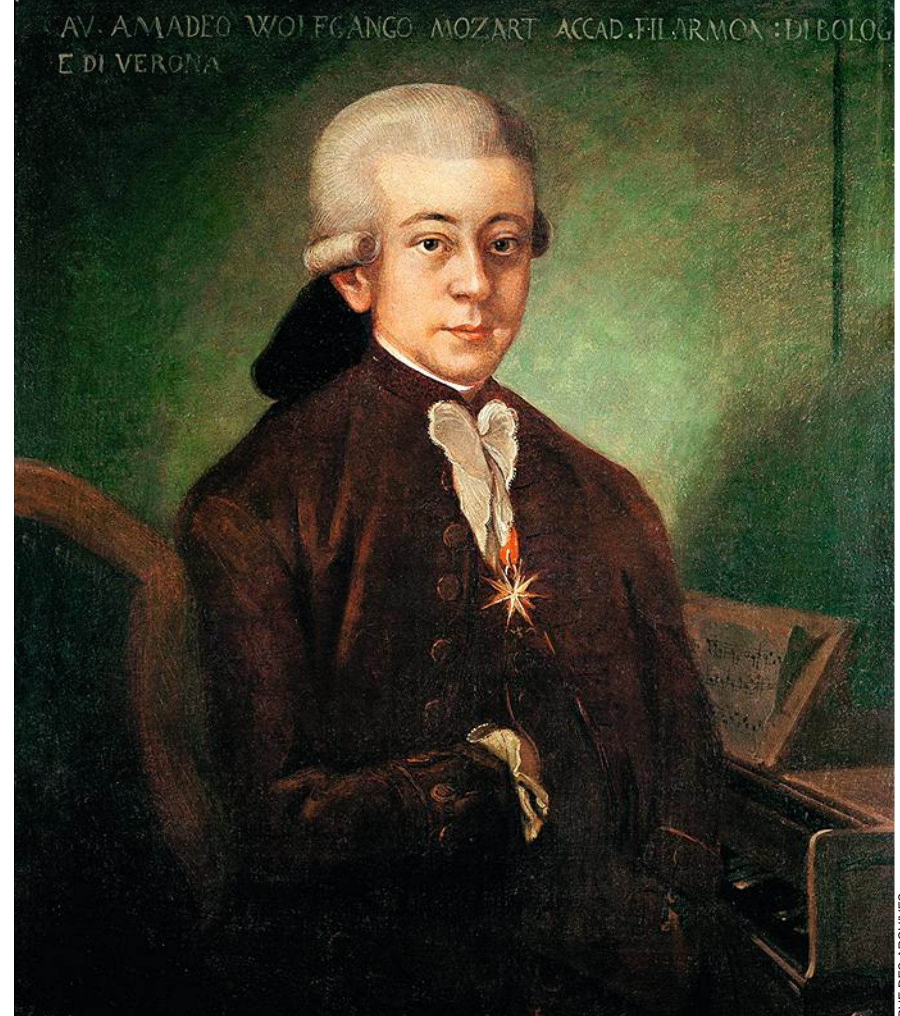


PHILIPPE VENTURINI (PV), CLÉMENT SERRANO (CS),
STÉPHANE FRIÉDÉRICH (SF), BERTRAND DERMONCOURT (BD)

« QUATUOR N°15 EN RÉ MINEUR K 421 » DE **MOZART**

Ce chef-d'œuvre de la musique de chambre demande un subtil équilibre entre technique et expressivité pour en restituer toute l'intensité dramatique. Mais est-ce dans les cordes de tous les quatuors ?

Les premiers enregistrements des quatuors de Mozart datent bien entendu de l'époque du 78-tours, avec notamment les Pro Arte. Mais un certain âge d'or débuta plus tard, grâce à l'apparition du microsillon dans les années 1950. Les ensembles originaires d'Europe centrale régnaient alors en maîtres. Pour s'en souvenir, il faut écouter les reports en CD des **Végh** (EMI), des **Hongrois** (Vox), des **Smetana** (Testament) ou des **Budapest** (Sony). Autant de témoignages de grande valeur, aujourd'hui plus que jamais défavorisés par des prises de son mono médiocres. Même sanction pour les **Borodine** (Melodiya ou Chandos). Des temps pionniers nous ne sauvons qu'une seule version : celle des **Amadeus,** célèbre formation anglaise d'origine viennoise qui fit les grandes heures de Deutsche Grammophon. Une première tentative eut lieu en 1954 (rééditée en « Original Masters »), mais la seconde de 1966, extraite de leur intégrale stéréo, est devenue une référence. A-t-elle gardé sa spontanéité? L'écoute nous l'apprendra. Nous retenons également une autre gravure incontournable, celle des **Italiano,** tirée



RUE DES ARCHIVES

de la somme Philips, d'une plénitude sonore incomparable. L'abondance discographique nous conduit à exclure d'autres interprétations bien notées en leur temps. Citons celles des **Juilliard** (RCA puis Sony), **Melos** (DG, à rééditer), **Lindsay** (ASV ou intégrale Decca « Mozart 225 »), **Guarneri** (RCA puis Philips), mais également des **Bartók** (Hungaroton), **Suske** (Berlin), **Chilingirian** (CRD) ou **Cleveland** (Telarc). En 1977, les **Berg** (Teldec), par leur soin de l'articulation, leur expressivité naturelle et leur technique superlative, ont bouleversé l'approche des quatuors de Mozart. Nous optons bien évidemment pour leur première version; La suivante, enregistrée pour EMI en 1987, plus lumineuse, plus emphatique aussi, nous ayant semblé légèrement en retrait.

Une voix attachante

Difficile d'arriver après les Berg! Pourtant, en 1983, les **Talich** (Calliope, rééd. La Dolce Volta) sont parvenus à un mélange unique de pathétique et de pudeur, qui rend leur intégrale très attachante, particulièrement dans le ré mineur. À l'est, ni les **Takács** (Hungaroton), ni les **Eder** (Naxos), ni les **Kocian** (Denon), ni même les **Prazák** (Praga) ne sont choisis en raison de duretés rédhibitoires. Et à Vienne? Après les Berg sont venus les **Hagen.** Leur intégrale pour DG est admirable par le travail inouï des sonorités (DG). Nous la sélectionnons. Nous éliminons en revanche les **Artis** (Sony), trop « brahmsiens », et les **Schubert** (Nimbus ou Brilliant). Nous faisons le pari de retenir deux versions récentes et remarquables: celle des **Leipzig** (MDG, 2001), d'une cohérence sans faille, et celle, très originale, des **Ébène** (Virgin, 2011), dense, tendue, sophistiquée, qui a été notre dernier **CHOC** de *Classica* dans le *Quatuor K 421*. Parmi les Français que nous délaisserons, citons les **Ysaÿe** (HM puis Decca), sérieux mais moins inspirés, à l'instar des très solides **Emerson** (DG) ou des **Arcanto** (HM) dans l'un de leurs rares enregistrements décevants. Restent les performances sur instruments anciens. Sans vraiment convaincre à l'écoute en raison de leur rudesse, elles se sont multipliées depuis celle, aujourd'hui indisponible, des **Esterházy** (L'Oiseau-Lyre, 1982) avec le violoniste **Jaap Schröder**, qui a récidivé douze ans plus tard aux côtés des **Smithson** (Virgin « Veritas »). Sans oublier les **Salomon** (Hyperion, avec **Simon Standage**) et, plus près de nous, les **Chiaroscuro** (Aparté) ou les **Cambini** (Ambroisie). Nous conservons donc, pour la confrontation finale, la fameuse prestation du **Quatuor Mosaïques,** enregistrée en 1990, qui depuis domine par son élégance et sa profondeur celles « historiquement informées ». Saura-t-elle cependant s'imposer? L'audition en aveugle va nous le dire. ◆

L'ŒUVRE EN BREF

GENÈSE ET CRÉATION

Daté de juin 1783, ce *Quatuor* aurait été écrit par Mozart la nuit où Constance mettait au monde leur fils Raimund Leopold (le 17). Le compositeur s'était remis à écrire des quatuors l'année précédente après s'être détourné du genre pendant neuf ans. Il y revient, et avec quelle maestria! Pourtant, de son aveu même, cela ne s'est pas fait sans effort: ses *« enfants »,* ainsi qu'il appelle ses six *Quatuors n°14 à n°19* dans sa dédicace à Haydn, sont les œuvres qui lui ont coûté *« la plus grande fatigue, le plus de labeur ».*

MOUVEMENTS ET DURÉE

I. Allegro moderato: 7'. II. Andante: 7'. III. Menuetto. Allegretto: 4' IV. Allegretto ma non troppo – più allegro: 9'.

LES CONTRAINTES DE L'INTERPRÉTATION

Au-delà du « divin Mozart », ce génie facile et sans mérite, ses quatuors nous montrent l'infatigable travailleur, le brillant assimilateur et le visionnaire qu'il était aussi. Le contrepoint va de pair avec un magistral travail thématique, et Mozart réussit là où il avait échoué précédemment, dans la synthèse des styles savant et galant, des styles homophone et fugué. Il en résulte un équilibre nouveau entre les différents instruments, et, surtout, entre science et expression. Ainsi, les interprètes se doivent de rendre le dramatisme intense *du Quatuor en ré mineur* avec simplicité.

 Voir page 24.

Les huit versions

Une véritable déconvenue pointe chez les auditeurs à l'écoute du **Quatuor Amadeus**: ce qu'ils entendent ne correspond pas à une « version de référence ». BD dénonce d'emblée « *une prise de son acide et plate, très datée* ». PV estime que l'interprétation, peu assurée, « *manque de caractère et de densité* ». Pour lui, on reste à la surface, « *dans le décoratif* ». CS va dans le même sens. SF note d'abord les qualités. Il remarque chez les quatre musiciens une attention particulière aux « *détails expressifs* » et entend un « *effort* » qui rend leur lecture « *fébrile et attachante* ». Toutefois, à l'instar des autres participants, SF décroche après l'écoute du II., jugé « *vide* », « *creux* » (CS), « *plat* » (PV), « *petit* » (BD). Voilà une gravure qui a fait son temps. On n'en dira pas vraiment autant de celle des **Mosaïques,** même si l'écoute de cet enregistrement sur instruments anciens, considéré comme incontournable, se révèle lui aussi décevant. L'*Allegro* initial est diversement apprécié. CS n'aime pas. Il pense que le mouvement, trop lent, « *manque de contrastes* », que les thèmes y sont « *trop unifiés* » et le jeu « *serré* ». SF est également dubitatif. Il note une certaine « *fraîcheur viennoise à la Haydn* », tout en éprouvant, au fil des •••



Quatuor à cordes, peinture datant du XVIIIe siècle, Mozart Museum, Prague, République tchèque.

minutes, une certaine lassitude. Plus positif, BD trouve à l'ensemble *« du charme »*, un ton de sérénade et d'élégance bienvenu. PV est carrément enthousiasmé. D'abord, il juge la réalisation *« très aboutie »*. Puis il apprécie ces climats *« en demi-teintes »*, cet *« entre-deux »* toujours ambigu. Malheureusement, la suite de l'écoute se révèle problématique pour tous les participants. PV juge l'*Adagio « trop lent »*, BD le trouve *« décousu, comme privé de chant et de grâce »*. SF est toujours aussi négatif : il ne comprend pas ce discours *« haché, sans ligne ni contraste »*. CS est également déconcerté par une interprétation qu'il juge *« de routine »*. Malgré ses belles promesses, exit le Quatuor Mosaïques.

Une vision cohérente

Les **Hagen** sont appréciés par les quatre membres de l'équipe. Voilà une version très cohérente de bout en bout, qui présente les défauts de ses qualités. Les qualités ? Une réalisation instrumentale sans défauts, une virtuosité d'ensemble exceptionnelle, une grande clarté polyphonique, des articulations très travaillées, un sens aigu des contrastes et des dialogues instrumentaux. PV loue particulièrement, dans le I., cette manière de *« prendre la musique à bras-le-corps »*. Selon SF, il s'agit d'une prestation ouvertement préromantique où *« se mêlent la réflexion et l'esprit de la danse »*. Tout cela est admirable. Les défauts ? Une certaine préméditation des effets, qui rend l'écoute *« monotone »* (CS). Un *Adagio* et un finale *« uniformes »* (BD), un *« manque de lyrisme »* (PV), une approche finalement *« trop rythmique »* (SF). Bref, on aime, mais il y a mieux.

Qui ? Les **Italiano** imposent eux aussi un ton assez uniforme tout au long de leur interprétation. Mais leur vision à nulle autre pareille est caractérisée par *« une sonorité lumineuse »* (BD), *« un jeu constamment legato »* (CS), *« une projection beethovénienne »* (SF). Le I. est ainsi traité avec une *« urgence »* bienvenue (SF), le II. apparaît *« très expressif »* (BD), le IV. *« opératique »*. Pendant

AVEC LE QUATUOR DE LEIPZIG, TOUT EST LÀ : LA FINESSE INSTRUMENTALE, LES BONNES RESPIRATIONS, LE TON DE LA CONFIDENCE

toute la durée de l'écoute, BD et SF défendent les Italiano pour leur « *qualité de chant* » et leur « *émotion à fleur de peau* ». CS et PV sont toutefois plus réservés. C'est « *beau mais superficiel* » (PV) ; « *un peu systématique et conventionnel* », surtout dans le finale (CS). Quoi qu'il en soit, une version à connaître.
Tout comme l'enregistrement des **Berg,** même si on est surpris de ne pas les retrouver en tête de cette confrontation. La valeur de leur performance est incontestable : voilà une sonorité « *admirable de cohérence, d'assise* » (PV), une interprétation « *très construite, d'une grande aisance* » (BD), « *terrienne et charnelle* » (SF), d'une maîtrise « *absolue* » (CS). Au final, cependant, tout cela finit par apparaître légèrement « *bridé, fermé, sérieux* » (PV). Les Berg, conscients de leurs moyens exceptionnels, ont-ils eu peur de trop en faire ? Leur Mozart est superbe, mais trop univoque pour figurer au sommet de notre écoute.

La bonne surprise

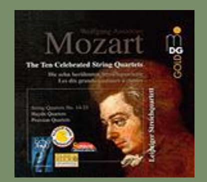
On n'attendait sans doute pas les **Ébène** aussi haut dans le classement. Il faut tout d'abord souligner la qualité de leur jeu et leur déploiement symphonique réhaussés par une prise de son généreuse. PV est particulièrement séduit. Il aime « *l'impact, le son, la puissance expressive, les détails, l'approche rhétorique, le caractère ouvertement tourmenté, tragique* ». CS va dans le même sens. « *On se n'ennuie jamais avec eux !* constate-t-il. *Nous voilà plongés dans l'esprit du Sturm und Drang.* » BD et SF admirent eux aussi, mais d'un peu plus loin. Pour BD, si le ton reste « *très personnel, sophistiqué* », il estime cependant que les Ébène « *dévoilent trop d'intentions* ». SF acquiesce. Cette interprétation « *hiératique, ouvertement moderniste* » manque, à son avis, de « *plaisir et de sensualité* ». Tout cela est sans doute une affaire de goût. Quoi qu'il en soit, quelle magnifique réalisation !

Dilemme

Nous avons eu du mal à départager les versions gagnantes, celles des Talich et des Leipzig. Quelle belle présence que celle du **Quatuor Talich** ! Ce « *Mozart d'Europe centrale* » (SF) respire, vibre et chante tout au long de l'écoute, sans jamais lasser les auditeurs. Comment l'expliquer ? Leur lyrisme n'est jamais excessif, leur humanité jamais fébrile. PV est le plus enthousiaste. Il souligne la « *générosité, la spontanéité, la tendresse bienveillante* » des quatre musiciens. SF insiste plutôt sur « *la richesse de leurs couleurs* », BD sur « *les climats de sérénité nocturne* », CS sur « *l'évidence concrète* » de cette interprétation qui n'a pas pris une ride. Finalement, ce Mozart frémissant transmet « *le caractère éphémère du temps* ». Et c'est très touchant. Une grande référence, magnifiquement rééditée.
Le disque du **Quatuor de Leipzig** a lui aussi été superbement enregistré par les micros de MDG. Quel maintien et quelle présence dans cette interprétation ! Pour SF, dès le début du I., « *tout est là : la finesse instrumentale, les bonnes respirations, le ton de la confidence* ». À ses yeux, « *Mozart est là et annonce déjà Schubert* ». BD entend enfin son « *idéal sonore, avec ce qu'il faut de galbe et de fondu* ». Selon CS, « *sans jamais tomber dans les extrêmes, les Leipzig offrent une véritable ivresse stylistique : ils savent se fondre dans les intentions du compositeur* ». Ainsi, le II. lui apparaît « *vivant et chaleureux ; simple et jamais facile* ». Même attendrissement dans le finale, jugé souple et lumineux, sincère, lyrique par les auditeurs. Une version parfaite pour découvrir ou approfondir ce chef-d'œuvre de la musique de chambre. ◆

Bertrand Dermoncourt

LE BILAN



1 QUATUOR DE LEIPZIG
MDG
2001

Vivant et chaleureux ; simple et jamais facile : une version parfaite pour découvrir ou approfondir ce chef-d'œuvre.



2 QUATUOR TALICH
LA DOLCE VOLTA
1983

Ce Mozart d'Europe centrale respire, vibre et chante tout au long de l'écoute, sans jamais lasser les auditeurs. Et c'est très touchant.



3 QUATUOR ÉBÈNE
ERATO
2011

Une approche rhétorique, un caractère tourmenté, un peu univoque, qui nous plonge dans l'esprit du Sturm und Drang.



4 QUATUOR ALBAN BERG
WARNER
1977

Une interprétation terrienne et charnelle, très construite, d'une grande aisance, mais qui, au final, apparaît légèrement bridée.



5 QUATUOR ITALIANO
PHILIPS
1966

Leur sonorité lumineuse est au service d'une expressivité presque opératique. C'est beau, trop beau pour deux participants.



6 QUATUOR HAGEN
DEUTSCHE GRAMMOPHON
1995

Une réalisation instrumentale sans défauts, d'une grande clarté polyphonique, mais manquant de lyrisme, ce qui rend l'écoute monotone.



7 QUATUOR MOSAÏQUES
NAÏVE
1990

Un auditeur enthousiaste, charmé par les instruments anciens. Les autres, déçus par cette prestation privée de chant et de grâce.



8 QUATUOR AMADEUS
DEUTSCHE GRAMMOPHON
1966

Une grande déconvenue. Une prise de son datée et une performance restant à la surface, dans le décoratif.



Baroque

UN NOËL GRAND SIÈCLE

À l'occasion des fêtes de fin d'année, deux disques célèbrent la Nativité, l'un composé de chants médiévaux adaptés par les musiciens du XVIIe siècle, l'autre avec des œuvres écrites à l'origine pour la noblesse, alliant styles savant et populaire.


BRIDGEMAN IMAGES/RDA

CD CHOC / **PLAGES 1 ET 2**

La parution simultanée de ces deux disques, en accord avec le calendrier liturgique, permet de fêter un Noël Grand Siècle en compagnie du peuple ou de l'aristocratie.
Conception du programme, recherche, arrangements, adaptation des paroles, édition des partitions : François Lazarevitch est à la manœuvre derrière ces dix-neuf plages conciliant ferveur populaire et probité artistique. Le directeur des Musiciens de Saint-Julien a en effet puisé les paroles parmi d'anciennes bibles avant de « *choisir dans les sources musicales les versions qui pouvaient le mieux s'accommoder au naturel du texte et à la polyphonie chantée* ». Un travail de bénédictin, si l'on songe aux problèmes que soulèvent la forme et la prosodie.
Autre réussite, la variété des langues (des patois régionaux au québécois), des rythmes (processions, pastorales…) et des timbres au travers d'un effectif coloré qu'agrémentent percussions, guitare et autre musette. On compte une seule pièce a cappella, dans laquelle brillent la discipline et la clarté cristalline des voix de la Maîtrise de Radio France, subtilement conduite par Sofi Jeannin : « Une jeune pucelle », greffée sur les notes de Louis-Claude Daquin. Un souhait : puisse « Quand Dieu naquit à Noël », d'après une musique de Corrette, supplanter de temps à autre le sempiternel « Il est né le divin enfant »…
La parenthèse instrumentale revient au bien nommé *Concerto grosso « Pour la nuit de Noël »* de Corelli, dont la partie concertino est ici dévolue aux flûtes à bec et au basson. Jamais le fruit d'une alternance mécanique, le passage d'un groupe à l'autre fonctionne au gré de rapports savamment équilibrés qu'accentue la petite harmonie (*Pastorale* finale). *Les Choristes* version haut de gamme, ce *Noël baroque*, certes idéal pour accompagner la décoration du sapin et l'installation de la crèche, fera de l'usage.

Une version colorée et animée

Même s'il réunit une musique conçue pour une assistance aristocratique, l'entourage de Marie de Lorraine, duchesse de Guise (1615-1688), le disque de l'Ensemble Correspondances partage avec celui des Musiciens de Saint-Julien une même spontanéité expressive, née de l'alliance des styles populaire et savant. Charpentier se glisse d'ailleurs dans un des 19 titres retenus par François Lazarevitch et la célèbre mélodie « Or nous dites Marie » est commune aux deux parutions.
Les amateurs auront remarqué que Sébastien Daucé suit les traces de William Christie, qui avait enregistré les mêmes œuvres pour Harmonia Mundi déjà au début des années 1980. Mais cette nouvelle lecture permet de disposer des versions successives de la *Pastorale H 483*. Comparée à l'interprétation pionnière des Arts Florissants, la présente se montre à la fois plus colorée et plus animée. Le récit pastoral, qui évolue de l'inquiétude face au « règne du péché » à la célébration du mystère de la Nativité, semble avoir posé les pinceaux de Philippe de Champaigne pour emprunter ceux de Georges de La Tour ou de Valentin de Boulogne. L'étoffe se froisse plus facilement et le geste se déploie dans une lumière caravagesque (prise de son chatoyante d'Alban Moraud). Sébastien Daucé et ses musiciens entretiennent cette même volupté dans les merveilleuses *Antiennes « O » de l'Avent*, brèves prières collectives latines qui franchisent souvent les portes de l'église pour investir le théâtre. ◆ **Jérémie Bigorie et Philippe Venturini**



« Noël Baroque »

Œuvres de Corrette, Raison, Daquin, Corelli, Charpentier, Guédron, Dandrieu, Delalande
Les Musiciens de Saint-Julien, dir. François Lazarevitch, Maîtrise de Radio France, dir. Sofi Jeannin
Alpha 266. 2015. 1 h
Nouveauté



Marc-Antoine Charpentier

(1643-1703)
Pastorale de Noël. Grandes Antiennes « O » de l'Avent
Ensemble Correspondances, dir. Sébastien Daucé
Harmonia Mundi HMC 902247. 2016. 1 h 21
Nouveauté



« In War & Peace »

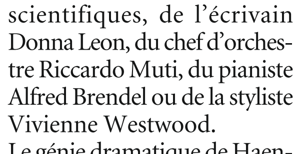


Airs de Purcell, Haendel, Monteverdi, Jommelli et Leo

Joyce DiDonato (mezzo-soprano), Il Pomo d'Oro, dir. Maxim Emelyanychev

Erato 0190295928469. 2016. 1 h 19

Nouveauté 1re



CD CHOC / **PLAGE 4**

▶ Le choix de Francis Drésel



ENTRE CHAMPS DE BATAILLE ET CHANTS D'AMOUR

La mezzo-soprano américaine Joyce DiDonato nous fait vivre les montagnes russes du sentiment, de la fureur à l'apaisement.

Plus qu'un titre ou qu'un programme, c'est un manifeste. *In War & Peace: Harmony through Music*. Ce disque rappelle que Joyce DiDonato est une artiste engagée, emportée par les dérives du monde et non préservée dans sa bulle. On sait que la mezzo-soprano américaine avait chanté dans un célèbre pub gay de New York en réponse au massacre du 12 juin dernier à Orlando et avait manifesté son désaccord avec les lois anti-homosexuels en Russie. Les attentats qui ensanglantent la planète l'ont poussé à poser cette question: « *Est-il possible de trouver une paix sincère et durable au milieu de ce chaos assourdissant?* » demande-t-elle dans le texte d'accompagnement. Aussi a-t-elle cherché la réponse dans des opéras baroques de Haendel, Purcell et Jomelli où s'opposent des sentiments extrêmes, où les échos des champs de bataille succèdent aux chants d'amour.

La première partie du disque aligne ainsi des sentiments d'effroi, de fureur, de vengeance, de désespoir; la seconde enchaîne des airs sereins, enjoués et apaisés. Mais comme le projet de Joyce DiDonato dépasse le seul cadre artistique, il dispose même d'un site Internet (inwarandpeace.com) sur lequel chacun peut apporter sa réponse à cette difficile question. Le livret du CD reporte ainsi, en anglais, les recettes de certains hauts magistrats, prisonniers, militaires, scientifiques, de l'écrivain Donna Leon, du chef d'orchestre Riccardo Muti, du pianiste Alfred Brendel ou de la styliste Vivienne Westwood.

Le génie dramatique de Haendel ouvre le parcours de ses montagnes russes du sentiment par un saisissant air de *Jephté* où se bousculent des visions d'horreur. Il sera sollicité pour le conclure, par le lumineux « Da tempeste » extrait de Giulio Cesare, évoquant le retour sain et sauf après les épreuves. Entre ces deux étapes, la chanteuse, très efficacement et attentivement soutenue par Il Pomo d'Oro, sous la direction de Maxim Emelyanychev, aura connu des hauts et des bas dans lesquels elle entraîne, avec le charisme qu'on lui connaît, un auditeur qui ne demande qu'à la suivre, même quand elle le mène vers l'inconnu (airs de Leo – impressionnant « Rendi quel ferro » – et Jommelli en première mondiale).

Dans cette sélection de chants plus beaux les uns que les autres, on signalera des Purcell d'une noblesse insigne (« They Tell Us » de *The Indian Queen*), un céleste « Augelletti » (*Rinaldo* de Haendel) ou un « Crystal strems in murmurs flowing » (*Susanna* de Haendel). De tels moments donnent un accès privilégié à l'harmonie. Difficile ensuite de revenir sur terre. ◆

P. V.



BROOKE SHADEN - ERATO WARNER CLASSICS

CD CHOC / **PLAGE 3**

UN BACH BÉNI DES DIEUX

Reinoud Van Mechelen porte les airs de cantates du Cantor avec une grâce insigne. Un pur miracle.

Le programme a certes des allures de cantates de Bach pour les nuls. Bach n'a évidemment jamais pensé à un tel découpage et composait selon un livret précis, clairement ordonné, suivant un cheminement spirituel et dramatique précis. Cela dit, les ronchonnements, préventions et autres doctes postures disparaissent dès les premières mesures. Qui s'intéresse à ce répertoire sait que cette musique ne sonne pas facilement dans le premier gosier venu et que la distribution vocale reste la clef de voûte de son interprétation. Or, ce que propose Reinoud Van Mechelen, qu'on a pu maintes fois admirer au concert et au disque, relève du pur miracle et est porté par une grâce insigne.

Il y a d'abord l'intelligence du texte, la façon de soumettre l'expression, le souffle, la ligne aux mots. De la lumière céleste *(BWV 96/3)* aux sombres entreprises de Satan *(BWV 107/4)*, de l'humble supplique du pécheur *(BWV 78/4)* à la confiance du fidèle *(BWV 107/6)*, de l'inquiétude *(BWV 114/2)* à l'appel à la miséricorde *(BWV 55/3)*, le jeune ténor trouve toujours le ton juste. Son timbre clair, son émission droite, son éloquence naturelle rappellent bien souvent le ténor le plus émouvant que le Cantor ait connu, Kurt Equiluz.

Bien accompagné

Mais ce disque ne saurait se confondre avec un récital de ténor et se classe bien à Bach. Reinoud Van Mechelen dispose en effet de partenaires admirables, la flûtiste Anna Besson, le violoncelliste Ronan Kernoa et l'organiste Benjamin Alard, qui le soutiennent et l'inspirent en permanence. Ils se font aussi entendre dans plusieurs pages instrumentales, qui sont bien plus que des intermèdes, mais les piliers indispensables à la stabilité d'un édifice très intelligemment conçu et éclairé par une prise de son de rêve. Un miracle, vous dit-on. ◆

P. V.



Johann Sebastian
Bach
(1685-1750)

« Erbarme dich »
Airs de cantates et pages instrumentales
Reinoud Van Mechelen (ténor), A Nocte Temporis
Alpha 252. 2016. 1 h 10
Nouveauté

CD CHOC / **PLAGE 7**

DES MOTS ET DU SILENCE

Vox Clamantis et Jaan-Eik Tulve partent à la reconquête de l'idéal perdu d'Arvo Pärt, et déchirent la cacophonie du monde.

On ne peut que se réjouir : ECM poursuit ses enregistrements dédiés à la musique d'Arvo Pärt (photo). La série, débutée en 1984 avec le bien nommé *Tabula Rasa*, se poursuit avec ce nouvel album de Vox Clamantis, « The Deer's Cry » (Le Cri du cerf), d'après le nom d'une pièce a cappella de 2007, déjà enregistrée par The Sixteen, Polyphony, Aquarius, les Wiltener Sängerknaben ou Theatre of Voices. Le groupe estonien en donne une version personnelle et diaphane, riche et légère à la fois, moins stéréotypée que celles des chorales anglaises ou de radio. À l'écoute, leur incroyable précision contribue à un sentiment d'élévation et de pureté immatérielle bien à part dans la discographie du compositeur. Cela donne aux pièces déjà connues de ce disque (telles *Alleluia-Tropus, And One of the Pharisees, Da pacem Domine* ou *Summa*), quelle que soit la langue chantée (latin, anglais, russe), une couleur particulière. On se réjouit également d'entendre dans ces conditions, magnifié par la beauté de la prise de son, deux premières mondiales (les pièces a cappella *Drei Hirtenkinder aus Fátima* et *Habitare Fratres*), et des raretés pour chœur et accompagnement instrumental : *Von Angesicht zu Angesicht, Sei gelobt, du Baum* et le *Veni Creator*. Comme dans *Adam's Lament*, le précédent enregistrement ECM d'Arvo Pärt avec Vox Clamantis, on semble se rapprocher de l'essentiel. On perçoit également que la musique du compositeur estonien exprime sans doute moins la nostalgie d'un idéal perdu qu'une lutte incessante pour le reconquérir. Entendre les mots, écouter le silence : une voix tente de déchirer la cacophonie du monde et, miraculeusement, y parvient. Jaan-Eik Tulve et Vox Clamantis, d'une admirable concentration, ne sont pas pour rien dans cet accomplissement. ◆

Bertrand Dermoncourt



Arvo **Pärt**
(né en 1935)

« The Deer's Cry »
Von Angesicht zu Angesicht. Alleluia-Tropus. Virgencita. Veni Creator. Drei Hirtenkinder aus Fátima. And One of the Pharisees. Da pacem Domine. Most Holy Mother of God. Sei gelobt, du Baum. Habitare Fratres. Summa. Gebet nach dem Kanon
Vox Clamantis, dir. Jaan-Eik Tulve
ECM New Series 481 2449. 2007-2014. 1 h 03
Nouveauté 1re


BIRGIT PÜVE

CD CHOC / **PLAGE 5**

CHANT ET ORCHESTRE LUMINEUX

Cette gravure sur instruments d'époque se hisse parmi les meilleures grâce à la sonorité pure d'Isabelle Faust et à une formation inspirée.

Dans une discographie pourtant pléthorique, cet enregistrement parvient à faire entendre sa propre voix et à renouveler notre plaisir d'écoute. Il se hisse même au sommet de la discographie sur instruments d'époque, détrônant les interprétations authentiques, mais non dépourvues d'une certaine sécheresse de Standage et Hogwood *(L'Oiseau-Lyre)* et celles, inégales de Kuijken et la Petite Bande (Denon). Lumineuses, colorées et brillantes sont les adjectifs qui viennent spontanément à l'esprit pour qualifier les présentes lectures. Sans vibrato excessif, la sonorité pure et effilée d'Isabelle Faust, sa technique d'une impériale précision, alliées à un style mûrement réfléchi nous entraînent sur les cimes de l'expressivité musicale. Elle donne le sentiment permanent d'une totale liberté d'inspiration, malgré l'extrême exigence de la réalisation. Elle peut compter sur un accompagnement orchestral magnifique. Dignes de louanges, les musiciens d'Il Giardino Armonico, placés sous la baguette inspirée d'Anto-nini, sont souverains de respiration, d'aplomb et d'évanescente légèreté. On ne peut rêver d'une articulation plus tranchante et plus souple à la fois, ni d'une plus harmonieuse lisibilité de tous les registres. Ils atteignent les niveaux les plus élevés de la simplicité expressive. Par-delà cette perfection d'exécution que magnifie une prise de son très détaillée, le plaisir de ces lectures est lié au sentiment de redécouvrir ces partitions, sentiment en partie dû aux superbes cadences écrites par Andreas Staier, d'une économie de moyens et d'une modernité remarquables. Proches de l'esprit des prestations de Grimal avec Les Dissonances (Harmonia Mundi) et de Kremer avec Harnoncourt (Deutsche Grammophon), ces interprétations compléteront celles davantage lyriques de Dumay avec la Camerata de Salzbourg (idem) ou les témoignages des anciens tels que Grumiaux (Philips) ou Stern (Sony). ◆ **Jean-Noël Coucoureux**





Wolfgang Amadeus **Mozart**
(1756-1791)

Concertos pour violon nos 1 à 5
Isabelle Faust (violon), Il Giardino Armonico, dir. Giovanni Antonini
Harmonia Mundi 2 CD HMC 902230.31. 2015-2016. 2 h 09
Nouveauté

▶ Le choix de mezzo

DONIZETTI EN BONNE COMPAGNIE

Une distribution excellente et une mise en scène au dispositif efficace permettent à cet opéra maudit de trouver une nouvelle vie.

Un Donizetti dramatique et d'ailleurs maudit, posthume, et que certes ni sa refonte française en les *Martyrs* ni l'unique tantative de Maria Callas et Franco Corelli à la Scala n'ont su réhabiliter. Glyndebourne le fait, et brillamment. Le *cast* est excellent avec Fabiano vibrant, viril, enthousiaste de jeu et de chant, Ana Maria Martinez, spinto hardi et plein, avec ce qu'il faut pour les cabalettes, et un Severo auquel ne manque encore que le poli belcantiste supérieur ; tous les autres d'ailleurs sont également francs, vrais, simples. Mariame Clément sait sûrement son *Polyeucte*, et sait aussi que plus personne dans le nouveau public d'opéra (enthousiaste ici, en festival) n'en a idée. Elle généralise, simplifie, contraste et a raison. Deux ressorts ici sont en jeu, la foi, la persécution. La première scène muette, l'évidence même, nous donne peut-être la plus forte et fulgurante image de la clandestinité (la peur aussi) qu'on ait vue mise en opéra. Même les symboles du rituel (ici, un baptême) sont réduits au schéma : ainsi, le spectateur situe le drame où il veut, en tout temps (hélas) et lieu. Ce n'est pas sa faute si les ressorts du livret sont si sommaires et jouent si brusquement. Du moins l'action, enchaînant l'intime et le public, file-t-elle d'un trait, grâce au dispositif beau et pur, et efficace. Si les moments vocaux très gagnants, et très bien chantés, manquent parfois à faire plein effets, ne serait ce pas qu'Enrique Mazzola n'y insuffle pas assez d'émotionnel purement lyrique ? De quoi soudain donner au chant un accent plus prenant ? Sûrement Ana Maria Martinez et Michael Fabiano auraient su le donner ! ◆ **André Tubeuf**





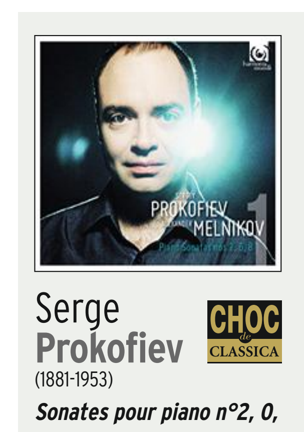
Gaetano **Donizetti**
1797-1848
Poliuto
Michael Fabiano (Poliuto), Ana Maria Martinez (Paolina), Igor Golovatenko (Severo), Matthew Rose (Callistene), Timothy Robinson (Felice), London Philharmonic Orchestra et The Glyndebourne Chorus, dir. Enrique Mazzola. Mise en scène Mariame Clément
1 DVD Opus Arte OA 1211 D
1 h 57 (+15' extra) 2015

L'ÂME SLAVE DE PROKOFIEV EXALTÉE

Alexander Melnikov se met au service de la musique du compositeur russe pour en restituer toute la complexité. Une intégrale à suivre.

Peu d'artistes enrichissent à ce point notre perception d'œuvres entrées pourtant dans le répertoire du piano du XXe siècle. À chaque disque, Alexander Melnikov, que ce soit en récital, en musique de chambre ou en concerto, suscite le plus vif intérêt voire l'enthousiasme, comme dans les concertos, les préludes et les fugues de Chostakovitch. Comment expliquer une telle réussite ? Faut-il y voir la pratique ouverte de la musique romantique sur des instruments d'époques différentes ? Le pianiste se montre aussi à l'aise aux commandes d'un Bösendorfer de 1875 que d'un Steinway moderne. Ou est-ce sa connaissance approfondie des styles russes et de leurs spécificités (Rachmaninov, Scriabine, Stravinsky, Chostakovitch et Prokofiev) ?
Melnikov entre dans l'univers de Prokofiev non pour en exacerber le souvenir de ses conflits affectifs ou son histoire extrêmement douloureuse sous l'ère soviétique, mais tout simplement pour servir la musique. Il évite toute surcharge dans son toucher, raideur et autres maniérismes. En revanche, il synthétise deux lectures des partitions que l'on croirait inconciliables : l'expressionnisme souvent provocateur et le lyrisme encore romantique. La *Sonate n°2,* si puissante et profonde sous de tels doigts, impressionne également par son épaisseur et sa plénitude sonore que restitue très bien l'enregistrement. Obsédé par la dimension avant-gardiste de son œuvre, le compositeur nous apparaît sous un jour beaucoup plus fragile dans l'admirable *Allegretto* de la *Sonate n°6* dont Melnikov trouve des accents classiques (Haydn) sous une pâte qui conviendrait parfaitement à… Brahms !
Ce piano savoureux et pourtant si russe dans l'âme (quelle clarté dans les andantes de la *Sonate n°8* !) place l'auditeur face à la complexité de la pensée de Prokofiev. Ce premier volet d'une intégrale s'impose d'ores et déjà dans la discographie pourtant considérable de ces trois sonates. ◆

Stéphane Friédérich



Serge **Prokofiev**
(1881-1953)
CHOC de CLASSICA
Sonates pour piano n°2, 0,
Alexander Melnikov (piano)
Harmonia Mundi HMC902202.
2014-2015. 1 h 10
Nouveauté


JULIEN MIGNOT

CD CHOC / **PLAGE 8**

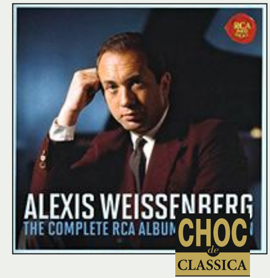
WEISSENBERG ÉPURÉ ET CONVAINCU

Sony réédite la première somme du pianiste bulgare. Une lecture minimaliste des œuvres, mais avec une grandeur sans pathos et une incroyable vélocité.

Les enregistrements Warner et Deutsche Grammophon des années 1970-1980 d'Alexis Weissenberg (1929-2012) ont été régulièrement complétés par les édi-tions Dorémi, Orfeo, Ermitage, Hänssler, etc. Manquaient les premières gravures réalisées pour RCA. En effet, ces témoignages, dont quelques-uns furent sélectionnés dans l'édition Great Pianists de Philips, se révèlent essentiels dans le parcours du pianiste bulgare. Ils témoignent de ses débuts flamboyants. Écoutez ce toucher électrisant, rappelant celui d'Horowitz avec, peut-être, moins de fantaisie ou davantage de rigueur, c'est selon. On retrouve le même souci inouï de clarté dans trois *Sonates n°33, n°50* et *n°62* de Haydn (1968). L'influence de l'école de Schnabel (Weissenberg étudia avec l'un de ses disciples, Alexandre Schröder) s'entend dans la logique intellectuelle des plans sonores, portée par un toucher hypercontrasté. Quelque temps après la victoire en 1947 au concours Leventritt, l'artiste se retira de la scène.

Son retour dans les années 1960 est marqué par une série d'incontournables tel le *Concerto n°3* de Rachmaninov à Chicago avec Prêtre (1967), préférable à celui avec Bernstein et l'Orchestre national de France en 1979 (EMI), mais aussi le *Concerto n°2* de Bartók à Philadelphie, sous la baguette d'Ormandy (1969), et plusieurs piè-ces de Debussy. Weissenberg épure la lecture (nullement « *antiromantique* », comme le prétend le livret), mais il va au bout de chaque accord avec une conviction, une grandeur sans pathos, une vélocité qui laisse sans voix. Ses Debussy (1968) d'allure bartókienne, minimalistes, avant-gardistes presque, surclassent ceux des années 1970 (EMI) et 1980 (DG). Dans la *Sonate n°3* de Chopin (1967), les micros saturent parfois. Tant pis. Jouée avec le minimum de pédale, d'un orgueil somptueux et nullement froid, elle se situe à des années-lumière de la conception d'un Rubinstein. Ces archives replacent de manière saisissante la figure de Weissenberg au cœur de l'histoire du piano de l'après-guerre et, si l'on osait, quelque part entre Richter et Kissin. ◆

Stéphane Friédérich



Alexis
Weissenberg
(piano)

Œuvres de Bartók, Chopin, Debussy, Haydn, Prokofiev, Rachmaninov et Scriabine
Orchestre symphonique de Chicago, dir. Georges Prêtre, Orchestre de Philadelphie, dir. Eugene Ormandy
Sony Classical 7 CD 88985301502. 1949-1969. 6 h 40
Réédition

CD CHOC / **PLAGE 6**

UN CHEF AUDACIEUX MAIS RÉFLÉCHI

Profondeur et intériorité marquent ces nouvelles versions de Valery Gergiev, qui n'hésite jamais à prendre des risques. La preuve.

Après un magnifique *Casse-Noisette* conciliant folklore et classicisme (Philips, voir *Classica* n°7), Gergiev prend d'assaut la part stoïcienne du ballet russe. Pas question d'édulcorer les notes infantiles, ni d'élaguer le rythme dansant de l'œuvre : le maestro prend soin de raffermir le caractère impérieux de la mélodie, tout en adoucissant le cadre rythmique dans lequel elle s'inscrit. D'où l'impression d'une fatalité sereine, d'une verticalité qui ne repose plus sur l'intensité du son, mais sur la profondeur de la note. En témoigne le traitement accordé aux valses où il ne s'agit plus de battre la mesure pour guider le pas dansé, mais de penser la chorégraphie du geste avant même qu'il ne soit effectué. Appliqué à un orchestre dont le jeu repose sur la clarté de l'intonation et la maîtrise des différents tempi, cela évite de réduire l'œuvre à une simple pièce de salon. Certes, cette initiative fut déjà audible chez Dorati (Philips), mais de manière moins audacieuse.

La *Symphonie n°4* affiche, quant à elle, une solennité et un apaisement d'un naturel déconcertant, ne tombant ni dans la complaisance esthétique, ni dans la froideur atone. Elle pallie, au contraire, un manque de dynamisme présent dans la version DVD du chef (Mariinski, 2010). D'un équilibre parfait de grandeur et de sagesse, il s'agit ici d'une interprétation plus intérieure, avec une sonorité moins éclatante au niveau de son intensité, mais plus prenante au niveau de sa maturité stylistique. Ce qui la différencie notamment d'une première version CD avec le Philharmonique de Vienne (Philips, 2002) davantage tournée vers une expressivité formelle. On l'aura bien compris, cet enregistrement confirme l'aptitude de Gergiev à se réinventer, et ce, sans la moindre perte de génie. ◆

Clément Serrano



Piotr Ilitch
Tchaïkovski
(1840-1893)

Casse-Noisette. Symphonie n°4
Orchestre Mariinski, dir. Valery Gergiev
Mariinski 2 CD MAR0593. 2015. 2 h 09
Nouveauté

CD CHOC / **PLAGE 9**

YVONNE LEFÉBURE, UN TÉMOIGNAGE INSPIRANT

Tous ses enregistrements, dont une quinzaine de pépites puisées dans les archives de l'Ina, dans lesquels la pianiste, qui ne savait pas résister à son irrépressible exaltation, offre des moments mémorables.


SDP

Ce coffret représente un magnifique témoignage dont les jeunes générations de pianistes devraient puiser matière à réflexion. Il y a tout d'abord le choix du répertoire, qui fut à la source du piano français : la musique allemande (de Bach à Brahms), Chopin et Liszt, ainsi que les compositeurs appartenant à l'univers sonore de l'artiste (Ravel, Debussy, que l'on couplera avec Rameau et Couperin) et, enfin, Fauré, Dukas, les oubliés Maurice Emmanuel, Henri Martelli, Henry Barraud, Albert Roussel…

Il y a ensuite l'empreinte de l'école de piano d'Alfred Cortot. Une école imbibée dans un environnement musical, comme le décrit parfaitement l'auteur du livret, Frédéric Gaussin, et qui réunit, entre autres, des jeunes filles douées : Marcelle Meyer, Clara Haskil, Guiomar Novaes, etc. Il y a enfin une personnalité. Yvonne Lefébure est curieuse de tout, adaptant sa technique au répertoire. Elle joue avec ce toucher perlé qui ne force jamais le son et pense la musique avant de poser les doigts sur le piano. La technique passe au second plan comme si sa carrière d'immense enseignante nourrissait suffisamment son imaginaire sonore. Peu de pianos affichent une telle joie de vivre et offrent de petits miracles : des Fauré inouïs de poésie, une *Fantaisie* de Schumann en état de lévitation, *« pédale forte au plancher »*, des Bach hors style et pourtant évidents, l'un des *Adagios assai* les plus lents et habités du *Concerto en sol de* Ravel, des *Variations Diabelli* étincelantes, sans oublier des comparaisons instructives entre plusieurs versions d'œuvres. L'artiste ne savait pas résister à son irrépressible exaltation qui brisait le cadre formel d'un apprentissage, mot dont elle n'avait pas retenu les deux dernières syllabes.

Depuis les années 1970, François et Yvette Carbou ont porté le legs de la pianiste avec passion. En quête d'archives, ils ont ajouté à leurs volumes déjà parus une quinzaine d'inédits puisés dans les archives de l'Ina. La mission est accomplie. ◆ **S. F.**



Yvonne **Lefébure** (piano)

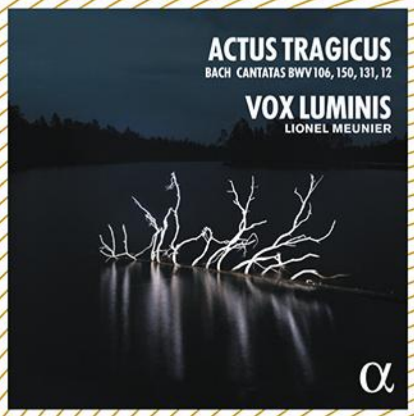


« Une légende au piano » Œuvres de Bach, Beethoven, Couperin, Fauré, Debussy, Ravel, Schumann…

Orchestre philharmonique de Berlin, dir. Wilhelm Furtwängler, Orchestre du Festival de Prades, dir. Pablo Casals, Orchestre de chambre de Paris, dir. Fernand Oubradous, Orchestre philharmonique de l'ORTF, dir. Georges Sébastian, Paul Paray, Manuel Rosenthal, Orchestre radio symphonique de Paris, Orchestre national de la RTF, dir. Pierre Dervaux, Orchestre national de France, dir. Stanislaw Skrowaczewski, Orchestre de la Radio Suisse romande, dir. Ernest Ansermet… Entretiens divers

Solstice Fy 24 CD SOCD321/44. 1951-1984. 26 h 42

Réédition / Nouveauté



ALPHA 258

CHOC
2016
CLASSICA
LABEL DE L'ANNÉE



NOUVEAUTÉS



ALPHA 245 (CD) & ALPHA 254 (LP)



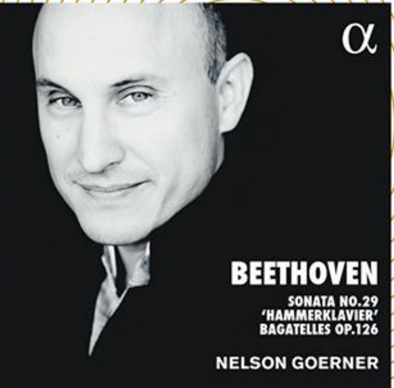
ALPHA 266



ALPHA 265



ALPHA 248



ALPHA 239



ALPHA 218



ALPHA 715 (BLU RAY)

de A à Z LES DISQUES DU MOIS

Isaac ALBÉNIZ
(1860-1909)

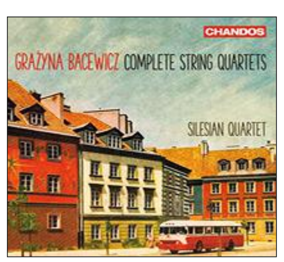


★★★★
Rapsodia espanola. Suite de l'Opale magique. Concerto pour piano n° 1. « Concierto fantastico ». Suite espanola.
Martin Roscoe (piano), Orchestre philharmonique de la BBC, dir. Juanjo Mena
Chandos CHAN 10897. 2015. 1 h 19
Nouveauté

L'œuvre essentiellement pianistique et souvent génial d'Albéniz a occulté son répertoire concertant et purement orchestral. La *Rapsodia espanola* de 1887 fut orchestrée par Enesco et, par la suite, par Cristobal Halffter dont l'écriture contemporaine a raffiné le langage au détriment d'une saveur plus populaire. C'est ce qu'a parfaitement compris Enesco dans sa version, celle qui nous est proposée. Le caractère rhapsodique et lisztien teinté des senteurs à venir des *Nuits dans les jardins d'Espagne* de Falla est magnifiquement restitué par un piano qui traduit, à la fois, la langueur et la brillance scintillante de la partition. Voici la lecture moderne de l'œuvre ! Autre partition concertante, le *Concerto pour piano* de 1887, donnée ici dans l'orchestration de J. Trayter, pseudonyme de Tomas Breton y Hernandez ! Musicalement, la pièce se situe en-deçà de la *Rapsodia* malgré une charmante rêverie centrale. L'écriture d'Albéniz, alors âgé de vingt-sept ans s'inspire sans modération des deux concertos de Chopin. Roscoe et surtout l'accompagnement dense et cuivré de Juanjo Mena l'animent au mieux. On pourra préférer cette version à celles de Mestre-Brabbins (Hyperion) et Ciccolini-Batiz (Warner).
L'adorable suite de l'*Opéra magique*, repose sur l'improbable livret d'un opéra comique en deux actes de 1892 : des bandits et des citoyens se disputent un anneau qui fait tomber amoureux toute personne de sexe opposé à celle qui le porte. Tout cela dans la Grèce du XIXe siècle ! Rien n'est évidemment grec et Albéniz recycle des pièces pour piano avec une verve savoureuse.
La *Suite espagnole* que l'on connaît au piano fut arrangée par le chef Frühbeck de Burgos qui en dirigea une somptueuse version avec le New Philharmonia (Decca). Un arrangement et non une transcription qui laisse ainsi matière à colorer jusqu'à la saturation ces pages grâce à l'opulence de l'instrumentation. L'enregistrement aussi fin que dynamique et la direction virtuose de Mena portent ce disque réjouissant.

Stéphane Friédérich

Grazyna BACEWICZ
(1909-1969)



★★★☆
Intégrale des quatuors à cordes
Quatuor Silésien
Chandos 2 CD CHAN 10904. 2010-2011. 2 h 12
Nouveauté

Violoniste de formation, Grazyna Bacewicz entreprit une carrière de concertiste avant de se consacrer uniquement à la composition. Son immense catalogue (quelque deux cents numéros !) a été peu visité par le disque hormis des pièces pour piano, les concertos pour violon et surtout la musique de chambre. Krystian Zimerman est l'un des rares artistes de la scène internationale à avoir gravé cette musique (quintettes avec piano, *Sonate n° 2*, DG). De fait, l'anthologie entreprise par Chandos est particulièrement bienvenue.
Composés entre 1938 et 1965, les sept quatuors à cordes témoignent d'une évolution marquante de l'écriture de la compositrice. Ravel et Szymanowski teintent en effet les premières pages dont le magnifique et douloureux *Quatuor n° 2* de 1943. L'influence de Chostakovitch, tout comme celle de Bartók et de Ligeti, mais aussi du premier Penderecki et de Lutoslawski, est déterminante dans les quatuors de l'après-guerre. Les tensions s'exacerbent, jouant des effets les plus incisifs comme des spirales de *glissandos*, des modes d'attaques originaux et des jeux de percussions. Ces pages forment une suite ininterrompue de musiques nocturnes atonales. La clarté des atmosphères, malgré la complexité polyphonique et la dramaturgie quasi-opératique se révèlent pleinement

sous les archets du Quatuor Silésien. Ils offrent une lecture classique, c'est-à-dire d'une grande fluidité d'une œuvre à l'autre. La justesse de ton et plus encore la chaleur des timbres des instruments, restituées par une prise de son à la fois détaillée et généreuse, accentuent notre plaisir à découvrir cette pensée musicale aussi personnelle.

Maxime Lawrence

Johann Sebastian
BACH
(1685-1750)



★☆☆☆

Prélude et fugue BWV 552. Sonate en trio BWV 528. Variation canoniques BWV 769. Duetto BWV 802. Prélude et Fugue BWV 548. Chorals BWV 656, 659, 665 et 668

Maude Gratton (orgue)

PHI LPH021. 2014. 1 h 14

Nouveauté 🎧🎧🎧🎧

Très à l'aise dans la musique concertante et au clavecin (Wilhelm Friedemann Bach, Mirare), Maud Gratton se risque pour la première fois à un récital d'orgue. On retiendra parmi les réussites trop rares de ce disque le mouvement final de la *Sonate en trio BWV 528*. La jeune artiste y trouve le style et l'esprit de la musique d'ensemble. Malheureusement, cet instant de bonheur peine à se retrouver dans les autres pièces. Les *Variations canoniques* perdent ainsi leur singularité. Le toucher manque souvent de souplesse. De plus, les voix ne sont pas suffisamment individualisées faute d'une registration adéquate et d'une expressivité propre. Leur entrée souffre d'une rigidité peu favorable à la polyphonie et, surtout, les tempos sont trop lents et uniformes.

Les chromatismes du choral *BWV 665 «Jesus Christus unser Heiland»* sont pâles. L'incipit du *Prélude et fugue BWV 552* n'a pas le rayonnement attendu et les accents rythmiques prennent une allure mécanique. L'émotion peine alors à passer. On se consolora avec la sonorité du magnifique Silbermann de Ponitz, servi par une prise de son des plus claires, que l'interprète semble avoir eu du mal à apprivoiser. En dehors des grandes intégrales (Isoir, Foccroulle), on retiendra parmi les interprétations récentes notamment Masaaki Suzuki (Bis) qui aborde avec élégance les *Variations canoniques.*

David Loison

Giovanni
BASSANO
(ca 1558-ca 1617)



★★★★

Ricercare per strumenti insieme

La Guilde des Mercenaires, dir. Adrien Mabire

Encelade ECL 1501. 2015. 1 h 05

Nouveauté 🎧🎧🎧

Parmi les cent trente-deux personnages portraiturés par Véronèse dans ses grandioses *Noces de Cana* figure, aux côtés des célèbres Arétin, Titien ou Tintoret, le musicien Bassano, représenté joues gonflées soufflant dans un cornet, instrument dont il était un virtuose et, semble-t-il, un fabriquant reconnu. C'est d'ailleurs au titre de cornettiste qu'il est embauché en 1576 à la Basilique Saint-Marc avant de se voir confier l'effectif d'instruments à vents de plusieurs paroisses de la Sérénissime, où l'on a tout lieu de penser qu'il y subit l'influence des Gabrieli (Andrea et Giovanni) et joue sous la direction de Monteverdi lorsque ce dernier est nommé en 1613 maître de chapelle.

Adrien Mabire, cornettiste et directeur artistique de cet enregistrement, s'est assuré le concours de mercenaires au talent confirmé, tels Jean-Luc Ho à l'orgue et au clavecin, François Lazarevitch à la flûte à bec et Elsa Franck au *bassanello* (superbe *Ricercata terza* en solo, plage 8) dont le timbre apparaît comme un mélange entre ceux du hautbois et du basson. Pour rendre pleinement justice à ces ricercars, chansons ornées, principalement françaises exportées en Italie, et madrigaux instrumentaux, il faut une articulation à la fois claire et chantante jointe à un art des diminutions, lesquelles se réfèrent au renouveau du style vocal. Autant de qualités réunies par nos mercenaires qui font de Giovanni Bassano le précurseur inspiré de Giovanni Battista Fontana et de Dario Castello.

Jérémie Bigorie

Ludwig van
BEETHOVEN
(1770-1827)



★★★★

Quatuor n° 13. Grande fugue. Quintette pour piano et vents

Quatuor Edding, Ensemble Northernlight

Phi LPH023. 2015. 1 h 16

Nouveauté 🎧🎧🎧🎧

Alors que la plupart des ensembles bombent le torse et ont des visées symphoniques dans les derniers quatuors de Beethoven, les Edding parviennent à conserver dans le *Quatuor n° 13* et la *Grande Fugue* une légèreté polyphonique et un caractère perpétuellement chambriste. A la démonstration de force, ils préfèrent la finesse de jeu, la subtilité des nuances et des couleurs, la précision des articulations, laissant les silences s'exprimer. Et pourtant, leur maîtrise et leur jeu, sans vibrato systématique, n'ont rien à envier à la plupart des quatuors comme en attestent le *Presto* du quatuor et la *Grande Fugue.* Cette dernière a certes connu des virtuoses plus fulgurants et souverains mais elle est rarement apparue aussi lisible dans sa complexité polyphonique, secondée par une prise de son adéquate.

Mouvement après mouvement, Edding font oublier l'exécution instrumentale pour ne garder que l'expression musicale pure, sans fioritures ni égotisme : un dépouillement dont ne resterait que la substantifique moelle musicale, celle qui livre le plus directement possible l'écriture beethovénienne, une écriture

LES NOTES DE CLASSICA



Disque essentiel, coup de cœur

★★★★ : excellent disque
★★★☆ : bon disque
★★☆☆ : disque moyen
★☆☆☆ : disque décevant
☆☆☆☆ : disque inutile

🎧🎧🎧🎧 : son exceptionnel
🎧🎧🎧 : bonne prise de son
🎧🎧 : prise de son moyenne
🎧 : prise de son gênante

Pour les enregistrements mono, les 🎧 sont remplacés par des 📯.

encore classique mais dont le carcan se fissure de toutes parts. Logiquement, les musiciens de l'ensemble Northernlight poursuivent dans le quintette la même démarche et évitent le piège du mini-concerto. Grâce au pianoforte qui ne s'impose jamais, nous entendons bien un quintette mettant les vents à l'honneur, notamment dans le mouvement lent où les instruments d'époque nous ravissent par leurs timbres non standardisés à la chaleur et au modelé d'une séduction rare.

Antoine Mignon

Hector BERLIOZ
(1803-1869)



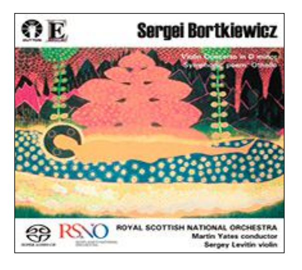
★★★☆

Roméo et Juliette
Katija Dragojevic (mezzo-soprano), Andrew Staples (ténor), Alastair Miles (basse), Orchestre symphonique de la Radio suédoise, dir. Robin Ticciati
Linn 2 CD CKD521. 2014. 1 h 34
Nouveauté 🎧🎧🎧

Après une *Symphonie fantastique* plutôt convaincante enregistrée pour Harmonia Mundi avec Daniel Harding à la baguette (lire *Classica* n° 186, page 92), l'Orchestre de la Radio Suédoise poursuit son périple berliozien cette fois-ci en public avec la « Symphonie dramatique » *Roméo et Juliette* dont le genre hybride recèle bien des périls : au chef d'articuler les mouvements extrêmes, semi-opératiques, aux mouvements médiants, instrumentaux, où le compositeur plaça le cœur de la tragédie shakespearienne. Robin Ticciati a fait ses premières armes en fosse et cela s'entend : fougueuse, l'introduction nous plonge au cœur du drame, tandis que la *Scène d'amour*, d'une grande tenue – le cantabile prime sur la passion – revêt les atours d'un duo d'opéra (classique). Remarquable aussi sa gestion des équilibres entre les différents pupitres, même s'il doit composer avec des vents aux couleurs criardes. On entend rarement la *Grande fête chez Capulet* jouée de manière aussi chorégraphique, avec la légèreté et le sens du mouvement propres au ballet. On trouvera en contrepartie sa main un peu lourde pour l'arachnéen *Scherzo de la Reine Mab*, si délicat à réaliser.
Mis à part le toujours impérial Alastair Miles, les solistes suscitent des réserves : les *Strophes* selon Katija Dragojevic confondent compassion et compassé, la diction d'Andrew Stapples achoppe sur le français. Le chœur de la Radio suédoise s'acquitte en revanche avec honneur de son exigeante partie. Pas de quoi bousculer les références signées, pour les intégrales, Munch (1953 et 1961, RCA), Davis (1968, Philips), Muti (1986, EMI), Gardiner (Philips, 1995) et les extraits orchestraux incandescents de Mitropoulos (Sony).

Jérémie Bigorie

Sergei BORTKIEWICZ
(1877-1952)





Concerto pour violon en ré mineur. Othello
Oskar Sergey Levitin (violon), Royal Scottish National Orchestra, dir. Martin Yates
Dutton SACD CDLX 7323. 2015. 1 h 21.
Nouveauté 🎧🎧🎧

Chassé par la tourmente révolutionnaire de son Ukraine natale, Bortkiewicz a connu en Europe centrale des années d'exil difficiles, souvent proches de la misère. Formé principalement au conservatoire de Leipzig, ce pianiste-compositeur russe a su concilier l'inspiration slave avec l'influence germanique wagnérienne, une touche de vérisme ajoutant une séduction supplémentaire à sa musique saturée de lyrisme. Ces deux œuvres de vaste ampleur suggèrent une sorte de Chopin symphonique, qui se serait assimilé la brillante orchestration de Rimski-Korsakov et de Richard Strauss et dont la très wagnérienne harmonie s'apparente au premier Scriabine. Loin de se réduire à un pot pourri postromantique et purement anecdotique, elles témoignent d'une forte personnalité principalement perceptible au niveau de la mélodie. Bortkiewicz possède un tour mélodique très personnel, traduisant une émotion à fleur de peau qui va droit au cœur et « empoigne » l'auditeur. Certaines naïvetés sont manifestement voulues chez un musicien aussi savant, comme un très slave abus des marches harmoniques qui fait monter la température émotionnelle et renvoie à Tchaïkovski. Le *Poème* tenant lieu de mouvement lent au concerto est une élégie amoureuse saturée de frémissantes effusions, dont la nostalgie et la résignation suggèrent un Delius slavisant…
La filière vériste est en revanche en évidence dans le poème symphonique *Othello* : de triomphales fanfares chantent la puissance et la gloire de Venise, le drame se jouant entre de poignants leitmotive que Puccini ou Zandonai auraient pu prendre à leur compte. La chaleureuse plénitude de Sergey Levitin, l'engagement d'une très romantique direction jouant le jeu, la confortable rondeur des cordes et les éclats cuivrés des forces écossaises confèrent à cette somptueuse parution une irrésistible résonance hollywoodienne.

Michel Fleury

Johannes BRAHMS
(1833-1897)



★★★★

Sonate pour piano n° 3. Intermezzi op. 117
+ Berg : *Sonate pour piano*
Vincent Larderet (piano)
Ars SACD 38 217. 2016. 1 h 05
Nouveauté 🎧🎧🎧🎧

« *Une symphonie déguisée* » disait Schumann de la dernière des sonates pour piano de Brahms. La grande vertu de Vincent Larderet est de rendre audible, aidé par une remarquable prise de son, cette écriture chargée qui s'apparente à une réduction d'orchestre. Cela n'empêche pas les différents caractères de percer : fougue du premier thème (on songe à l'*Ouverture tragique*), aux accents très appuyés ; *Cantabile* du second, pris à un tempo étiré bien que sans aucune recherche de joliesse dans le son. Cette entrée en matière garde une virilité affirmée (ses mains lui permettent de plaquer des accords que d'autres sont contraints d'arpéger) et une intensité qu'on pourra trouver parfois abusive : il n'y a presque

plus de *Hauptstimme* (voix principale) tant chant et contre-chant semblent converser à égalité sous les doigts du pianiste français. Une vision au demeurant pleinement assumée qui culmine dans la poussée lyrique du deuxième mouvement noté *Andante* mais pris à dessein plus lentement, avec un très beau sens des respirations. Violent, tendu, le *Scherzo* a des allures de course à l'abîme avant un final aux phrasés brusqués. Notre préférence va aux deux premiers mouvements et, sur l'ensemble de la sonate, à Radu Lupu (Decca), Bruno Leonardo Gelber (EMI) ou Evgeny Kissin (Sony).
Il y a de la luminosité dans les *Intermezzi*, joués au juste tempo, loin du convoi funèbre tiré par Ivo Pogorelich (DG), hors sujet, et progressant sous un éclairage moins automnal que printanier. La sonate de Berg frappe par la clarté des plans sonores quand Alfred Brendel (Philips) cultive un clair-obscur expressionniste et une liberté agogique qu'on rapprochera de Schumann. Un disque qui s'impose par sa hauteur de vue.

Jérémie Bigorie



★★★☆

Sonates op. 99 et op. 100
+ Schubert : *Sonate D 574*
Pieter Wispelwey (violoncelle), Paolo Giacometti (piano)
Evil Penguin Records Classic
EPRC 0022. 2016. 1 h 10
Nouveauté

Pieter Wispelwey poursuit son parcours Brahms-Schubert avec toujours autant de conviction et d'interrogations comme il le confie dans l'interview qui accompagne ce disque. Ce questionnement permanent est non seulement louable mais indispensable. Encore faut-il finir par trouver des réponses, pas forcément définitives, pour engager une interprétation convaincante. Or, se dégage l'impression que chaque note a été questionnée sans qu'une ligne ferme ait été choisie. Cela pénalise la progression des phrases dans les Brahms et tend à masquer les repères architecturaux.
D'un autre côté, on prend le temps d'entendre chaque détail d'une écriture polyphonique parfois complexe et de profiter des subtiles atmosphères (*Allegretto grazioso* de l'*opus 100*) ainsi que de la très belle sonorité du violoncelle. Mais beaucoup de petites intentions perturbent l'élan musical. On regrettera également, comme dans les deux volumes précédents, que le piano se positionne davantage comme accompagnateur que comme complice, manquant ainsi cruellement de présence et d'autorité. Un mot sur ces transcriptions pour violoncelle de pages écrites pour violon. Si celle de l'*opus 100* de Brahms (sa *Sonate n° 2*) fonctionne assez bien (moins toutefois que l'*opus 78*), celle de Schubert montre ses limites dans le scherzo qui n'arrive pas à retrouver la légèreté originelle malgré une belle virtuosité.

Antoine Mignon

Havergal
BRIAN
(1876-1972)



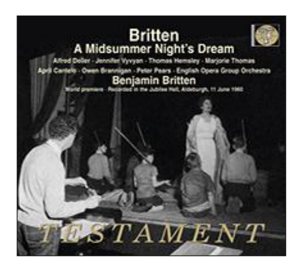

★★★★

Symphonies nos 2 et 14
Royal Scottish National Orchestra, dir. Martyn Brabbins
Dutton SACD CDLX 7330. 2015. 1 h 08.
Nouveauté

Havergal Brian est l'un des plus grands symphonistes du XXe siècle : l'ampleur des orchestres mis en œuvre, le large éventail d'atmosphères et de sentiments, et la dimension métaphysique de ces deux symphonies en attestent. Leur langage extraordinairement personnel ne s'apparente à rien de connu : le travail contrapuntique à la fois intense et délié est une lointaine résurgence de Bach, l'harmonie relevée de dissonances concilie diatonisme, chromatisme, atonalité et polytonalité, l'orchestre gargantuesque adjoint à celui de Strauss orgue, piano(s), cors et percussions supplémentaires. La vaste *Symphonie n° 2* (50', 1930) s'oppose à la *n° 14* (22', 1960) plus concise et d'un seul tenant. Elles parlent pourtant le même langage : de grandes vagues sonores déferlant les unes après les autres s'élèvent vers des climax et alternent avec des séquences de repos paradisiaques, où Brian semble avoir entendu et transcrit la musique des sphères. Parfois il suit une forme sonate rigoureuse ou il crée ses propres cadres, ne laissant jamais place au hasard.
La *Symphonies n° 2* s'inspire de la pièce de Goethe *Götz von Berlichingen*, et livre une conception cosmique de la destinée du *condottiere* allemand du XVIe siècle : ambitions, amours, batailles puis mort (marche funèbre fantastique et spectrale). Moins explicite, le parcours de la *Symphonie n° 14* débute sous de comparables noirs auspices mais s'éclaire en une majestueuse et triomphale transfiguration finale. Depuis sa remarquable gravure de la *Gothic* (Hyperion), Brabbins s'impose comme le spécialiste de Brian. Il surpasse très nettement par son sens des contrastes et l'allant de sa vision de la *n° 2* le trop sage Tony Row (Naxos) et propose de la *n° 14* une interprétation moins statique que la version légendaire d'Edward Downes avec le LSO (Ariès).

Michel Fleury

Benjamin BRITTEN
(1913-1976)



★★★★
Le Songe d'une nuit d'été
Alfred Deller (Oberon), Jennifer Vyvyan (Tytania), George Maran (Lysander), Thomas Hemsley (Demetrius), Marjorie Thomas (Hermia), April Cantelo (Helena), Owen Brannigan (Bottom), Norman Lumsden (Quince), Peter Pears (Flute), Orchestre de l'English Opera Group, dir. Benjamin Britten
Testament 2 CD SBT2 1515. 1960. 2 h 18
Nouveauté

11 juin 1960, Jubilee Hall d'Aldeburgh, c'est la création de *A Midsummer Night's Dream*, le seul opéra où Britten ait frayé avec la comédie, en gardant l'essentiel de la pièce de Shakespeare. Cette soirée a été (très bien) captée et Testament la restitue pour la première fois aujourd'hui pour notre joie. Qu'est-ce qui différencie cette belle prise monophonique du célèbre enregistrement Decca que le compositeur réalisa en 1966, avec tout le confort moderne ? Le Symphonique de Londres, au grand complet, remplacera la trentaine de musiciens de celui, épisodique, de l'EOG, conçu pour les opéras de chambre. Les musiciens sont remarquables, moins glorieux ou enrobés qu'à Londres certes mais la féérie et les sortilèges sont là, dès l'ondoyante ritournelle initiale en *glissandos*. Alfred Deller est là aussi, en Obéron encore plus diaphane que plus tard en studio où il sera plus précieux, moins naturel.
Peter Pears est ici Flute (alias Thisbée), d'un irresistible comique (l'hilarité du public ne trompe pas. Ecoutez II, 15 : la caméra manque cruellement !) En 1966, il deviendra Lysander, un des pathétiques amants maudits par Athènes : art de la métamorphose, qui est par ailleurs la ligne directrice de l'ouvrage. La meilleure surprise vient de Jennifer Vyvyan. Collaboratrice des opéras de Britten pendant près de trente ans, elle se montre une Tytania beaucoup plus redoutable, voire féroce qu'Elizabeth Harwood qui lui sera préférée à regret par le compositeur. Les six années de maturation permirent aussi certaines modifications (tonalités ou instrumentation) que la notice, en anglais, précise. Bref, cet enregistrement public très émoustillant et émouvant de spontanéité est loin d'être l'ébauche d'un futur produit fini : à elle seule, si l'on se procure ailleurs le livret, cette version se hisse au niveau de ses meilleures concurrentes : Britten (Decca, 1966) et Hickox (Virgin, 1993). Chaudement recommandé.

Xavier De Gaulle

Patrick BURGAN
(né en 1960)





Requiem
Marion Delcourt (mezzo soprano), Louis Marcillat (clarinettes), Paul Lamarque (saxophones), Fabrice Bihan (violoncelle), Lionel Le Fournis et Jean-Christophe Garnier (percussions), Vincent Grappy (orgue), Chœur Mikrokosmos
Klarthe Records 025. 2015. 1 h 03
Nouveauté 1re

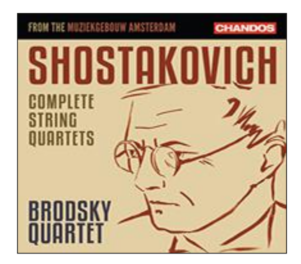
Créé en 2004 en la basilique de Gray (Haute-Saône), le *Requiem* de Patrick Burgan est écrit pour un effectif singulier. Au chœur, à la mezzo soprano et à l'orgue s'ajoute en effet un petit ensemble instrumental de cinq musiciens. Le langage de Patrick Burgan est difficilement classable (ce qu'on ne lui reprochera pas), incontestablement contemporain, faisant appel à un éventail riche et sophistiqué de techniques vocales et stylistiques. Il se signale avant tout par son impact dramatique immédiat. La structure du *Requiem* obéit au découpage traditionnel de la *Messe des morts* (*Introit* et *Kyrie*, *Séquence*, *Offertoire*, *Communion*) dont le compositeur traite le texte intégral, y compris certains passages que négligent généralement les grands requiem du répertoire.
En un sens, on pourrait parler d'une musique expressionniste puisque tout est soumis à l'expression, des procédés les plus immédiatement dramatiques (proférations, cris et chuchotements, rudes dissonances), à la pulsation rythmique débridée de l'*Offertoire* (où passe comme une réminiscence des *Noces* de Stravinsky ou des *Petites Liturgies* de Messiaen) et aux textures polyphoniques planantes et méditatives qui ouvrent la *Communion* et la conclusion calme et sereine dans une apaisante tonalité retrouvée. Le Chœur Mikrokosmos, dirigé par Loïc Pierre a beaucoup fait pour le chant choral contemporain. Avec la belle voix de Marion Delcourt et des instrumentistes confrontés à des

parties assez ardues, ils donnent une interprétation très convaincante d'une œuvre impressionnante qui devrait intéresser un large public, éloigné des querelles intestines du milieu musical contemporain.

Jacques Bonnaure

Dimitri CHOSTAKOVITCH

(1906-1975)



★★★★

Les 15 Quatuors à cordes
Quatuor Brodsky
Chandos 6 CD CHAN 10917. 2016. 6 h 36
Nouveauté

Créé en 1972 à Manchester et spécialisé dans le répertoire contemporain, le Quatuor Brodsky, avait enregistrée il y a vingt-sept ans, en studio, une première intégrale Chostakovitch (Teldec). C'était alors l'une des rares disponibles en Occident, avec celle du Quatuor Fitzwilliam (Decca). Lorsque les quatuors occidentaux ont abordé Chostakovitch dans les années 1980, ils ont eu à cœur d'épurer leur lecture. La peur, assurément, de caricaturer les contrastes et de réaliser des contresens était évidente. Aussi les Brodsky jouaient-ils avec des phrasés courts, comprimant leur sonorité. Aujourd'hui, les quatuors sont familiarisés avec l'œuvre de Chostakovitch, ses symphonies et ses opéras. Tout comme les Danel, les Brodsky se sont appropriés ce discours, ont chargé les œuvres de leurs personnalités.
Dans leur première intégrale, les Brodsky tentaient une approche contrastée au maximum. Le souvenir du Quatuor Borodine (Melodiya), référence aujourd'hui encore était trop prenante. Dans leur nouvelle interprétation, captée en concert à Amsterdam, du 2 au 8 mars 2016, leur sonorité est à la fois plus homogène, mais aussi plus symphonique. Les contrastes dynamiques et les palettes de couleurs se sont enrichis. Les premiers quatuors moins beethovéniens d'allure, apparaissent plus romantiques, plus charnus dans leur restitution. Les interprètes jouent avec élégance, du lyrisme et de l'ironie (le violon solo possède un parfait tempérament rhapsodique), et apportent une foule d'intentions qui ne cherchent pas à copier l'expressivité des quatuors de l'ère soviétique. Les derniers numéros à l'atmosphère raréfiée et au climat austère, sont habités, restituant avec une logique imparable les silences et les éclats de cette musique. Une réussite.

Stéphane Friédérich





Concertos pour violoncelle n° 1* + Weinberg : *Concerto pour violoncelle.* Lutoslawski : *Mala Suita

Nicolas Alstaedt (violoncelle), Deutsches Symphonie-Orchester Berlin, dir. Michal Nesterowics

Channel Classics CCS 38116. Date non précisée. 1 h 12

Nouveauté



★

Concertos pour violoncelle nos 1 et 2

Alisa Weilerstein (violoncelle), Orchestre symphonique de la Radio bavaroise, dir. Pablo Heras-Casado

Decca 483 0835. 2015. 1 h 01

Nouveauté

Les Dissonances
David Grimal
Shostakovich
Cello Concerto no.1
Xavier Phillips
Symphony no.5



Concerto pour violoncelle n° 1. Symphonie n° 5

Xavier Phillips (violoncelle), Les Dissonances

Dissonances Records LD 009. 2014-2016. 1 h 16

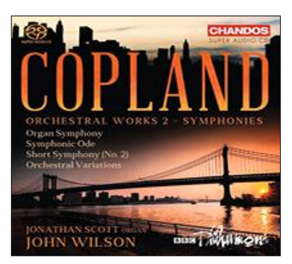
Nouveauté

Il ne faut pas toujours croire ce que disent les interprètes. Dans les assez affligeantes notes de présentation, la violoncelliste Alisa Weilerstein indique que pour bien jouer les concertos de Chostakovitch, il ne faut pas « *s'épancher de manière romantique* »… Raté ! A l'écoute de son enregistrement, ce sont justement les effusions déplacées qui sautent aux oreilles. Le *Moderato* et la *Cadenza* du *Concerto n° 1* sonnent dès lors comme du mauvais Brahms. L'esthétique des mouvements extrêmes semble plutôt hésiter entre Hindemith et Boccherini, ce qui n'est pas mieux. Visiblement, Alisa Weilerstein et Pablo Heras-Casado, avec le soutien de l'excellent Orchestre symphonique de la Radio bavaroise, ont voulu renouveler l'interprétation de l'œuvre, entre néo-classicisme et expressionniste. C'est manquer de cohérence et de conscience du style du compositeur : tant de manières annihilent la dramaturgie tragique qui sous-tend ces deux chefs-d'œuvre.
Le violoncelliste franco-allemand Nicolas Altstaedt a déjà enregistré pour Naxos, Genuin, Hyperion ou Claves. Contrairement à sa consœur, il ne force jamais le trait dans le *Concerto n°1*, jouant au contraire sur l'intériorité et la projection du son. On se réjouira également du couplage avec le superbe concerto de Weinberg, où l'interprète fait preuve des mêmes qualités, propre à faire naître l'émotion chez l'auditeur. Malheureusement, l'accompagnement est un peu plat, le Deutsches Symphonie-Orchester Berlin manquant trop de personnalité pour faire de ce disque une référence.
La discographie de Xavier Phillips est plus encore remarquable. Cet excellent élève de Mstislav Rostropovitch a souhaité rendre hommage au créateur, à Moscou en 1959, du *Concerto n° 1* de Chostakovitch en l'enregistrant à son tour. Las ! Les conditions du direct, une prise de son médiocre et un orchestre « de chambre » très peu à son affaire ici rendent l'entreprise improbable. Et on ne dira rien de la *Symphonie n° 5*, une catastrophe qui n'aurait jamais dû paraître en disque…

Maxime Lawrence

Aaron **COPLAND**

(1900-1990)



★★★★

Symphonie pour orgue et orchestre. Variations orchestrales. Brève symphonie. Ode symphonique

Jonathan Scott (orgue), Orchestre philharmonique de la BBC, dir. John Wilson

Chandos SACD CHSA 5171. 2016. 1 h 10

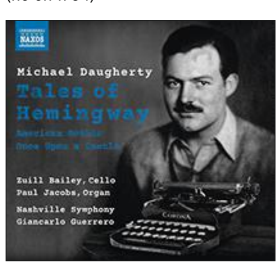
Nouveauté

Après un premier volume qui réunissait quelques-unes des pièces les plus célèbres du compositeur américain, le deuxième volet de l'intégrale symphonique de John Wilson réunit des pièces qui n'intéressent guère les chefs non-américains. Elle restent, hélas, dans le pré carré des Slatkin, Tilson-Thomas, Andrew Litton, Marin Alsop, Bernstein et du compositeur lui-même. En regard de la valeur des partitions, cela reste incompréhensible.
Aux confins du dernier Bartók et du Stravinsky du *Sacre du Printemps*, l'impressionnante *Symphonie pour orgue* resplendit dans la sensualité des couleurs qui enserrent l'instrument soliste. Egalement de la première période du compositeur, les *Variations pour orchestre* puisent leur origine dans les *Variations pour piano.* Les dissonances de l'écriture poussèrent d'ailleurs Walter Gieseking à refuser la création de l'ouvrage. John Wilson joue admirablement de l'éparpillement du matériau sonore, créant des atmosphères à la Bernard Herrmann. Dédiée à Carlos Chavez, la *Short Symphony*, la deuxième dans le catalogue de Copland se colore du Stravinsky néo-classique, mais aussi des influences de Schoenberg. John Wilson se joue d'une métrique virtuose qui avait fait dire à Koussevitzky que l'œuvre était impossible à diriger. Une fois encore, les tensions sont exacerbées avec souplesse, un sens de l'impact et une dimension grandiose qui correspondent exactement à l'esprit de l'œuvre. L'*Ode Symphonique* réunit, dans sa version originale, un orchestre considérable (dont huit cors, cinq trompettes). Nous l'entendons dans son édition révisée de 1955, à l'instrumentation plus modeste. La partition demeure impressionnante par sa vitalité, sa complexité rythmique. John Wilson et l'orchestre en offrent une lecture aussi précise que dynamique, servis par une prise de son spectaculaire.

Stéphane Friédérich

Michael **DAUGHERTY**

(né en 1954)



★★★

Tales of Hemingway. American Gothic. Once upon a Castle

Zuill Bailey (violoncelle), Paul Jacobs (orgue), Nashville Symphony, dir. Giancarlo Guerrero

Naxos 8.559798. 2015. 1 h 17

Nouveauté 1re

Michael Daugherty nous avait éblouis avec *Philadelphia Stories* pour orchestre, enregistré par Marin Alsop (Naxos, 2002), témoignage trépidant, magnétique, « *des sons et des rythmes*

de Philadelphie ». Cette fois, c'est autour de l'écrivain Ernest Hemingway que s'articule le nouveau disque du compositeur américain, qui propose *Tales of Hewingway* (2015), pour violoncelle et orchestre, inspirées de la vie aventureuse et des écrits de l'écrivain.
Ce concerto pour violoncelle (Hemingway étudia cet instrument dans sa jeunesse) se divise en quatre mouvements. Le premier (d'après *La Grande Rivière au cœur double*) déploie un chant de deuil, écho au sentiment de désillusion du héros. Le second (d'après *Pour qui sonne le glas*) traduit, au travers d'un violoncelle sec et frénétique, une marche vers une mort probable. Entre gouffres et crescendos orchestraux, le troisième (d'après *Le Vieil Homme et la Mer*) est une élégie, symbole du combat de la vie et de la mort entre l'homme et la nature. Dans le dernier (d'après *Le Soleil se lève aussi*), le compositeur imagine une fête à Pampelune, et des personnages se délectant du spectacle de la tauromachie.
C'est le peintre américain Grand Wood (1891-1942) qui est à l'origine de *American Gothic* pour orchestre (2013). Un premier mouvement, construit sur des trajectoires ascendantes et descendantes précède un mélancolique second mouvement intitulé *Winter Dreams*. Le dernier se base sur le tableau *American Gothic* de Wood, une œuvre de référence (deux personnages devant une petite maison blanche) aux interprétations diverses.
Vaste fresque à nouveau, avec *Once upon a Castle* pour orgue et orchestre, conclusion de ce disque qui nous plonge au cœur de la psyché, au risque parfois d'une profusion un peu lassante. Ce programme bénéficie d'une interprétation haute en couleurs (souvent noire) du Nashville Symphony dirigé par Giancarlo Guerrero.

Michaël Sebaoun

Gabriel
FAURÉ
(1845-1924)



★★☆☆

Intégrale des mélodies, vol. 1
Lorna Anderson, Janis Kelly, Joan Rodgers (sopranos), Ann Murray (mezzo-soprano), Iestyn Davies (contre-ténor), Ben Johnson (ténor), Nigel Cliffe, John Chest (barytons), Malcolm Martineau (piano)
Signum Classics SIGCD 427. 2016. 1 h 16
Nouveauté

Cette intégrale ne sera pas chronologique et la variété des huit voix peut être écueil ou richesse : tout est question d'enchaînement des mélodies et des timbres. À ce point de vue, la voix chaleureuse de John Chest succédant par exemple à celle, acide, d'Ann Murray propose comme un approfondissement bienvenu du paysage fauréen. Chacun des chanteurs se voyant souvent pourvu d'une séquence de deux ou trois mélodies, pas de trop grand risque de frôler l'hétéroclite. D'autant que le choix des titres et leur agencement est bienvenu : passant d'une page exaltée à une pièce étale, paisible, pour ouvrir ensuite sur une litanie sentimentale pleine d'émotion, la richesse fauréenne est bien mise en valeur.
Bien sûr, les voix séduiront de façon variable, selon la conception que l'on se fait du monde fauréen : qui apprécie les voix rêveuses et la profondeur admirera l'art d'Iestyn Davies. Les amateurs d'un Camille Maurane lui trouveront un parfait héritier en la voix de John

Chest. L'expression plus outrée d'un Nigel Cliffe séduira peut-être les partisans d'un style mélodique proche de l'opéra. L'art belcantiste de Fauré convaincra par la voix de Ben Johnson et *Les Berceaux* par Lorna Anderson apporteront leur charge d'émotion aux amateurs du baroque qu'elle a si souvent interprété. Cela dit, *Après un rêve* par Ann Murray évoque les brumes d'une nuit erratique plutôt que l'extase amoureuse. Écueil, tout de même, que cette alternance mal tempérée de talents trop divers. Pas indispensable, si ce n'est pour les merveilleuses qualités du piano de Malcolm Martineau.

Hélène Pierrakos

Joseph HAYDN
(1732-1809)



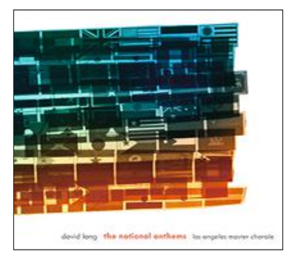
★★★☆

Quatuors à cordes op. 20 nos 1, 2 et 3
Quatuor Chiaroscuro
Bis SACD-2158. 2015. 1 h 15
Nouveauté 🎧🎧🎧

Nul besoin de s'étendre dans ces lignes sur l'importance des six *Quatuors op.20*, composés en 1772. Haydn en avait déjà écrit, mais on peut y voir le véritable acte de naissance du genre. Leur discographie est abondante, que ce soit dans le cadre ou pas d'une intégrale des soixante-huit quatuors à cordes. Voici les trois premiers, dans l'ordre de numérotation adopté depuis les édition Hummel (1779) et Pleyel (1801), et qui n'est pas celui de composition. Première impression : le jeune Quatuor Chiaroscuro (Clair-Obscur) porte bien son nom. Les traits de premier violon apparaissent souvent comme autant de rayons de soleil, et on bénéficie de pianissimos à la limite du silence, sinon de l'obscurité, comme à la fin du *Moderato* initial et du menuet du *Quatuor n° 2*. Les traits sont fins et les nuances des plus convaincantes, ce dont profitent en particulier les mouvements extrêmes du *Quatuor n° 3*, avec leurs heurts et leurs ruptures.
On vole haut, sans pour autant oublier certaines versions antérieures, ne serait-ce que par d'importants détails. L'*Allegro moderato* initial du *Quatuor n° 1* comporte plusieurs brefs solos de violoncelle, dont un dès sa mesure 4 : on les entend plus distinctement chez les Lindsay (ASV, 1997) ou les Buchberger (Brilliant, 2006). Il en va de même, dans le menuet du *n° 2*, de la montée de violon juste avant la barre de reprise. Et seuls les Lindsay font vraiment sursauter au soudain *forte* de la mesure 129 de la fugue à quatre sujets de ce *n° 2*. Dans les mouvements de forme sonate, les Chiaroscuro observent les deux reprises. Leur prestation vaut très largement la peine, mais on attend pour vraiment se faire une idée les *Quatuors nos 4* à *6*, qui sûrement arriveront bientôt.

Marc Vignal

David LANG
(né en 1957)



★★★★

The National Anthems. The little match girl passion
Los Angeles Master Chorale, dir. Grant Gershon
Cantaloupe 21119. 2016. 1 h
Nouveauté 🎧🎧🎧🎧

Compositeur issu du minimalisme le plus pur, David Lang occupe une place importante dans la musique américaine, inspirant notamment Steve Reich pour son impressionnant *WTC 9/11*. *The National Anthems* vient de ses recherches infructueuses d'un point commun liant tous les hymnes nationaux. A son grand désappointement, le compositeur ne trouva comme récurrence que la belligérance des discours. Mais il réalisa aussi que ces mots d'ordres dissimulaient un sentiment d'insécurité, une peur chez chaque peuple de perdre sa liberté. A partir de fragments épars d'hymnes, David Lang réussit malgré tout à trouver ce lien partagé, une même quête spirituelle portée par toutes les nations, qu'il fait vibrer par une majestueuse œuvre chorale puisant aux sources du plaint chant mais aussi de la ferveur minimaliste. Un lyrisme diaphane et poignant baigne cette œuvre qui dévoile une angoisse viscérale exprimée à travers une succession de scansions chorales qui ne peuvent dissimuler un désespoir ultra-contemporain, visiblement celui de ce compositeur inquiet qu'il affronte avec une lucidité courageuse.
Loin de la radicalité électro-acoustique d'*Hymnen* de Stockhausen, autre kaléidoscope marquant d'hymnes nationaux, plus sombre et transparent, *The National Anthems* surprend par l'expression directe d'une détresse palpable, celle du monde actuel en totale déréliction. S'ajoute à ce beau *lamento* choral *The Little Match Girl Passion*, une pièce vocale de 2008 inspiré de *La Petite Fille aux allumettes* d'Andersen, là-aussi aux antipodes de la version extrémiste adaptée du même conte par Helmut Lachenmann, *Das Mädchen mit den Schwefelhölzern*. Chez l'Allemand l'épure était totale, chez l'Américain aussi, mais avec une recherche formelle plus apaisée. Seul surgit un fragile scintillement poétique qui regarde du côté de la liturgie de Bach, la seule issue possible de rédemption chez David Lang pour sortir du désarroi étant la dévotion.

Romaric Gergorin

Paul LE FLEM
(1881-1964)



★★★☆

Œuvres pour piano Avril. Vieux Calvaire. Par Landes. Par Grèves. Le Chant des genêts. 7 Pièces enfantines. Les Korrigans. Pour la main droite. Éponine et Sabinius. Pavane de Mademoiselle. Émotions
Giorgio Koukl (piano)
Grand Piano GP695. 2015. 1 h 08
Nouveauté 🎧🎧🎧

La musique de Le Flem, très évocatrice, reflète le ciel changeant de sa Bretagne natale, ses landes et ses collines, et les voix du large qui viennent mourir sur les grèves battues par les vents. Tel sont les thèmes des quatregrandes pièces (écrites en 1907 et en 1910) qui ouvrent ce programme et occupent une place de choix dans la littérature pianistique française de l'époque. Au chant de la nature se superpose celui des hommes : carillons et cantiques tournent dans l'air du soir, alors que nous parvient l'écho de robustes danses ou de nostalgiques mé-

lopées. Cette musique surgie de la terre ancestrale, des légendes et de l'atavisme de la race celtique représente l'exacte contrepartie sonore des *Contes du soleil et de le brume* d'Anatole Le Braz, dont elle partage la féérie, la truculence rabelaisienne et le fervent recueillement. Le langage réalise une synthèse des harmonies chatoyantes de Debussy et de la solide polyphonie de d'Indy, rehaussées des inflexions modales propres au terroir breton. *Le Chant des genêts* et les *Pièces enfantines* adoptent un cadre plus réduit.
Marie-Catherine Girod, qui révéla ces pages chez Accord, en soulignait l'exubérance festive et le caractère primesautier. Adoptant un tempo plus lent et s'appuyant sur de considérables réserves de force, Koukl se révèle l'incomparable intercesseur des puissantes voix de la nature. Leurs approches complémentaires soulignent la richesse de l'œuvre d'un musicien-poète scandaleusement négligé aujourd'hui. On regrettera seulement l'absence de *Il bruine*, remarquable pièce publiée en 1943 dans la revue *Arts et Lettres* alors que les pages de jeunesse offerte en complément n'ont qu'un intérêt anecdotique.

Michel Fleury

James MACMILLAN

(né 1950)



★★★☆

Concerto pour violon. Symphonie n° 4

Vadim Repin (violon), Gillian de Groote (voix), Orchestre symphonique de la BBC d'Ecosse, dir. Donald Runnicles

Onyx 4157. 2015. 1 h 05

Nouveauté 1re

Trois mouvements classiques ordonnent le *Concerto pour violon* composé en 2009. Comme toujours chez MacMillan, l'écriture est très concentrée dans ses effets comme superposés les uns aux autres. Il ressort une sensation d'éparpillement sonore, de non-exploitation des idées musicales. Cela est accru par la dureté, presque la fébrilité du violon de Repin qui fut le créateur de l'œuvre en 2010 avec le LSO sous la baguette de Gergiev. On passe ainsi de réminiscences aux ombres de Bartók, Stravinski, à des effluves des musiques tziganes et sud-américaines. Une sorte de patchwork sans citations véritables mais dans une emphase qui déroute. Le besoin de surprendre, de créer des effets (les onomatopées de la voix distillées ici et là), de ne laisser que peu de place à la respiration du soliste brouille l'écoute. MacMillan donne ainsi l'impression de dissimuler son tempérament romantique (la cantilène du mouvement central) pour ne pas paraître décalé en terme d'esthétique.
Dans la présentation de la *Symphonie n° 4*, composée pour les soixante ans Donald Runnicles et créé aux Proms en août 2015, le compositeur évoque « *le rituel en musique* » et situe l'œuvre, en un seul mouvement de plus d'une demi-heure, quelque part entre Monteverdi et Birtwistle. Son caractère hymnique et pointilliste la rend séduisante. Le goût des associations de tonalités étrangères les unes aux autres créent des spirales de timbres intéressantes. MacMillan sait jouer des effets de miroitements entre les vents et les percussions. Une fois encore, la polyphonie se surcharge de manière ahurissante notamment dans les percussions. Le dramatisme de l'œuvre devient

décoratif lorsqu'il associe la musique de la Renaissance aux pulsations du piano et des éclats néoclassiques tels qu'un Schnittke les pratiquait. L'œuvre est spectaculaire.

Stéphane Friédérich

Félix MENDELSSOHN
(1809-1847)



★★★★

Complete Songs, Vol. 2
Jonathan McGovern, Benjamin Appl (barytons), Mary Bevan, Sophie Bevan (sopranos), Paula Murrihy, Kitty Whately (mezzo-sopranos), Robin Tritschler (ténor), Malcolm Martineau (piano)
Champs Hill Records CHRCD 091. 2013-2015. 1 h 09
Nouveauté

Pour ce deuxième volume de leur intégrale des lieder de Mendelssohn, les interprètes se sont focalisés sur trois thèmes : le printemps, l'amour et la nuit. Cela pourrait suffire à résumer le romantisme allemand dans son entier, du moins pour les deux derniers. Le passage d'une voix à l'autre pose, en soi, question. Bien sûr c'est le moyen d'associer des pièces composées pour des registres différents, sans les transposer et aussi de proposer un récital tel que les Allemands en avaient l'habitude au siècle romantique, esprit renouvelé de la *Hausmusik*. Cela ne peut bien sûr fonctionner que si tous les interprètes sont d'égale qualité et c'est le cas ici. On a également l'impression que la succession des différents lieder a été pensée avec beaucoup de finesse par les concepteurs de cet enregistrement, tel lied de terreur et de ténèbres succédant à tel lied de lumière et de printemps.
Le piano extraordinairement riche de Malcolm Martineau, maître incontesté dans le domaine du lied, fait ici merveille, formant comme un tissu riche de mille couleurs, capables de soutenir les voix et les lieder les plus divers. D'origines diverses si l'on en juge par la lecture de leurs parcours, tous ces chanteurs semblent pourtant issus d'une même école. Ils réalisent un travail commun d'une très grande cohésion, peut-être par la magie d'un pianiste tel que Malcolm Martineau, ou par celle de l'entreprise elle-même – mettre en valeur le monde si riche des lieder de Mendelssohn, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils n'ont pas été souvent enregistrés. L'ensemble donne également une très bonne idée de la sûreté du goût de Mendelssohn en matière littéraire et de son immense culture.

Hélène Pierrakos

Wolfgang Amadeus MOZART
(1756-1791)



★★★★

Concertos pour piano nos 1 à 4
Ronald Brautigam (pianoforte), Die Kölner Akademie, dir. Michael Alexander Willens
Bis SACD 2094. 2015. 58'
Nouveauté

Qualifiées à juste titre de *pasticcios*, ces pages juvéniles empruntent leurs thèmes à divers compositeurs, tels CPE Bach, Raupach, Schobert, et ne sont donc pas des créations originales. Mozart y réalise des exercices de transcription et d'admiration, derrière lesquels filtrent cependant de belles qualités d'écriture et un talent dans l'art d'agencer et d'orchestrer le matériau emprunté. Comme Robert Levin et Christopher Hogwood (Decca) ou Gerrit Zitterbart et Thomas Fey (Hänssler), Brautigam et Willens ne cherchent jamais à parer ces partitions d'un voile de sérieux, préférant éclairer leurs facettes insouciantes, joyeuses et rêveuses. Les mouvements extrêmes sont ainsi joués avec une belle énergie, en soulignant les oppositions entre *tutti* orchestraux et partie de piano.
Les contrastes apparaissent cependant moins marqués que dans la version de Levin compte tenu du choix d'un pianoforte (une belle copie d'un Johann Andreas Stein de 1788 réalisée par Paul McNulty) et non d'un clavecin. La subtilité de la direction de Willens crée un tissu orchestral raffiné et coloré, luxueux écrin au sein duquel les sonorités délicates du pianoforte s'épanouissent librement. Les mouvements lents sont également séduisants même si l'on aurait apprécié un zeste d'émotion supplémentaire pour animer les merveilleux équilibres et atténuer la perfection intimidante de certains phrasés. Ce très léger bémol ne saurait remettre en cause la grande réussite de cette réalisation.

Jean-Noël Coucoureux



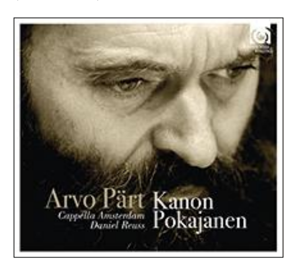
★★

Symphonies nos 21, 27 et 34
Haydn Sinfonietta Wien, dir. Manfred Huss
Bis 2218. 2006-2015. 1 h 07
Nouveauté

Allegros lumineux, mouvements lents rêveurs sans réelle gravité et menuets raffinés sont les caractéristiques principales des trois *Symphonies salzbourgeoises* réunies sur ce disque, les rapprochant de l'esprit des sérénades comme le souligne Manfred Huss dans le texte d'accompagnement. Malheureusement, son interprétation, à la tête d'un orchestre d'instruments anciens, ne les valorise pas, faute d'un jeu dans l'ensemble trop raide et bousculé. Ainsi, les mouvements extrêmes sont-ils joués sur des tempos excessivement rapides qui brutalisent les phrasés comme dans les allegros de la *Symphonie n° 21*. Le *Menuetto* est également caricatural, marqué par des sonorités claironnantes et maniérées des cuivres.
La même raideur se retrouve dans les mouvements vifs de la *Symphonie n° 27*. L'*Andantino grazioso* offre un beau moment, son climat mystérieux et rêveur est bien rendu par la spiritualité des dialogues entre les pupitres et par une direction qui ménage des silences éloquents. S'appuyant sur un orchestre élargi, l'interprétation de la *Symphonie n° 34* apparaît davantage convaincante avec des mouvements extrêmes denses et bien soutenus rythmiquement, lesquels contrastent avec un *Andante di molto* qui, bien que manquant de profondeur, séduit par la mise en lumière des détails de l'orchestration et le raffinement des cordes. Le bilan reste globalement négatif. Nul doute que ces lectures superficielles et brutales renforcent les réticences des contempteurs des interprétations sur instruments d'époque auxquels nous conseillerons d'écouter les remarquables enregistrements d'Hogwood (L'Oiseau-Lyre).

Jean-Noël Coucoureux

Arvo PÄRT
(né en 1935)



★★★★
Kanon Pokajanen (sélection)
Cappella Amsterdam,
dir. Daniel Reuss
Harmonia Mundi HMC 905274. 2015. 1 h
Nouveauté



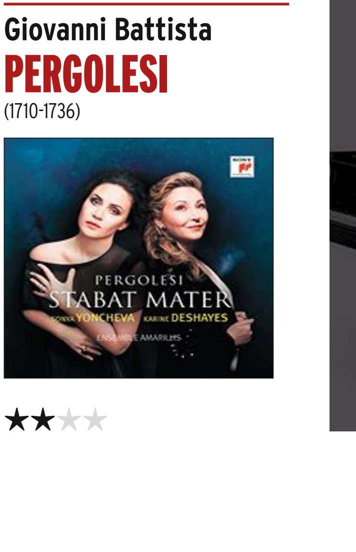
★★★☆
« Da pacem Domine »
Triodion. Magnificat-Antiphonen. Nunc dimittis. Dopo la vittoria. Virgencita. The Woman with the Alabaster Box. Tribute to Caesar. Da pacem Domine
Latvian Radio Choir,
dir. Sigvards Kjava
Ondine ODE 1286-2. 2016. 1 h 14
Nouveauté

Les *Kanon Pokajanen* (Canons de la repentance) occupent une place à part dans l'œuvre d'Arvo Pärt. Par sa durée tout d'abord, de plus d'une heure vingt au sein d'un corpus qui abonde en pièces brèves. *Kanon Pokajanen* se caractérise également par une écriture a cappella au plus proche du texte en slavon de Saint André de Crète (660-740), considéré comme l'inventeur du genre liturgique du canon, cette longue accumulation de strophes organisée autour des neuf odes bibliques traditionnelles. Comme l'écrivait Karol Beffa dans le n° 1 de *Classica* au moment de la création, « *l'euphonie y semble cultivée pour elle-même* ». C'est constamment beau mais, au disque plus encore qu'au concert, cela peut aussi devenir lassant. Sans doute conscient de cet écueil, Daniel Reuss a préféré offrir une sélection d'une heure des *Kanon*, mettant de côté l'*Ode V*.
Son interprétation, qui vise avant tout la clarté polyphonique, se démarque de celle des créateurs, le Chœur de chambre philharmonique estonien et Tõnu Kaljuste (2 CD ECM, 1998), plus proches de la tradition orthodoxe. Curieusement, malgré la permanence de la technique d'écriture, ce n'est pas une impression de ressassement mais de redéploiement perpétuel qui s'impose à l'écoute cette musique qui combine efficacement symétrie et dissymétrie. Cette sensation s'impose également à l'écoute de « Da pacem Domine », anthologie proposée par le chœur de la radio lettonne pour Ondine. On y retrouve huit pièces ou cycles a cappella composés entre 1988 et aujourd'hui, dans des interprétations généreuses mais qui ne concurrence pas les références habituelles parues chez ECM.

Bertrand Dermoncourt

Giovanni Battista PERGOLESI
(1710-1736)





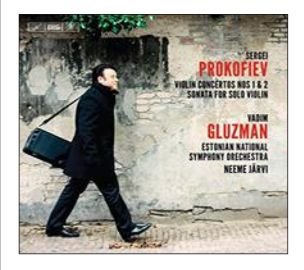
★★☆☆

Stabat mater
+ Mancini : *Sonate n° 14.*
Durante : *Concerto grosso n° 1*
Sonya Yoncheva (soprano), Karine Deshayes (contralto), Héloïse Gaillard (flûte à bec), Ensemble Amarillis, dir. Héloïse Gaillard et Violaine Cochard
Sony Classical 88985369642. 2016. 56'
Nouveauté

Encore un nouveau *Stabat* de Pergolèse ? Ce ne sont pourtant pas les versions qui manquent, dont plusieurs remarquables, quand d'autres œuvres du même compositeur ne sont jamais enregistrées… Cette version rassemble deux voix solistes somptueuses, parmi les plus grandes du moment, l'une plutôt verdienne (Yoncheva), l'autre plutôt rossinienne (Deshayes). Leurs timbres se marient plutôt bien. Quelques déséquilibres auraient pu être évités par l'ingénieur du son, car la tessiture de la seconde partie vocale, trop grave, ne met guère en valeur la voix de Deshayes. À l'accompagnement, l'ensemble Amarillis a choisi sobriété et austérité : un instrument par partie et et un orgue ectoplasmique. On comprend mal un tel choix organologique. À la présence rayonnante des deux voix répond, ou plus exactement, ne répond guère que l'absence de tout soutien orchestral.
Inutile d'ajouter que le son sec et maigrelet (concert au Théâtre des Champs-Elysées) ne restitue en rien l'acoustique réverbérante d'un établissement monastique, cette séquence s'inscrivant tout de même dans l'année liturgique. Cette acoustique est pourtant indissociable de l'écriture de l'œuvre, à commencer par les frottements à la seconde si typiques des *partimenti* italiens du style galant. Si l'on ajoute, à cet étrange manque de connexion entre chanteuses et instrumentistes, des problèmes récurrents de cohérence – les trilles ne sont pas abordés de la même manière – et une indéniable monotonie dans le choix des tempos, on ne s'étonne pas que l'ennui s'installe bien vite, en dépit de quelques beaux moments comme le « Vidit suum dulcem natum » ou le « Sancta mater, istud agas ». On reste donc fidèle à Alessandrini (Naïve) et Labadie (Dorian). Beaucoup plus intéressants se révèlent la sonate de Mancini, interprétée avec brio par Héloïse Gaillard, et le concerto de Durante, qui révèle à quelle source puisait l'art mélodique de Pergolèse.

Damien Colas

Serge PROKOFIEV
(1891-1953)

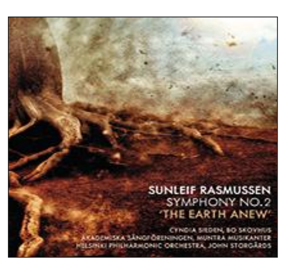


★★★☆
Concertos pour violon nos 1 et 2. Sonate pour violon seul
Vadim Gluzman (violon), Orchestre symphonique national d'Estonie, dir. Neeme Järvi
Bis 2142. 2014-2015. 1 h
Nouveauté

C'est de Neeme Järvi dont il faut parler en premier. En 1988, il enregistrait, pour Chandos, une superbe version des deux concertos. Un dialogue s'était noué avec la violoniste Lydia Mordkovitch. Un dialogue subtil et inventif grâce au jeu rhapsodique et sans cesse mouvant de la soliste. En 2004, cette fois-ci pour Deutsche Grammophon, le chef estonien accompagnait Ilya Gringolts dans le *Concerto n° 1* avec l'Orchestre de Göteborg. L'interprétation était de haute volée, mais un peu plus neutre. Avec Vadim Gluzman, violoniste infaillible (justesse, intonation, équilibre), peut-être le plus technicien des trois, l'orchestre s'efface. Dans le *Concerto n° 1*, il se contente d'accompagner. Les sarcasmes, les élans de la passion, l'ironie et la tendresse, l'inventivité et la provocation de l'écriture de Prokofiev n'appartiennent plus qu'au soliste jusque dans le finale, d'une sobriété orchestrale qui frise la neutralité.
Cela s'arrange dans le *Concerto n° 2* d'une expressivité douloureuse et plus implicitement classique. On regrette pourtant que les pupitres ne chantent pas à la hauteur du soliste dans le deuxième mouvement : les premiers violons restent bien placides. On ne peut laisser ainsi le soliste déployer sa cantilène sans porter la mélodie. Le finale est plus probant, mais les pupitres ne construisent leurs interventions que par petites touches comme si l'œuvre devait demeurer un bibelot mozartien égaré au XXe siècle. Sous l'archet de Vadim Gluzman, la terrifiante *Sonate pour violon seul*, hommage à Bach est d'une expressivité impressionnante. Sa dimension pédagogique s'estompe tellement l'interprète transfigure les figures de style à l'instar des variations du deuxième mouvement et d'un finale tout autant chorégraphié qu'héroïque. Un disque en demi-teinte.

Luc Nevers

Sunleif RASMUSSEN
(né en 1961)





Symphonie n° 2 « The Earth Anew »
Cyndia Sieden (soprano), Bo Skovhus (baryton), Chœur masculin de l'Académie d'Helsinki et Muntra Musikanter, Orchestre philharmonique d'Helsinki, dir. John Storgårds
Dacapo 8.226175. 2015. 53'
Nouveauté 1re

Après sa *Symphonie n° 1 « Journées océaniques »* (1997), enregistrée par Hannu Lintu en 2003, Dacapo propose la première captation de la *Symphonie n° 2 « La Terre de nouveau »*, écrite au cours de l'année 2015. Cette nouvelle pièce de cinquante minutes requiert deux chanteurs, un chœur masculin et un énorme orchestre. Elle distribue tour à tour des pages épiques, voire grandioses, et d'autres plus ténébreuses, presque inquiétantes. Ces variations d'atmosphère obéissent plus ou moins directement aux événements mythologiques nordiques très anciens dont s'inspire Rasmussen, à savoir les récits élaborés autour de l'arbre de vie des sagas islandaises, Yggdrasil.
L'esthétique de Rasmussen s'abreuve à différentes sources. Son amour de la nature, la vie spartiate sur les îles Féroé, son intérêt pour la musique populaire qu'il fréquenta dans sa jeunesse, mais aussi l'influence du jazz qu'il interpréta comme pianiste et sa proximité avec la musique spectrale qu'il étudia à Paris (IRCAM, Tristan Murail) s'associent selon une alchimie particulière pour créer une musique complexe, puissante et cependant d'écoute facile. Ses professeurs danois, Ib Nørholm et Ivar Frounberg, contribuèrent pour partie à installer son style luxuriant et rigoureux, qui a pourtant su rencontrer un large public et s'est vu récomposé de nombreux prix comme celui du Conseil nordique, en 2002, pour pour sa *Symphonie n° 1*.
Le chef d'orchestre finlandais John Størgårds, héraut zélé de

la musique nord-européenne contemporaine, sait piquer au vif l'Orchestre philharmonique d'Helsinki et les chœurs, les hissant à un rare degré d'accomplissement.

Jean-Luc Caron

Max
REGER
(1873-1916)





« Orchestral Songs »
Lieder avec orchestre et arrangements de lieder de Schubert, Brahms, Grieg et Wolf
Stefanie Iranyi (mezzo-soprano), Rainer Trost (ténor), Paul Armin Edelmann (baryton), Deutsche Staatsphilharmonie Rheinland-Pfalz, dir. Gregor Bühl
Capriccio C5275. 2016. 1 h 09
Nouveauté

C'est peu de dire que l'art de Max Reger est encore, du moins en France, très méconnu. Mis à part, dans le meilleur des cas, l'œuvre d'orgue (plusieurs intégrales discographiques achevées ou en cours), parfois l'œuvre choral, on ne programme presque jamais sa musique aujourd'hui. Mais fallait-il choisir Reger orchestrateur pour défendre sa cause ? Malgré la qualité des chanteurs et de l'orchestre, cet enregistrement, qui ne comprend en réalité que six lieder de Max Reger, sous leur forme orchestrée par le compositeur peu avant sa mort, déçoit. Les autres pièces sont des orchestrations par Max Reger de lieder de compositeurs romantiques allemands pour l'essentiel, à quoi s'ajoutent deux mélodies de Grieg.

On y perçoit tout un goût pour l'impressionnisme et également l'hommage voilé à l'orchestre de Wagner. L'entreprise menée par Reger d'arranger certains des lieder les plus connus de Brahms étonne, tant l'orchestre, d'une certaine manière, les dénature. *Sapphische Ode* devient un rien empâtée et *Immer leiser wird mein Schlummer* se transforme en lourde litanie pseudo-hongroise (banalisant par là le très discret hungarisme qu'avait imaginé Brahms pour la ligne de chant). *Feldeinsamkeit* tire son épingle du jeu en supportant assez bien l'orchestre, ce que l'on n'aurait pas imaginé… Quant aux lieder de Wolf, la transcription les rend, eux aussi, presque navrants – on se désole de découvrir ces effets de danse bavaroise pour *Das Ständchen* sur un poème d'Eichendorff, on s'accable d'un orchestre qui alourdit la subtilité d'un lied issu de l'*Italienisches Liederbuch*… Les *Gesänge des Harfners* deviennent plus lugubres que Schubert ne l'aurait cru possible – bois en deuil et ralentis de forte insistance… *Erlkönig*, enfin, était bien tentant et Max Reger n'a pu y résister. Nous non plus.

Hélène Pierrakos

Robert RUSSELL BENNETT

(1894-1981)



★★★☆

Old American Dances et autres œuvres pour ensemble d'instruments à vent
Royal Northern College of Music Wind Orchestra, dir. Clark Rundell et Mark Heron
Chandos CHAN 10916. 2016. 1 h 10
Nouveauté 1re

Robert R. Bennett est surtout connu comme arrangeur et orchestrateurs de nombreuses comédies musicales et compositeur de musiques de films. Mais en marge de cette production, il a laissé une importante production de musiques lyriques ou instrumentales, notamment une trentaine de partitions pour ensemble d'instruments à vent, d'un style est profondément ancré dans la musique populaire américaine. Si la suite *Down to the Sea in Ships* est tirée d'un documentaire télévisé sur la seconde guerre mondiale, tout le reste du programme est une vivante évocation de la bonne vieille Amérique.
Suite of Old American Dances (1949) se fonde sur des danses à la mode au début du XXe siècle. Les *Symphonic Songs* (1957) exploitent la même idée patrimoniale et populaire. Les *Quatre Préludes* (1974) rendent hommage à quatre compositeurs de musicals avec qui Bennett avait travaillé, Gershwin, Youmans, Porter et Kern. Enfin, *Autobiography* déroule, en sept mouvements, quelques épisodes de sa vie. Ce sont là d'émouvants mémoires musicaux. Une telle musique a peu d'équivalents en Europe et on la décrirait mal en l'inscrivant dans la case « musique légère » ou « de divertissement», même si elle se approche parfois de celle de compositeurs de chez nous comme Wal-Berg, Marcel Cariven ou Paul Bonneau, avec l'accent américain en plus, *of course*. Bennett avait de l'imagination, les moyens de ses ambitions et une extraordinaire science de l'orchestration, brillamment mise en évidence par les musiciens du Royal Northern College of Music de Manchester.

Jacques Bonnaure

Camille SAINT-SAËNS

(1835-1921)



★★★★

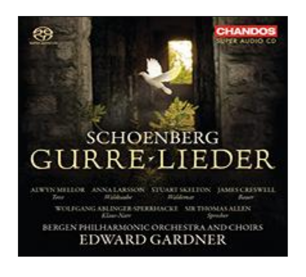
Quatuor pour piano et cordes* + Chausson : *Quatuor pour piano et cordes
Schubert Ensemble
Chandos CHAN 10914. 2016. 1 h 07
Nouveauté

Les quatuors avec piano de Saint-Saëns et Chausson se situent à deux moments différents de l'évolution du genre, en France. Celui de Saint-Saëns (1875) fait partie de ces œuvres qui ont véritablement donné un nouveau départ à la musique de chambre française. Le style en est un peu mêlé, oscillant entre un classicisme rigoureux, une expression parfois débordante de lyrisme et un certain humour dans la virtuosité, par exemple dans le scherzo dont chaque reprise est plus rapide que la précédente, jusqu'à la frénésie. C'est en tout cas une partition qui sonne magnifiquement, très agréable et inventive. Le quatuor de Chausson (1897) est plus personnel, bien qu'il se rattache incontestablement aux canons du style post-franckiste, qui est alors la tendance dominante de la musique instrumentale, avec ses longs développements, son lyrisme exacerbé et douloureux, sa rhétorique ample et sa structure couronnée par une grandiose péroraison.
Bien que ce couplage s'impose, les deux œuvres n'ont été associées qu'une seule fois, sauf erreur, par l'excellent Quatuor Kandinsky (Virgin). Citons les versions éparées du Mozart Piano Quartet (MDG) ou du Quatuor Elyséen (Arion) pour Saint-Saëns, des Musiciens (HM), du Quatuor Schumann (Æon) ou du Quatuor Elyséen (Arion) pour Chausson. Le Schubert Ensemble (de Londres) a notamment donné une magnifique version des deux quintettes de Fauré (Chandos, 2009). Les quatre solistes réalisent un parfait équilibre et sont attentifs à suivre les changements d'éclairage de chaque mouvement tout en offrant une vision d'ensemble solide et cohérente, notamment fondée sur le style vigoureux et très sûr du pianiste William Howard. Une belle réalisation pour deux vrais chefs-d'œuvre.

Jacques Bonnaure

Arnold SCHOENBERG

(1894-1951)





Gurre-Lieder
Alwyn Mellor (Tove), Anne Larsson (Waldtaube), Stuart Skelton (Waldemar), Wolfgang Ablinger-Sperrhacke (Klaus), James Creswell (Paysan), Sir Thomas Allen (Récitant), Chœurs du Philharmonique de Bergen, du Collegium Musicum, Edvard Grieg, Orphei Drängar, Etudiants du Royal Northern College of Music, musiciens du Symphonique de Gothenburg, Orchestre Philharmonique de Bergen, dir Edward Gardner
Chandos 2 SACD CHSA 5172(2). 2015. 1 h 44
Nouveauté

La légendaire interprétation de Seiji Ozawa (Philips, 1979) fut le viatique idéal de cette fresque postromantique par le lyrisme brûlant qui l'habitait et ses voix irremplaçables : Schönberg ne faisait plus peur ! Depuis, ont paru des versions humanistes et ferventes, comme celles d'Abbado (Deutsche Grammophon, 1992) et de Rattle (EMI, 2001), et d'autres, plus analytiques et moins préoccupées de lyrisme, dans la mouvance de Boulez : Craft (Naxos, 2001) et Salonen (Signum, 2009). Edward Gardner, par sa précision autant que par son engagement émotionnel, réussit une belle synthèse.
Les forces instrumentales et vocales requises sont, on le sait, spectaculaires. Dans cet enregistrement, les effectifs vocaux sont très diversifiés : cela enrichit considérablement l'impact de cette masse qui sous-tend le drame, jusqu'à la rémission finale.
Les interventions solistes se montrent satisfaisantes sans être exceptionnelles. Tove est ainsi un peu trop vibrée et limitée dans l'aigu et Waldemar, souvent à court de souffle. Mais, puisqu'il s'agit d'une cantate et non d'un opéra, cette fusion dans l'ensemble de ces voix individuelles est plutôt bienvenue. C'est surtout la démonstration orchestrale qui impressionne. L'investissement dramatique et lyrique des cordes est d'une

beauté stupéfiante et tous autres pupitres emboîtent le pas de cette vision si justement contrastée où l'intimité de l'amour tristanesque lutte contre les forces de la malédiction. C'est à l'élaboration d'un cosmos sonore auquel nous assistons et qui rapproche cette lecture norvégienne brûlante de celle d'Ozawa. La palme de cette cohérence, dans une prise de concert des mieux réalisées, revient sans doute à la richesse de l'imaginaire de Gardner, un chef étonnant, qui s'impose autant qu'il séduit.

Xavier de Gaulle

Robert SCHUMANN

(1810-1856)



★★★☆

Les Amours du poète. Lieder
Mauro Peter (ténor),
Helmut Deutsch (piano)
Sony Classical 88985338492. 2016. 1 h 05
Nouveauté

La rencontre entre un pianiste de vaste renommée et un jeune chanteur est toujours enthousiasmante. Mais elle n'est pas toujours fructueuse comme en atteste ces *Dichterliebe* (Amours du poète). Ils sonnent, au piano, dans la simplicité d'une interprétation éprouvée, n'ayant plus besoin de faire un sort à chaque harmonie et à chaque trait, mais qui se déploie dans la poésie et dans l'intériorité. C'est ce qui pêche d'emblée dans l'interprétation vocale de Mauro Peter, que l'on souhaiterait plus sobre, moins passionnelle, moins extérieure. S'affronter à un cycle qu'ont abordé tous les grands chanteurs de lieder n'est pas une mince affaire, mais il y faut, sinon une vision renouvelée, au moins une vision tout court, ce qui semble manquer dans cet enregistrement. En revanche, le choix par Mauro Peter de lieder de Schumann souvent un peu moins connus, également sur des poèmes de Heine, lui permet de faire valoir toutes sortes de qualités qui n'apparaissaient pas avec évidence dans les *Dichterliebe* : un sens du second degré dans le triptyque *Der arme Peter*, soutenu par le piano tout en ironie et en pseudo-simplicité de Helmut Deutsch, une ferveur et une profondeur pour *Abends am Strand* ou élans passionnels très contrôlés pour *Es leuchtet meine Liebe*.
Lied emblématique de toute la création schumanienne, *Mein Wagen rollet langsam op.142* est une réussite totale, non moins que *Belsazar op. 52*. Helmut Deutsch bâtit pour cela de véritables édifices poétiques : tempos stables et souvent étonnants de sobriété et de contrôle (surtout dans le monde si exalté de Schumann), ouvrant pourtant sur des avenues autrement plus inquiétantes, oniriques, fantasmagoriques. On aurait aimé que Mauro Peter le suive avec un peu plus de force dans ces chemins-là. Mais ce n'est qu'un début.

Hélène Pierrakos

Igor STRAVINSKY

(1882-1971)





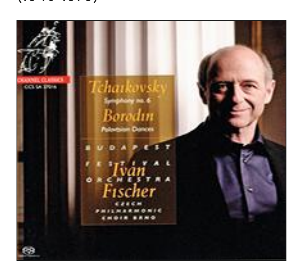
★★★☆

L'Oiseau de feu (ballet intégral)* + Bartók : *Mandarin merveilleux (Suite). Concerto pour piano n° 3
Yefim Bronfman (piano), Orchestre symphonique de Londres, dir. Valery Gergiev
LSO Live 2 CD LSO5078. 2015. 1 h 36
Nouveauté

Ces œuvres ont été captées en concert, au New Jersey Performing Art Center lors d'une tournée de l'orchestre aux Etats-Unis. Ce fut l'une des dernières apparitions de Gergiev comme chef principal de la formation londonienne. La suite du *Mandarin merveilleux* est desservie par une acoustique relativement sourde. L'impact physique est considérable, mais la spatialisation manque de profondeur. Ce Bartók sans beaucoup d'étagement dans les plans sonores en reste à une approche purement sonore. La puissance du Symphonique de Londres se déploie dans toute sa massivité, mais sans la violence expressive, l'inventivité et surtout la finesse que l'on pourrait espérer. Solti avec le LSO (Decca, 1964) sans oublier Levine avec Munich (Oehms, 2003), Jansons et le RSO de Bavière (Sony, 2007), Salonen et Los Angeles (DG, 2006) dominent la discographie pour la suite, Salonen, Boulez et Dorati s'imposant dans le ballet intégral.
Bronfman avait signé une belle version du *Concerto n° 3* avec Salonen (Sony, 1994). La clarté de son jeu chantant est à nouveau splendide, mais l'orchestre n'est pas exempt de reproches. La conception d'ensemble est bien lourde et le chef en manque d'inspiration (sans parler des sonneries de portables !). L'interprétation de *L'Oiseau de feu* est beaucoup plus convaincante. Russe dans l'âme, à la fois anguleuse et voluptueuse, narrative, envoûtante, orientalisante, elle devient, sous la baguette de Gergiev, un spectacle au charme grisant. Le chef avait déjà gravé le ballet avec l'Orchestre du Kirov (Philips, 1995). Espérons qu'il n'attende pas encore vingt ans pour le tenter à nouveau avec le même orchestre redevenu depuis le Mariinski ! En bis, les musiciens offrent *Montaigus et Capulets* de *Roméo et Juliette* de Prokofiev. Triomphe garanti.

Stéphane Friédérich

Piotr Ilitch TCHAÏKOVSKI
(1840-1893)



★★☆☆
Symphonie n° 6 « Pathétique » + Borodine : Prince Igor : Danses polovtsiennes
Orchestre du Festival de Budapest, dir. Ivan Fischer
Channel Classics SACD CCS SA 37016. 2014. 58'
Nouveauté

Saluons d'abord la volonté de ne pas faire tomber la « *Pathétique* » dans le spectaculaire. La masse orchestrale créée un statisme apte à laisser choir tout type de sentiment humain – la rage, la mélancolie, le désespoir. Le dynamisme ne s'adonne jamais à la démonstration des forces cuivrées, et la quête d'émotions nobles se fait sentir à chaque intervention de solo. Et pourtant, point de larme. La sincérité de l'expression ne suffit pas à combler l'absence d'un fil directeur. Ou plutôt d'une ligne narrative capable de profiter du génial réservoir à émotions qu'est l'œuvre de Tchaïkovski. Dès lors, l'*Allegro non troppo* se révèle trop sage, les pizzicatos des cordes se retrouvent étouffés sous une ligne mélodique équilibrée mais sans âme et les altos peinent à s'imposer. Aussi faudrait-il chercher du côté de Mravinsky (Leningrad, 1960, Deutsche Grammophon) pour renouer avec le caractère pathétique de l'œuvre : celui-ci y fait naître de fortes impressions sonores sans jamais sombrer dans le parthos, forçant les sentiments à s'indigner contre leur propre nature viciée et à entamer malgré eux la dure traversée de l'existence.
A l'opposé se trouve la version de Gergiev (Vienne, 2004, Philips), plus naturellement lyrique, plus frémissante mais cadrée par une maîtrise stupéfiante de l'évanescence harmonique. Le programme se termine par les *Danses polovtsiennes* qui, comme la *Symphonie n° 6*, souffrent d'une trop grande retenue, atténuant considérablement l'écriture verticale et vertigineuse de l'œuvre. En résumé, un enregistrement correct mais loin de rivaliser avec les grandes réussites de la discographie.

Clément Serrano

Ralph VAUGHAN WILLIAMS
(1872-1958)

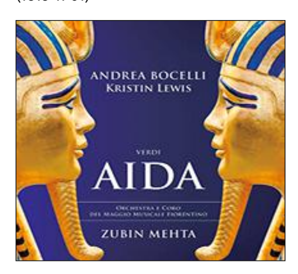


★★★☆
Fat Knight. Henry V (ouverture). Serenade to Music
Royal Scottish National Orchestra, dir. Martin Yates
Dutton SACD CDLX 7328. 2015. 1 h 14
Nouveauté

Shakespeare est le fil conducteur de ce florilège élisabéthain : le « gros chevalier » (*Fat Knight*) n'est autre que Falstaff, héros de l'opéra *Sir John in Love*. L'auteur tira des sept scènes de son opéra une suite pour deux pianos (inédite). Martin Yates l'a arrangée pour orchestre en mettant à profit la partition d'orchestre de l'opéra à laquelle il a superposée les parties vocales habilement orchestrées. Il en résulte un grand cru Vaughan Williams, œuvre truculente et rabelaisienne solidement assise sur son robuste socle de chants populaires : chansons à boire, chansons de marin où cantilènes pastorales comme l'admirable *Greensleeves* dont le cinquième mouvement nous propose une version ciselée, véritable bijou d'orfèvrerie orchestrale par lequel Maurice Ravel semble prendre ses quartiers en un Windsor nimbé de rêveuses brumes.
Les appels maléfiques des mauvaises fées qui hantent la forêt, en se gaussant du crédule chevalier, anticipent sur l'opéra *The Pilgrim's Progress*. Les robustes danses pimentées de dissonances évoquent la veine picaresque de Job. L'ouverture pour *Henry V* était initialement destinée à une fanfare. La savoureuse orchestration de Martin Yates transforme ce pot pourri de *folksongs* en un déferlement sonore dont les fastes pompeux s'accordent bien aux munificences Tudor de l'épopée du chevalier-bouffon. La *Serenade to Music*, sur un texte tiré du *Marchand de Venise*, aborde les rivages de la très british Nouvelle Jérusalem dont Vaughan Williams poursuivit la quête des Bergers sur les Montagnes délectables à l'apothéose de la *Symphonie n° 5*. Ici s'entrouvrent les portes de la Cité céleste et de ses cathédrales de rêve résonnant de paradisiaques cantiques, et le cœur se serre devant une ineffable beauté qui n'est pas de ce monde…La force tranquille de la direction à la fois ferme et enlevée de Martin Yates nous ramène sur terre régénérés et réconfortés par ce voyage dans les cieux.

Michel Fleury

Giuseppe **VERDI**
(1813-1901)



☆☆☆☆

Aïda
Kristin Lewis (Aïda), Andrea Bocelli (Radamès), Veronica Simeoni (Amneris), Carlo Colombara (Ramfis), Ambrogio Maestri (Amonasro), Giorgio Giuseppini (le Roi), Maria Katzarava (une prêtresse), Juan José de Leon (un messager), Chœur et Orchestre du Mai Musical Florentin, dir. Zubin Mehta
Decca 2 CD 483 0075. 2015. 2 h 25
Nouveauté

Et si la raison d'être de cette *Aïda*, le très célèbre Andrea Boccelli, n'était finalement pas son principal écueil ? Bien sûr, la voix du ténor italien est toujours aussi forcée, nasale, pleine d'artifices, de *portamenti*, de bizarreries d'émission et de tricheries face au texte : dans cet exercice de gonflette, toute parcelle de Radamès passe à la trappe, héros dépourvu de lyrisme, d'autorité, d'ambiguïté, de… tout. Après un « Celeste Aïda » qui révèle son art inégalé du chevrotement, le pire est encore à venir.
Veronica Simeoni, pas même l'ombre d'Amneris, ferait une bonne alto dans un chœur (professionnel). La soprano américaine Kristin Lewis miaule son Aïda sur un ton chafouin, aigus de tête d'épingle et graves geignards : « Ritorna Vincitor » est une horreur, l'« Air du Nil » , si vous allez jusque là, une abomination, et le duo final semble émaner de deux oisillons qui attendent la becquetée. On comprend d'ailleurs, dès la première confrontation, qu'il ne se passera rien, que la baguette grossière et complaisante de Zubin Mehta tirera les ficelles sans la moindre inspiration ni envie d'en découdre, pour sanctuariser avec une troupe banale, l'*Aïda* la moins indispensable de la discographie. Carlo Colombara, en Ramfis, Ambrogio Maestri, en père déchu, sauvent l'honneur, mais écouteriez-vous *Aïda* pour eux ? Probablement pas.

Jérémie Rousseau

Antonio **VIVALDI**
(1678-1741)



★★☆☆

Concerto pour flûte RV 433, 439, 441 ,443 et transcriptions
Lucie Horsch (flûte à bec), Amsterdam Vivaldi Players
Decca 483 0896. 2015. 53'
Nouveauté

Visage poupin, sourire figé et béret basque de guingois sur le

chef, Lucie Horsch fait donc son entrée au disque sous la prestigieuse bannière Decca. Particulièrement bien mis en valeur par la prise de son – l'on sait les problèmes de déséquilibre dont la flûte à bec peut souffrir face à un ensemble instrumental -, son jeu aérien n'a rien à envier à celui de ses aînés en terme de virtuosité : dès l'*Allegro* du *Concerto « Per Flautino » RV 443*, sa vélocité donne à entendre la polyphonie cachée derrière la ligne monodique en distinguant la voix principale de son ornementation. Son intonation et son legato parfaits confèrent un cantabile difficile à obtenir avec un tel instrument. Les arrangements proposés peinent à convaincre artistiquement, à l'exception du *Printemps* extrait des *Quatre Saisons*, arrangé pour flûte seule par un certain Jean-Jacques Rousseau : le célèbre *Andante* du *Concerto pour deux mandolines RV 532* perd de sa saveur ainsi adapté pour flûte et violoncelle. Et le « Cum dederit » du *Nisi Dominus RV 608*, en dépit de la touchante fébrilité du son, ne peut se substituer à l'incarnation vocale d'une mezzo-soprano ou d'un contre-ténor. « Vedrò con mio diletto », extrait de l'opéra *Il Giustino RV 717* ne convacainc pas davantage.
Mais le plus décevant reste l'accompagnement proposé par les Amsterdam Vivaldi Players : on se croirait projeté quelques années en arrière lorsqu'on jouait Vivaldi à la manière d'un classique viennois au lieu d'un baroque italien. Pour le théâtre, l'inventivité des diminutions, la complicité dans la relance motivique, la variété des phrasés, d'autres références s'imposent sans peine. A la verdeur jubilatoire d'Il Giardino Armonico et Giovanni Antonini (Teldec), on préfère sur la durée le délicat *sfumato* avec lequel I Barocchisti et Diego Fasolis enrobent Maurice Steger (Harmonia Mundi).

Jérémie Bigorie



★★☆☆

Concertos pour mandoline(s) RV 425 et 532. Concerto pour luth RV 93. Concerto pour violon RV 356. Sonates en trio pour luth RV 82 et 85

Thibault Cauvin (guitare), Orchestre de chambre de Paris, dir. Julien Masmondet

Sony Classical 88985342182. 2016. 54'

Nouveauté

Il n'est pas certain que, comme l'annonce le texte de présentation, « les transcriptions pour guitare renforcent la cohérence d'ensemble des œuvres enregistrées et montrent avec pertinence l'universalité du discours vivaldien ». L'arrangement et l'adaptation appartiennent, on le sait, à la grammaire de la musique baroque. Aussi Bach n'hésita pas à faire sienne la musique de Vivaldi. Si la guitare peut, sans trop dénaturer le message, se substituer au luth, elle peut difficilement remplacer la mandoline à la sonorité autrement plus incisive et à l'éloquence plus mutine. Mais Thibault Cauvin est un merveilleux artiste, familier de l'exercice de transcription et joue, par exemple, les sonates pour clavecin de Scarlatti avec une musicalité souveraine. Et si on regrette que la guitare ne puisse se montrer aussi dynamique que la mandoline dans les mouvements rapides des concertos, on écoute avec plaisir les épisodes lents, plus propices à l'épanouissement de sa sonorité douce et de son expression rêveuse.
En revanche, le duo avec l'orchestre ne fonctionne pas. L'acoustique, mate et sombre de la salle, alourdit les sons et gonfle artificiellement les basses. La prise de son privilégie en outre le soliste comme dans un enregistrement de variété. Il y a beau avoir d'excellents musiciens dans les rangs de l'Orchestre de chambre de Paris ou en renfort comme le claveciniste Yvon Repéran et Damien Pouvreau au théorbe et à la guitare baroque, le dialogue peine à s'installer. Le *Concerto pour deux mandolines RV 532*, interprété avec la guitariste chinoise Xuefei Yang (est-elle à droite et Thibault Cauvin à gauche ?), pâtit ainsi d'un accompagnement sans réel enthousiasme ni sens du dialogue. Qui veut découvrir ces œuvres se tournera vers les versions originales du Giardino Armonico (Teldec, 1990-1992) et Rolf Lislevand (Naïve, 2006).

Philippe Venturini

Charles-Marie WIDOR

(1844-1937)



★★★☆

La Nuit de Walpurgis. Concerto pour violon et orchestre. Symphonie n° 1

Sergey Levitin (violon), Royal Scottish National Orchestra, dir. Martin Yates

Dutton SACD CDLX 7315. 2014. 1 h 17

Nouveauté

Apparemment intéressé par les raretés françaises du XIXe siècle, l'éditeur britannique Dutton, qui avait déjà publié des œuvres de Godard et consacré deux disques à Widor, poursuit la découverte de la musique symphonique du célèbre organiste de Saint-Sulpice, jalon important dans l'évolution d'un romantisme français. La *Symphonie n° 1* est une œuvre de jeunesse (1870), caractéristique du renouveau symphonique soutenu par les associations symphoniques créées en cette fin de Second Empire (Concerts Pasdeloup en 1861). A l'époque, en France, le modèle indépassable restait toujours Beethoven. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que la symphonie de Widor se réfère à cet aîné loitain, avec un talent indéniable.
Le *Concerto pour violon* (1877) avait été complètement oublié et on en doit l'exhumation à Martin Yates, qui évoque dans le texte de présentation le parcours du combattant qui a mené à sa redécouverte dans les fonds de la Bibliothèque Nationale de France. Les mouvements en sont enchaînés, ce qui n'est pas absolument original dans le concerto français, et l'on remarquera que Widor y use du procédé cyclique qu'il semble avoir utilisé indépendamment de Franck.
Enfin, la *Nuit de Walpurgis* (1880), d'après le *Faust* de Goethe, est un poème symphonique en trois mouvements, proche en esprit des modèles lisztiens, avec ce que cela suppose parfois de bruyante emphase mais aussi de magie évocatrice. Après une ouverture, le magnifique mouvement lent, assez wagnérien, dépeint l'« apparition de Faust et Hélène » et l'œuvre s'achève sur une bacchanale. Au moment où l'on redécouvre des pans entiers de la musique française de la fin du XIXe siècle, ce programme vient conforter l'impression d'une grande richesse encore sous le boisseau. Cela laisse espérer d'autres découvertes. Les qualités des interprètes sont à la hauteur de l'intérêt du programme. Sergey Levitin est brillant dans le concerto et Martin Yates très convaincant, dynamique et nuancé à la tête d'une formation de haut niveau.

Jacques Bonnaure

RÉCITALS INTERPRÈTES

Lisa BATIASHVILI

(violon)



★★★☆

Tchaïkovski : *Concerto pour violon.* Sibelius : *Concerto pour violon*

Orchestre de la Staatskapelle de Berlin, dir. Daniel Barenboïm

Deutsche Grammophon 479 6038. 2016. 1 h 10

Nouveauté

Ce disque affiche une distribution luxueuse et prometteuse pour deux grands concertos du répertoire. L'excellente violoniste géorgienne Lisa Batiashvili y rencontre Daniel Barenboïm et la Staatskapelle de Berlin. Le concerto de Tchaïkovski offre un terrain idéal à la sonorité galbée d'une soliste au lyrisme raffiné, à la technique royale qui sait éviter toute propension au pathos ou aux effets de manche. Toujours expressif, son jeu dense et aérien, virtuose sans excès (la cadence de l'*Allegro moderato* initial), d'une constante musicalité, parvient à conjuguer élégance et poésie (*Canzonetta*), chaleur et luminosité avec une cohérence de tous les instants. La séduction, réelle, manifeste, est hélas souvent gâchée par les emportements brusques de Daniel Barenboïm qui confond dans les *tutti* menés tambour-battant, l'orchestration de Tchaïkovski et celle de Bruckner (fin du premier mouvement, interventions puissantes dans le finale). La même impression prévaut dans l'interprétation du concerto de Sibelius où Lisa Batiashvili livre une exécution svelte, toute de finesse (*Adagio di molto*), de sensibilité, avec une maîtrise confondante (*Allegro ma non tanto*), faisant fi des embûches semées en chemin par le compositeur, luimême fin connaisseur des arcanes du violon. A la fois engagée et stylistiquement sans faille, cette lecture pâtit à nouveau du manque de transparence orchestrale de la direction de Barenboïm qui alourdit le propos, servi pourtant par sa phalange berlinoise d'une somptuosité instrumentale saisissante.
A cause d'un accompagnement orchestral sans grâce, cette nouvelle interprétation ne peut rivaliser dans le concerto de Tchaïkovski avec celles de Milstein-Abbado (Deutsche Grammophon), Repin-Gergiev (Philips), Kogan-Silvestri (Warner), tous trois victorieux de l'écoute en aveugle (lire *Classica* n° 185). Pour le concerto de Sibelius (lire *Classica* n° 127), Lin-Salonen (Sony),Ferras-Karajan (DG), Oïstrakh-Rojdestvenski (Melodiya), voire Mullova-Ozawa (Philips) caracolent toujours en tête de la discographie.

Michel Le Naour

Elina GARANCA

(mezzo-soprano)



★★★☆

« Revive »
Airs de Mascagni, Cilea, Verdi, Saint-Saëns, Moussorgski, Massenet, Thomas, Ponchielli et Leoncavallo

Orquestra de la Comunitat Valenciana, dir. Robert Abbado

Deutsche Grammophon 479 5937. 2016. 1 h 01

Nouveauté

On le sait par le théâtre, la voix est belle de timbre, longue, facile, hardie, sans d'ailleurs en rien l'accent caractéristique qui identifiait d'emblée d'illustres mezzos devancières, elles aussi versatiles et bonnes en tout : la Simionato, Christa Ludwig. Faute de se différencier par le timbre, Garanca ouvre grand l'éventail de ses facilités lyriques, qui est immense. Disons tout de suite qu'à cette précieuse galerie de personnages Mignon, simplement honnête (pourquoi pas son « Air du Feu »), Marina (*Boris Godounov*), simplement ogresse, Preziosilla (*La Force du Destin*) ne font qu'ajouter, en quantité. Pour un vrai grand mezzo italien comme Laura de *La Gioconda*, c'est un rien court d'étoffe ; pour Dalila aussi, évidemment. Deux raretés discographiques sont très bienvenues : Anne Boleyn (d'*Henry VIII* de Saint-Saëns) et Musette (de *La Bohême* de Leoncavallo). Admirable dans les « Larmes » (Charlotte) de *Werther* (superbe à la scène), le français sera juste un peu court d'intensité expressive dans les adieux de Didon (*Les Troyens*).
A une telle Santuzza (*Cavalleria rusticana*) on ne voit guère de rivale aujourd'hui. Très bonne chanson du voile d'Eboli (*Don Carlo*), suggérée, vocalisée. Reste l'exceptionnel : dans *Adriana Lecouvreur*, à la fois l'entrée d'Adrienne, d'un ton mystérieux superbe, et une « Acerba voluttà» de la Princesse à faire crouler la salle ; et d'*Hérodiade*, récitatif et air, toute une scène de passion lyrique et de risque vocal glorieusement assumé. Une gagneuse ! Est-il permis de suggérer qu'à ce volcan qui sait sourire Roberto Abbado offre un bel orchestre, mais qui souvent bien inutilement veut se faire entendre aussi ?

André Tubeuf

Philippe JAROUSSKY

(contre-ténor)



★★★☆

Bach : *Cantates BWV 82 et 170.* Telemann : *Cantates TWV 1:364 et 1:983*

Freiburger Barockorchester

Erato 0190295925338. 2015. 1 h 15

Nouveauté

Pour son premier disque en allemand, Philippe Jaroussky n'a pas choisi la facilité : les deux cantates de Bach retenues figurent parmi les plus enregistrées et comptent de très nombreuses réussites. Signalons ainsi pour *Vergnügte Ruh BWV 170*, les versions pour alto masculin de Alfred Deller (Vanguard, 1954), Paul Esswood (Teldec, 1985), Andreas Scholl (Harmonia Mundi, 1997) et Damien Guillon (ZZT, 2011). Le programme commence assez mal (*BWV 170*), il faut bien le reconnaître. Le Freiburger Barockorchester ne semble pas très concerné, isolé par la prise de son. Philippe Jaroussky additionne les manières et n'exprime pas les doutes ni les angoisses de l'homme face à sa destinée. Si « Ich habe genug » profite du magnifique solo de hautbois d'Ann-Kathrin Brüggemann, il n'en paraît pas moins affecté et d'une portée spirituelle bien courte.
La demi-heure que comptent les deux cantates de Telemann se montre en revanche bien plus réussie, sans doute parce que la musique, plus naturellement lyrique, convient mieux au chanteur. *Die stille Nacht TWV 1:364*, relatant les derniers

instants du Christ au Mont des Oliviers avant son arrestation brille d'une lumière d'espoir. Et *Jesus liegt in letzten Zûgen TWV 1:983*, méditation sur le martyre du Christ, contient un air central, avec violon obligé, d'une troublante sérénité. On conseillera cependant à qui veut écouter ces cantates de la Passion dans leur tessiture originale (basse), un très beau disque de Klaus Mertens avec Shalev Ad-El (CPO, 2006-2007).

Philippe Venturini

RÉCITALS TITRES

L'Ange & LE DIABLE



★★★☆

Locatelli : *Sonate op. 6 n° 12.* Leclair : *Sonate op. 9 n° 8.* Forqueray : *Suite n° 5 (extraits).* Tartini : *Sonate « Les Trilles du diable »*
Chouchane Siranossian (violon), Jos Van Immerseel (clavecin)
Alpha 255. 2015. 1 h 08
Nouveauté

De Locatelli qui jouait « *comme un diable* » au pacte scellé par Paganini, la virtuosité a toujours semblé suspecte, au point d'engendrer son lot de fantasmes. « L'ange » peine à s'affirmer dans cet « *entrainement d'endurance artistique et technique* » préparant à la situation du concert qu'était la sonate baroque avec continuo. C'est pourtant le qualificatif qui fut accolé à Leclair, en opposition bien sûr à Locatelli. Le premier cultive un art de la mesure, le second un art de l'illusion. Sous les doigts de Chouchane Siranossian, la sonorité s'accorde pleinement aux différents univers : ronde et charmeuse chez Leclerc, elle délaisse la séduction chez l'Italien, s'autorisant même quelques aigreurs et frottements à des fins expressives, à l'image d'un dessin à la mine de charbon dont le tracé baverait par endroits. L'éventail des positions possibles sur l'instrument semble passé en revue via la vertigineuse montée du *Capriccio pour violon seul* qui referme les douze *Sonates op. 6*.
Pour apprécier pleinement les fameux *Trilles du diable* de Tartini dans sa version authentique pour violon et clavecin, il convient de désapprendre, à l'instar de la chaconne de Vitali, nos modèles romantiques : l'ornementation et les rythmes de danses s'immiscent dans le discours très bien mené par Chouchane Siranossian et Jos Van Immerseel. On retrouve le claveciniste en solo dans des extraits de la *Suite n° 5* présentée ici sous le nom d'Antoine Forqueray alors que le même label, dans un récent enregistrement dû à Justin Taylor (d'un jeu plus libre et moins raide qu'Immerseel, **CHOC**, lire *Classica* n° 187), l'attribue à son fils Jean-Baptiste, lequel édita le recueil de son père non sans y avoir ajouté quelques « pièces de sa composition » ; reste à savoir lesquelles…

Jérémie Bigorie

Danse MACABRE



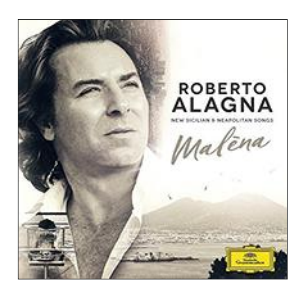


Œuvres de Dukas, Dvorak, Moussorgski, Balakirev, Saint-Saëns et Ives
Orchestre symphonique de Montréal, dir. Kent Nagano
Decca 483 0396. 2015. 1 h 09
Nouveauté

L'Halloween de Nagano glisse vers un macabre poli. L'exactitude rythmique prive les notes de toute extravagance et appelle à une exécution simple et mesurée. Dès lors, la mort ne frappe plus : elle caresse d'une langueur ténébreuse le fantastique caché sous les portées. On profite de belles atmosphères mais pas d'une narration soutenue, comme dans cette *Danse macabre* de Saint-Saëns dont seuls les solos de violon pointent la noirceur. De même, pour la magie des climats et l'intensité du récit de *L'Apprenti Sorcier*, on restera fidèle à Paray (Mercury) et Ansermet (Decca).
L'ensemble du programme s'adresse trop l'intellect et refuse les sensations fortes. Ainsi dans les *Three Outdoor Scenes* de Charles Ives, Leonard Bernstein avec le Philharmonique de New York (Deutsche Grammophon), n'hésitait pas à accentuer les dissonances des mouvements mélodiques contraires. Kent Nagano semble se l'interdire. La beauté, réelle et incontestable, du son de l'orchestre finit par faire oublier tout sentiment d'inquiétude et atténuer les élans de la danse.

Clément Serrano

MALENA





Roberto Alagna (ténor), London Orchestra, dir. Yvan Cassar
Deutsche Grammophon 481 4624. 2016. 55'
Nouveauté

DOLCE VITA



★☆☆☆

Jonas Kaufmann (ténor), Orchestre du Théâtre Massimo de Palerme, dir. Asher Fisch
Sony Classical 88875183642. 2016. 1 h 07
Nouveauté

Deux ténors les plus talentueux et emblématiques de notre époque s'attaquent au répertoire populaire italien, au sens le plus large du terme. Le premier, Roberto Alagna, y est chez lui par la langue, le répertoire, la culture et le parcours discographique. Le second, Jonas Kaufmann, en est aussi éloigné qu'un Luciano Pavarotti aurait pu l'être, disons, de Parsifal. Et pourtant, il ose, notre Jonas. Et pousse le bouchon très loin. Mais ce qu'on pardonnera à Roberto Alagna (ici, bien des choses, mais quand même pas les arrangements douteux d'Yvan Cassar et les chansons à l'eau de rose de ses frères, décalques de Nino Rota parcourus de « zding » à la Morricone), ne passe pas chez Kaufmann, interprète éclairé de Lohengrin et des *Sonnets de Michel-Ange*, dont l'art pâlit face à son confrère Alagna, sans même en remonter à Pavarotti, porte-voix gourmand du medley napolitain.
Fatiguée, la voix de Jonas Kaufmann est soutenue par un or-

chestre monochrome et des arrangements qui pèsent des tonnes (ah, ces mandolines !) Plus rédhibitoire, le timbre n'a ni le charme ni la chaleur appropriés, la séduction de latin lover dont Kaufmann, trop littéraire et cérébral, est dépourvu. Voici la Dolce Vita au filtre du Docteur Freud. Et puis, à force de nous avoir habitué à des programmes exigeants, jusque dans son magistral album d'opérettes, on se demande bien quel intérêt un artiste de ce calibre trouve dans des textes aussi creux et les refrains de Romano Musumarra (vous savez, l'auteur de Johnny Johnny). On peut s'aventurer chez le charmant Ernesto de Curtis sans forcément verser dans *Caruso*, *Con te partiro*, et autre tartines de mascarpone. Quitte à choisir, on préfèrera tenter le *Sole Mio* inattendu de Roberto Alagna… et retrouver nos deux artistes chéris dans ceux qu'ils font de mieux : l'opéra.

Jérémie Rousseau

La Harpe REINE



★★★★

Musique à la cour de Marie-Antoinette Œuvres de Krumpholtz, Haydn, Hermann et Gluck

Xavier de Maistre (harpe), Les Arts Florissants, dir. William Christie

Harmonia Mundi HAF 8902276. 2016. 1 h 10

Nouveauté

Loin de déparer les salons de l'aristocratie française avec ses formes tout en courbes, la harpe, sous l'impulsion de Marie-Antoinette (une joueuse assidue) et des avancées techniques de l'instrument, connut même un nouvel essor au moment où la royauté dardait ses derniers rayons. Parmi les compositeurs qui s'y intéressèrent, le présent enregistrement, capté en concert à l'Opéra de Versailles, place le focus sur Jean-Baptiste Krumpholtz (1742-1790), embauché par Haydn au poste de harpiste chez les princes Esterhazy avant de trouver une mort tragique à la Révolution, et Johann David Hermann (ca. 1760-1846), maître de piano à la cour, dont les trois concertos, aujourd'hui bien oubliés, comptent parmi les premiers écrits par un compositeur non harpiste.
Si elle s'inscrit dans le sillage du style galant tout en sollicitant la technique de base pour l'instrument (gammes, arpèges, octaves en batteries), la musique nous tient sous son sortilège grâce au talent des interprètes. On sent le bras de William Christie derrière ce phrasé cursif des ritournelles et ce soin apporté aux coups d'archet. Lorsque le soliste fait son entrée, l'échelle dynamique perd aussitôt quelques degrés afin de ne pas le couvrir, donnant lieu à des alliages de timbres d'une grande subtilité. On goûtera pour elles-mêmes les « sonorités diaphanes et incomparables » de l'instrument joué par Xavier de Maistre dans sa transcription magistrale de la *Danse des esprits bienheureux* extraite d'*Orphée et Eurydice* de Gluck, un moment de pure magie. Avant cela, William Christie et ses « Arts Flo » auront livré leur interprétation de la *Symphonie n° 85 « La Reine »* de Haydn : une vivacité rythmique jamais précipitée, une robe instrumentale éclatante (le basson narquois du menuet), un apprêt général des plus séduisants : ce Haydn parfumé et distingué est un enchantement.

Jérémie Bigorie

Sonates pour VIOLON



★★★☆

Grieg : *Sonate n° 2.* Nielsen : *Sonate n° 2.* Sibelius : *Quatre pièces.* Stenhammar : *Sonate*

Baiba Skride (violon), Lauma Skride (piano)

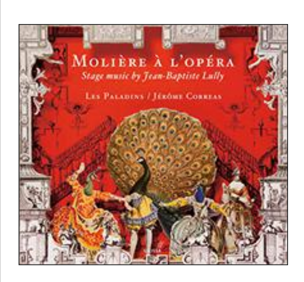
Orfeo C 913 161 A. 2015. 1 h 11

Nouveauté

Faisant du folklore un élément à la fois profond et léger, un mûrissement intérieur donnant une sonorité pleine et cristalline, les sœurs Skride nous épargnent les habituelles pièces dansantes ou mélodrames nordiques. L'exemple le plus frappant est perceptible dès la *Sonate n° 2* de Grieg : Baiba Skride fait montre d'un *legato* mêlant retenue et expressivité là où le duo Dumay-Pires (DG) accentuait l'esprit romantique de chaque *glissando*. La pianiste Lauma Skride déploie un jeu tout en noblesse, figurant la physionomie saine de chaque note, ronde mais sans mauvaise graisse. Les deux artistes offrent ainsi une interprétation habilement posée, à l'image de la troisième pièce de Sibelius : les accords, inscrits dans un rapport constant au métronome, sont délivrés du carcan rythmique par une sonorité intense. Par ailleurs, la sonate de Stenhammar profite d'un beau jeu de clair-obscur. Leur lecture de la *Sonate n° 2* de Nielsen, semble, en revanche, moins aboutieie, car moins riche de contrastes et de nuances. Mais cette réserve ne doit pas détourner de cette belle réussite.

Clément Serrano

Molière À L'OPÉRA



★☆☆☆

Musiques des comédies-ballets de Lully et de Charpentier

Les Paladins, dir. Jérôme Correas

Glossa GCD 923509. 2015. 1 h 13

Nouveauté

Molière à l'opéra ou Lully au théâtre ? La collaboration entre « les deux Baptiste » s'accomplit en effet dans une douzaine de comédies-ballets (*La Princesse d'Elide*, *Les Amants magnifiques*, entre autres) et non dans la tragédie en musique. Même la tragédie-ballet *Psyché* ne peut prétendre au statut d'opéra. Passons. Le titre n'est pas le principal point faible de cet enregistrement. Il y a d'abord le son. Petit, étriqué, sans relief, écrasé par une acoustique peu favorable et une prise de son de concert qui fait ce qu'elle peut. Il y a ensuite un effectif instrumental rudimentaire (deux violons, deux altos, une basse de violon) incapable de restituer l'écriture de Lully à cinq parties. Et puis, il y a une distribution vocale qui oscille entre le passable et l'épouvantable (par bienveillance, on ne détaillera pas). Jérôme Corréas annonce naïvement la volonté de se « *rapprocher d'un chant plus populaire, mais sophistiqué dans sa recherche de contrastes, de couleurs* » : rien de cela ne se fait entendre dans ce désespérant amateurisme. Pour le théâtre, retour à Minkowski (Erato, 1987).

Philippe Venturini

RÉÉDITIONS ET BONNES AFFAIRES

Des intégrales et des coffrets en tout genre dédiés aux chefs, notamment à Mravinsky, des sommes magistrales Argerich, Pollini, Price et Kremer, plusieurs volumes consacrés à Perahia, quatre parcours historiques baroques…

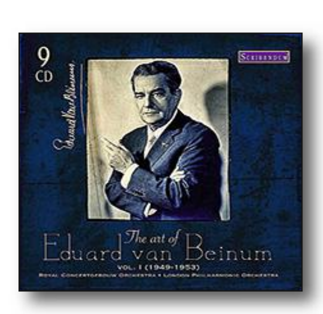
ORCHESTRE



Sony Classical réédite dans sa collection économique en coffrets cartonnés Masters l'intégrale un peu oubliée des symphonies de Nielsen par **Esa-Pekka Salonen** avec l'Orchestre de la Radio de Suède. Direction précise et déterminée, texture aérée, sens des climats : elle mérite de figurer aux côtés des réussites de Blomstedt (EMI et Decca) et Berglund (Sony). Quelques extraits symphoniques d'opéras et les concertos pour violon de Nielsen et Sibelius avec Cho-Liang Lin complètent ce bel ensemble (6 CD 88875167972, 1985-1990, ★★★★).

Dans la même série paraît une autre intégrale de six symphonies, celle de Tchaïkovski par le Royal Philharmonic Orchestra et un **Yuri Temirkanov** alors peu connu en Occident, assortie de pages orchestrales célèbres. Le geste est souvent large, la main parfois lourde, mais il y a d'incontestables réussites, telles les premières symphonies (6 CD 88985314362, 1989-1993, ★★★).

Également inégale, la troisième intégrale des symphonies de Sibelius par **Colin Davis,** seconde avec l'Orchestre symphonique de Londres (après RCA, 1992-1994), doit s'incliner devant les deux premières. La direction a perdu sa flamme et le souffle s'avoue plus court. Ce cycle capté en concert, au Barbican, à Londres, est complété par *Kullervo.* Un sixième disque réunit l'ensemble sur un Blu-ray audio et propose une restitution en multicanaux (5 SACD LSO Live + 1 BD Audio LSO 0675, 2002-2008, ★★★).



Plus historiques, mais toujours aussi piètrement édités : c'est ainsi que se présentent les coffrets que publie Scribendum. Deux volumes sont consacrés à **Eduard van Beinum** avec le Concertgebouw, pour l'essentiel, et le Philharmonique de Londres. Le premier opus reprend les bandes Decca monophoniques et couvre un très large répertoire : Sibelius, Mahler, Bruckner, Haydn, Franck, Berlioz, Brahms… Le second y ajoute des œuvres de Debussy, Ravel, Bach interprétées par le Concertgebouw. Ce sont des bandes Philips, rééditées en partie chez Decca Eloquence. La direction est souple, sans aucun maniérisme, moderne à une époque où les excès d'effusion étaient courants. Hélas, les dynamiques sont souvent écrêtées et le nettoyage des bandes un peu trop radical (9 CD SC507, 14 CD 508, ★★★).

Constat identique avec « The Art of **Mravinsky** ». Le label a puisé dans les archives Melodiya et des concerts donnés à Moscou en 1965 et en 1972 pour composer un coffret curieusement agencé. Les répertoires russe (Glinka, Moussorgski, Tchaïkovski, Stravinsky, Chostakovitch) et germanique (Mozart, Beethoven, Wagner) dominent et laissent une petite place à un CD Debussy, Bartók et Honegger. Pourquoi avoir conservé trois versions de la *Chevauchée des Walkyries* et deux de la *Symphonie n°6* de Chostakovitch ? Rien à redire quant aux classiques de la discographie comme la *Musique pour cordes, percussion et célesta* de Bartók ou la *Symphonie n°7* de Sibelius (7 CD SC503, 1965-1972, ★★★★).

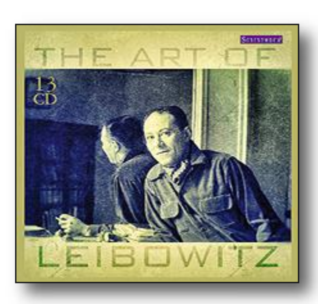
Signalons qu'il est possible d'écouter cette même *Symphonie n°7*, ainsi que *Le Cygne de Tuonela* de Sibelius, issus du même concert moscovite de 1965, dans de bonnes conditions sonores, accompagnés par la *Symphonie n°3,* toujours du compositeur finlandais, et les *Nocturnes* de Debussy chez Praga Digitals (PRD/DSD 350 103, ★★★★). On trouvera également chez le même éditeur et par le même **Mravinsky** les *Symphonies n°4* et *n°5,* ainsi que des extraits des *Saisons* de Glazounov. Un bon travail de nettoyage et de mise en espace pour de splendides versions historiques (PRD/DSD 350 129, ★★★★). Est aussi rééditée une impitoyable *Symphonie n°10* de Chostakovitch, captée durant le Festival du Printemps de Prague en 1955, avec une *Symphonie n°4* de Beethoven donnée le même jour (PRD/DSD 350 115, ★★★★).



Mravinsky est également honoré par un second coffret Profil Günter Hänssler réalisé à partir des bandes Melodiya ensuite parues sous différentes étiquettes dont Multisonic et non rééditées depuis. On (re)découvre ainsi la *Symphonie*

fantastique de Berlioz (1960), *Petrouchka* (1946), *L'Oiseau de feu* (1961), la *Suite n°2* de *Roméo et Juliette*, deux versions de la *Symphonie n°6* de Prokofiev (1952 et 1958). Lectures à couper au couteau, incendiaires, grandioses (*Symphonie alpestre*, « *Pathétique* » de 1949). Une heureuse réédition, malgré un son trop filtré (6 CD PH16026, 1940-1962, ★★★★).

Retour chez Scribendum en compagnie d'un autre autre illustre chef russe, **Evgeny Svetlanov,** mis dans une grosse boîte de 20 CD conçus à partir de prises de Melodiya pour la plupart, mais aussi de Warner. Le travail de repiquage est plus réussi qu'à l'accoutumée. Voici donc, en vrac, un portrait du maestro, allant de la *Symphonie n°8* de Bruckner aux symphonies de Brahms et de Tchaïkovski en passant par Respighi, Elgar (les *Sea Pictures* chantées en russe), Khrennikov et Chostakovitch dont la *Symphonie n°7* est donnée deux fois, en concert et en studio (20 CD, SC501, 1967-1985, ★★★).



Toujours chez Scribendum se trouve un intéressant volume consacré à **René Leibowitz.** Le compositeur, théoricien et chef d'orchestre français d'origine polonaise a réalisé au début des années 1960 de nombreux enregistrements. Une intégrale des symphonies de Beethoven avec le Royal Philharmonic Orchestra bien sûr, mais également Stravinsky (*Le Sacre*), Grieg (concerto avec Earl Wild) et une multitude de pièces françaises, allemandes et russes avec la Société des concerts du Conservatoire, des orchestres italiens et anglais prête-noms, le tout dans une stéréo de bonne facture. En compagnie de Leibowitz, il n'y a aucun risque de s'abandonner à de larges élans lyriques. L'absence de concession, la parfaite efficacité sont la signature d'un musicien intransigeant. Ces interprétations semblent, pour la pupart, étonnamment modernes (13 CD SC510, 1960-1962, ★★★★).



« The Art of **Jascha Horenstein** » laisse en revanche bien plus sceptique. La *Symphonie n°2* de Brahms en concert à Copenhague (on préférera la Philharmonie tchèque, 1966), *Mathis le peintre* de Hindemith et les Mahler bien connus: *Symphonies n°1* et *n°3* avec le Symphonique de Londres et la *n°6* à Stockholm. Les bandes Unicorn sont dépareillées et donnent un faible aperçu de l'art, précisément, du chef ukrainien et le son est globalement moins présent que dans les précédentes éditions (5 CD SC511, 1966-1972, ★★).

« The Art of **Hermann Scherchen** » ne se montre pas plus satisfaisant dans le coffret Deutsche Grammophon publié sous le même titre (*voir* Classica *n°184)* : on déplore toujours des absents. Le curieux gagnera certes les quatre suites pour orchestre (mortellement ennuyeuses, 1954) et l'*Offrande musicale* dans la version de Vuataz (1951, vraiment?) de Bach, mais •••

Toutes les gammes de Richter

Toujours passionnant quand il joue seul, le pianiste russe n'a pas toujours rencontré partenaire avec qui s'entendre.


DECCA

Warner réunit tous les enregistrements de studio et de concert réalisés par Sviatoslav Richter (1915-1997) pour HMV (EMI) et Teldec et les présente dans leur composition et leurs pochettes originales. Ainsi a-t-on parfois des CD dépassant à peine la demi-heure. Organisée chronologiquement, entre 1961 et 1995, cette somme se montre, il faut l'admettre, d'un intérêt inégal. Les concertos de Bach et de Mozart *(n°25)*, avec Bashmet et l'Orchestra di padova e del Veneto (1993), comme le *Concerto n°22* de Mozart, aux côtés de Muti et du Philharmonia (1979), restent ainsi sans éclat et passablement lourds. De même, les concertos visités en compagnie de Maazel et l'Orchestre de Paris (Bartók *n°2*, Brahms *n°2*) ou du Symphonique de Londres (Prokofiev *n°5*) n'ont pas laissé un grand souvenir. Prise de son étale, lourdeur infinie, maniérisme… Déception plus grande encore dans les concertos de Grieg et de Schumann d'une violence expressive superbe du pianiste, mais d'un accompagnement médiocre de l'Orchestre de Monte Carlo dirigé par Matacic, écrasés par la prise de son (1974). Sublime casting dans le *Triple concerto* de Beethoven: Oïstrakh, Rostropovitch, Richter et Karajan (1969). On sait pourtant que personne ne fut satisfait. Demi-réussite aussi que cette *Belle Maguelone* de Brahms chantée par Fischer-Dieskau (1970). D'autres rencontres ont en revanche laissé de très beaux témoignages, tels que ces suites pour clavier de Haendel, partagées en concert (quel son affreux!) avec Gavrilov (4 CD), ce *Concerto n°3* de Beethoven, altier et puissant, avec Muti (1977) et ces sonates avec le violoniste Oleg Kagan: un Mozart certes plus brahmsien que salzbourgeois (1974) et un Beethoven qui voit loin (1976). Et puis, les sommets qui dominent le massif: *Fantaisie « Wanderer », Sonate D 664* (1963), *Quintette « La Truite »* (1980) de Schubert avec les Borodine, *Carnaval de Vienne* et *Fantaisie* de Schumann, *Sonates n°1, n°7, n°17* de Beethoven et le fameux *Concerto pour piano* de Dvorák avec Kleiber (1976). Rien que pour ces merveilles, le coffret mérite l'écoute (« The Complete Warner Recordings » 24 CD Warner Classics 0190295930165,1961-1995, ★★★★).

Stéphane Friédérich

aussi, soyons justes, une intégrale des neuf symphonies de Beethoven (DG n'en proposait bêtement que cinq), une rageuse *Symphonie n°1* de Brahms, mais il devra se satisfaire de deux seules symphonies de Haydn, contre 19 chez DG. Reports de qualité (27 CD SC801, 1951-1962, ★★★).



Terminons ce tour des orchestres en compagnie de chefs oubliés ou peu connus. **Leo Borchard** (1899-1945), nommé à la tête de l'Orchestre philharmonique de Berlin au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, n'eut pas le temps d'exercer son talent, abattu par une patrouille américaine. Aussi laissa-t-il peu d'enregistrements. Tahra avait déjà publié la *Suite opus 71a* de *Casse-Noisette*. Elle revient dans un son infiniment supérieur, plus clair et plus présent à la fois, assortie de nombreuses pièces courtes ou d'extraits: finale de la *Symphonie n°88* de Haydn, ouverture des *Joyeux bandits* de Suppé, des extraits de *Peer Gynt* de Grieg, de *Coppélia* et *Sylvia* de Delibes et *Les Adieux de Wotan* de Wagner avec Hans Reinmar. La qualité surprenante de la prise de son d'origine Telefunken permet d'apprécier un style racé et une battue souple, mais la brièveté des pages interdit de longs commentaires. Malgré cela, des documents passionnants (Testament SBT 1514, 1933-1935, ★★★).

Praga Digitals se souvient de **Frantisek Stupka** (1879-1965). Il dirige les *Symphonies n°8* et *n°9* de Dvorák à la tête de l'Orchestre philharmonique tchèque. La sécheresse de la salle Domovina est en partie estompée *(n°9)*, mais les distorsions dans l'*Allegretto grazioso* de la *Symphonie n°8* restent problématiques. Deux documents se révèlent, malgré ces handicaps, pleins de vie, grâce à la direction électrisante de l'imprévisible Stupka (PRD/DSD 350134, ★★★★).

PIANO



Warner Classics réédite le legs de **Martha Argerich,** c'est-à-dire l'intégralité des bandes EMI, Teldec et Erato, incluant les concerts du Concertgebouw, de Berlin et de Saratoga. Voici une énergie pure: *« Ça passe ou ça casse. »* Quelques accrocs font partie de la magie de ces interprétations instinctives, portées par un souffle de vie auquel il est impossible de résister: quels Bach *(Partita n°2)*, Scarlatti, Prokofiev *(Sonate n°7)*, Bartók *(Sonate)*! Les références en studio avec Kremer, Perlman, Maisky, Rabinovitch, Dutoit, Barenboim, Freire, Harnoncourt nous enivrent depuis toujours. Une succession d'événements à thésauriser et de **CHOCS** à collectionner (20 CD 019029594 8986, 1965-2006, **CHOC**).

Autre légende du piano, **Arturo Benedetti Michelangeli** (1920-1995) bénéficie d'une nouvelle édition chez Deutsche Grammophon. Par rapport à la précédente Collectors Edition en huit CD, le présent « Complete Recordings on Deutsche Grammophon » inclut les enregistrements effectués à Rome pour Decca en 1964, un concerto de Schumann avec l'Orchestre de Paris et Daniel Barenboim, en concert salle Pleyel en 1984, bien mal enregistré et passablement lourd, ainsi que des *Images* de Debussy. On reste toujours partagé entre la fascination pour les pages de piano solo (*Ballades* de Brahms, *Préludes* et *Images* de Debussy) miraculeuses de son et de ligne, denses sans être pesantes, et des concertos de Mozart avec Cord Garben et de Beethoven avec Carlo Maria Giulini plus inertes et peu flamboyants (10 CD 00289 479 6277, ★★★★).

Fêté par Sony Classical qu'il vient de quitter pour Deutsche Grammophon, **Murray Perahia** apparaît dans plusieurs coffrets. « The Art of Murray Perahia » rassemble les concertos de Mendelssohn, de Chopin et de Beethoven *(n°5)*, des œuvres de Bach, Beethoven, Schumann, Bartók et le fameux disque Mozart-Schubert avec Radu Lupu. Cet art du piano est, on le sait, avant tout, un art du chant, du son et de la ligne, ductile à l'infini. Bartók et Schumann très personnels et étonnants (10 CD 88875183392, 1974-1998, ★★★★).



L'anthologie Beethoven (15 sonates, les *Variations en ut mineur*) présente naturellement les mêmes qualités, celles qu'on n'associe sans doute pas spontanément au compositeur de l'« *Appassionata* » ou des « *Adieux* ». Si les sonates de jeunesse peuvent sembler manquer un peu de mordant, on découvre des trésors de beauté et de mystère dans la « *Pastorale* » ou « *La Chasse* » (5 CD 88843013312, 1980-2008, ★★★★).

Et, naturellement, un « Murray Perahia plays Bach, The Complete Recordings » termine le portrait du pianiste américain. Il est certes difficile d'imaginer style plus opposé à celui de Gould, qui enregistrait Bach chez le même éditeur. On ne peut s'empêcher de penser que les concertos avec The Academy of St Martin in the Fields ronronnent, mais il faut bien reconnaître ce don inimitable du legato, cette façon unique de faire disparaître les marteaux sans perdre le fil. Sans doute moins rhétoricien ou moins empanaché que sous d'autres doigts, ce Bach sait néanmoins comment convaincre (8 CD 88985344452, 1997-2009, ★★★★).



Également proposée par Sony, à prix d'ami et en un boîtier cartonné tout simple, l'intégrale de la musique de et avec piano de Poulenc par **Éric Le Sage** s'impose sans peine. Les trois premiers disques réunissent la musique soliste dont *Babar* avec Frédéric Lodéon en récitant. Les trois derniers parcourent les concertos avec Stéphane Denève à la baguette, *Aubade*, les sonates avec cordes et vents (même celles sans piano) et une galerie de solistes de premier ordre, tels Mathieu Dufour, Michel Portal, Paul Meyer, François Leleux.

L'ensemble se révèle superbe de chic et de profondeur derrière un geste d'apparence désinvolte ; bénéficiant en outre d'une superbe prise de son, il demeure sans rival (6 CD 889 853219926, 1998-2003, **CHOC**).



Dans cette même collection économique, Sony republie les enregistrements RCA de **Byron Janis,** qu'il avait déjà présentés voici trois ans dans un coffret de 11 CD et un DVD. Le présent ne respecte plus les couplages d'origine, ce qui permet d'allonger la durée des CD. On retrouve ainsi les fameux *Concertos n°1* et *n°3* de Rachmaninov, celui de Schumann et la *Totentanz* de Liszt avec Reiner et Chicago : l'énergie est toujours au rendez-vous, et le pathos toujours absent. Les pages pour piano seul se montrent en revanche plus inégales comme ces sonates de Beethoven très digitales, mais la visite des *Tableaux d'une exposition* de Moussorgski, première version (1958, suivra l'enregistrement Mercury en 1961), reste un grand moment (5 CD 889853113302, 1950-1959, ★★★★).

Dernier tour de clavier, et non des moindres, sur les traces du prodigieux parcours de **Maurizio Pollini.** Deutsche Grammophon réunit l'intégralité de ses enregistrements audio auxquels s'ajoutent trois DVD (des concertos de Mozart, Beethoven et Brahms avec Böhm et Abbado et le documentaire de Bruno Monsaingeon) et un inédit d'un intérêt relatif, le *Concerto n°3* de Prokofiev enregistré en concert au Japon en 1974, sous la direction de Maxime Chostakovitch. Rien n'est donc inconnu dans cette longue boîte blanche qui réunit Bach et Webern en passant par Beethoven, Boulez, Chopin, Mozart, Nono et Schumann. Certains concertos de Beethoven et de Brahms ont aussi été gravés plusieurs fois, tel ce *n°2* de Brahms avec Abbado (Vienne, 1976, et Berlin, 1995) puis Thielemann (Dresde, 2013). Si quelques disques récents ont été fraîchement reçus en nos colonnes, l'ensemble culmine à un très haut niveau et compte de nombreux indispensables comme les nocturnes de Chopin, d'une impressionnante hauteur de vue, cette *Fantaisie* de Schumann, que rien ne peut arrêter, ou les dernières sonates de Beethoven, sans concession. Malgré une sonorité souvent mate et émaciée et un style qui ne joue pas sur la séduction ni la complicité, Pollini finit souvent par avoir raison de son auditeur (55 CD + 3 DVD 479 6315, 1971-2014, **CHOC**).

VIOLON



C'est par les 24 *Caprices* de Paganini que **Midori** fait à dix-sept ans son entrée chez Sony. La maîtrise absolue de la technique et la beauté envoûtante du son, ambré et finement articulé, s'accompliront ensuite dans quelques grands concertos : Sibelius avec Mehta et le Philharmonique d'Israël, Mendelssohn avec Jansons et le Philharmonique •••


HETCH C SONY MUSIC ENT

La lionne du bel canto

Dix opéras présentent Leontyne Price dans les Verdi et les Puccini qui ont fait sa gloire.

Quatre intégrales au moins sur les dix de ce coffret sont à thésauriser. *Ernani* (1967), avec un Bergonzi princier, de vigoureuses clés de fa et un Schippers ardent. Une *Forza del destino* (1964) dont la force et la beauté se répandent comme une traînée de poudre. Richard Tucker est un verdien vaillant, Shirley Verrett une Preziosilla luxueuse, et Merrill, Tozzi et Flagello sont de bons pros, bien coachés par Erich Leinsdorf. Plus bruyant, le même Leinsdorf exalte le lyrisme de *Un Ballo in maschera* (1966) aux côtés d'un Bergonzi en état de grâce, de Merrill et Verrett encore, et d'une Leontyne Price décidément au sommet de ses moyens, timbre d'une séduction infinie, médium de velours et aigus inépuisables. Si *Madame Butterfly* (Tucker, Leinsdorf, 1962) se situe un cran en dessous, quel régal là encore de plonger dans pareille ivresse vocale… tout en acceptant les coloris limités de l'Orchestre de la RCA italienne, partenaire de ces quatre intégrales. *Le Trouvère* (1969) conclut cet ensemble en compagnie d'un Zubin Mehta qui allume un brasier sous les voix de Domingo, Milnes, Cossotto, fringants héros : inégalé. Et, cette fois, c'est le Philharmonia ! Dans *Aïda* (1970), Leinsdorf relâche hélas la bride du LSO : de surcroît, il faut, dans son rôle fétiche, préférer la Price de 1962 (avec Vickers et Solti chez Decca) à celle-ci, de même qu'il faut écouter prioritairement la *Tosca* de Karajan (Decca, 1962), plutôt que celle de Mehta et Domingo du coffret. *Il Tabarro* (Leinsdorf, Domingo, Milnes, 1971) est sans enjeu, et le *Cosi fan tutte,* même s'il égare Mozart chez Verdi, n'est pas dépourvu de charme. Vraie curiosité enfin, la *Carmen* très exotique de Karajan, avec l'Orchestre philharmonique de Vienne et Franco Corelli en Don José, (1963) compte quelques adeptes. Mais l'intérêt de ce coffret vient de sa légère remastérisation : certains effets de saturation étant gommés, on goûtera plus de précision, de contours dans les lignes, de couleurs et de douceur dans les fréquences aiguës, de quoi rendre les atours de la diva encore plus irrésistibles (22 CD Sony Classical 8985311342, 1963-1971, **CHOC**). ◆ **Jérémie Rousseau**

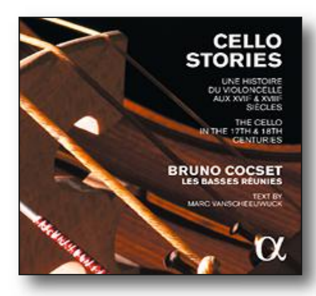
de Berlin. Si les concertos de Tchaïkovski et de Chostakovitch *(n°1)* avec Abbado ou de Mozart avec Eschenbach manquent singulièrement de personnalité, on apprécie le programme français (sonates de Poulenc, Debussy, Saint-Saëns) et les anthologies de *bis*. Mais on peut toujours imaginer interprétations plus habitées, plus spontanées ou plus aventureuses (10 CD Sony Classical 88875183402, 1988-2003, ★★★).



Le même éditeur, décidément très désireux de valoriser son catalogue, salue aussi « The Art of **Itzhak Perlman** ». Tout n'est assurément pas de première nécessité, comme ces pages de Paganini avec guitare (John Williams, tout de même), ces duos de Leclair aux côtés de Zukerman ou ce bouquet de musiques de film (avec John Williams, l'autre, le compositeur et accessoirement chef !). On peut également juger les sonates de Brahms avec Barenboim (1989) et les trios de Mendelssohn avec Ma et Ax (2009) un peu massifs. Mais les Prokofiev (sonates avec Ashkenazy, *Concerto n°2* avec Leinsdorf), les concertos de Tchaïkovski et de Sibelius, encore avec Leinsdorf par un violoniste d'une vingtaine d'années sont impressionnants de naturel et de brio (10 CD 88875183382, 1966-2011, ★★★★).

La discographie de **Gidon Kremer,** cadet de Perlman de deux ans, donne le vertige : elle évolue entre Vivaldi et Glass, Bach et Schnittke en passant par Lourié ou Paganini. À l'occasion des soixante-dix ans du violoniste, Universal a eu la bonne idée de regrouper l'ensemble de ses enregistrements concertants effectués pour Deutsche Grammophon et Philips. Dans le grand répertoire, Kremer joue (parfois trop) de son originalité, comme dans les concertos de Mozart de référence gravés à Vienne avec Harnoncourt, son partenaire le plus débridé. On retiendra également toutes les gravures de musique moderne où l'expressivité à fleur de peau du violoniste transfigure plus d'une partition. À l'heure de la standardisation à outrance des jeux et des carrières, celle du musicien letton est plus que jamais un exemple. À quand un coffret regroupant son exploration de la musique de chambre ? (22 CD Deutsche Grammophon 479 6316, 1978-2005, **CHOC**).

BAROQUE



Alpha compose à nouveau, à partir de son catalogue, quitte à l'agrémenter de quelques plages enregistrées pour l'occasion, un livre-disques à vocation pédagogique. Ces « Cello Stories » permettent ainsi de suivre l'évolution du violoncelle, depuis ses premiers temps, au XVIe siècle, jusqu'à la stabilisation, à la fin du XVIIIe siècle. Un passionnant essai de Marc Vanscheeuwijck, très documenté, assorti d'une iconographie, fait écho à de nombreux enregistrements de **Bruno Cocset** et ses **Basses Réunies.** De Frescobaldi à Boccherini en passant par Bach (intégrale des *Six suites*) et Vivaldi, l'instrument y dévoile ses formes, ses tailles, ses voix et ses usages. Un modèle (5 CD 890, 1998-2013, **CHOC**).



Sur le même principe, Ricercar, familier de l'exercice, propose un nouveau parcours historique : « La Musique au temps de Louis XIV ». Le texte très développé et, comme toujours, clair et argumenté de Michel Lejeune permet de comprendre la place si importante que la musique tenait à la cour du Roi-Soleil, comment elle s'organisait et comment les différents genres (tragédie en musique, cantate, musique instrumentale) se sont développés. Huit disques permettent de remonter le temps et de naviguer entre comédies-ballets, motets, messe et sonate, guidé par les meilleurs spécialistes : **Le Poème Harmonique, Les Arts Florissants, le Ricercar Consort, l'Ensemble Correspondances** (8 CD RIC 108, ★★★★).



Alpha propose de rester à la même époque pour profiter des « Splendeurs de Versailles ». Cette anthologie permet également de voyager entre église et théâtre, entre instrument et voix, au travers de pages célèbres (*Te Deum* de Charpentier, *Leçons de ténèbres* de Coupeprin) ou à redécouvrir (airs de Moulinié, pages pour clavecin d'Anglebert, motets de Charpentier). À nouveau, les meilleurs sont au rendez-vous : **Le Poème Harmonique, Céline Frisch, Cappricio Stravagante, Café Zimmermann, Il Seminario Musicale** (10 CD 260, 2001-2013, **CHOC**).



Prolongeons encore le séjour dans ce « Parnasse français » vanté par Evrard Titon du Tillet et redécouvert avec passion par **Reinhard Goebel** et **Musica Antiqua Köln.** Ce coffret, très bienvenu, permet de retrouver des enregistrements pionniers devenus peu accessibles. De Lully (1632-1687) à Philidor (1726-1795), Goebel et les siens brossent un large panorama de la musique française, essentiellement instrumentale, de la suite pour l'église (Charpentier) au concerto pour solistes (Blavet), sans oublier le ballet (Lully), la cantate (Clérambault) et la messe (Gilles). Le style vigoureux des musiciens allemands conserve sa pertinence et sa force de conviction (10 CD Archiv Produktion 479 62 06, 1978-2003, **CHOC**).

Le même éditeur réunit les interprétations de Bach du même ensemble de Cologne, qui résonnèrent souvent comme des coups de tonnerre lors de leur parution.

Les *Concertos brandebourgeois* et les *Suites* n'ont rien perdu de leur folle virtuosité et de leur détermination infaillible et *L'Art de la fugue* (version orchestrale) reste fascinant. Les sonates pour violon, flûte ou viole de gambe peuvent être jouées plus souplement. Cet ensemble, qui a marqué l'histoire de la redécouverte de la musique baroque, aurait mérité un travail éditorial soigné, et non quelques lignes sans les dates, ni les lieux d'enregistrements, ni les noms des musiciens. C'est bien dommage (12 CD 479 5384, 1981-1987, **CHOC**).

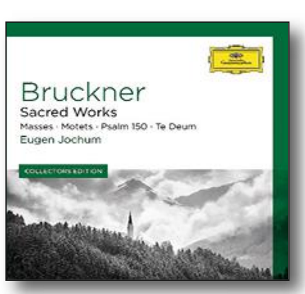


Même remarque pour la réédition, sous le même label, des formidables Telemann par **Musica Antiqua Köln.** Si la *Musique de table,* la *Wassermusik,* les concertos et les quatuors connaissent des lectures de premier ordre, intenses, concentrées et contrastées, théâtrales, elles ne sont accompagnées d'aucun renseignement élémentaire (10 CD 479 3708, **CHOC**).



Erato, en revanche, a fait du très bon travail (remastérisation des bandes, informations précises sur chaque prise), mais on se demande ce qui l'a poussé à rééditer la musique pour clavier de Bach par **Zuzana Ruzicková.** On ne partage pas l'enthousiasme de Mahan Esfahani, auteur du texte de présentation, qui la présente comme « *l'ultime romantique* » et met en avant « *un jeu haut en couleur et d'une grande autorité* ». Autorité, peut-être, il s'agit alors de celle de l'univers carcéral où tinte l'acier : il faut en effet aimer se faire peur en écoutant ces instruments Ammer, Neupert et autres Sperrhake, leurs basses menaçantes, leurs registrations aux couleurs de synthétiseur. On croit alors écouter la bande-son d'un film d'anticipation des années 1960-1970. Deux instruments historiques, Hemsch de 1754 et de 1761, se glissent dans cet inquiétant défilé, mais ils n'apportent aucune sérénité et restent sévèrement conduits par le professeur Ruzicková. On écoutera avec curiosité (et stupéfaction) la rencontre avec Pierre Fournier, Josef Suk et Jean-Pierre Rampal. Un document, rien de plus (20 CD 90295 93044, 1965-1973, ★★).

VOCAL



La précieuse Collectors Edition restitue les enregistrements de la musique sacrée de Bruckner par **Eugen Jochum** réalisée à Munich et à Berlin. Cette anthologie permet de (re)découvrir les trois messes, le somptueux *Te Deum* et des motets dans des interprétations habitées et portées par un puissant souffle symphonique (4 CD Deutsche Grammophon 479 6197, 1965-1972, **CHOC**).

LYRIQUE



« **Riccardo Muti** : The Verdi Collection ». Tour à tour avec le Philharmonia (studio) ou la Scala de Milan (vrais ou faux *live*), le chef italien sait, comme peu, faire vibrer les arcanes du théâtre verdien et, lorsque ses distributions se hissent au même niveau, des étincelles se produisent. En tête : l'*Aïda* de 1974, avec Caballé, Domingo, Cossotto, Cappuccilli, l'*Attila* de 1991, servi par un Samuel Ramey en majesté, et l'*Odabella* de Cheryl Studer comme poussée dans ses retranchements par Muti. Portée par Ghiaurov et une Scotto électrique, *Nabucco* (1978) reste très recommandable. *La Traviata,* sur un strict plan vocal, séduit moins (1980), *Rigoletto* est desservi par un duo prosaïque (Dessí, La Scola), sa *Forza* reste solide et sans surprise (1986), son *Ballo in maschera* (1975) n'est pas prioritaire (Martina Arroyo), l'*Ernani* de 1982 demeure inégal (Freni, peu à l'aise), de même que les *Vespri* (1989-1990), que Studer et Merritt défendent de leur mieux (et Furlanetto n'est pas Siepi). Si *Macbeth* en impose en peu trop en termes d'effets (1976), on sera encore plus déçu par *Don Carlo,* seule (et triste) incursion de Luciano Pavarotti dans le rôle en décembre 1992, où surnage royalement Ramey en Filippo II. Sa première gravure du *Requiem* (1979), les *Quattro pezzi sacri* avec Arleen Auger et le Philharmonique de Berlin (1982) renforcent l'entreprise, tandis qu'un DVD dévoile le maestro en répétitions à Rome, à Chicago, au piano… et en interview (28 CD + 1 DVD Warner Classics 0190295945886, 1974-1992, ★★★★)

CONTEMPORAIN



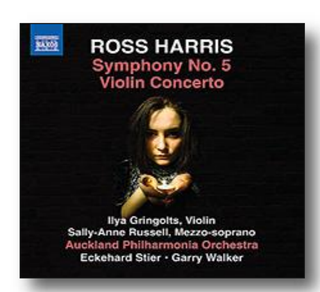
On recommandera sans hésiter l'élégant petit coffret du label ECM New Series qui regroupe, à l'occasion de ses quatre-vingt ans, trois enregistrements historiques d'œuvres de **Steve Reich** : *Music for 18 Musicians, Music for Large Ensemble* (couplé avec *Octet* et *Violon Phase*) et *Tehillim.* Ces différentes partitions ont profondément marqué son parcours vers une musique toujours minimaliste, mais plus consensuelle qu'à ses débuts. Le charme de la découverte agit toujours sur ces gravures publiées entre 1978 et 1982 en premières mondiales, alors que l'Américain passait de l'underground aux salles de concert du monde entier. Le style de ces interprétations intransigeantes et festives reste un modèle, de même que les prises de son ECM. Agrémenté d'un livret de 50 pages richement documenté (rédigé en anglais), voilà l'occasion idéale de découvrir ou de redécouvrir le compositeur (3 CD ECM New Series 4812865, **CHOC**).

B. D., S. F., J. R. et Ph. V.

ÉGALEMENT **REÇUS**

Deux jolis cadeaux avec Schulhoff par Daahoud Salim et Mendelssohn par Ronald Brautigam, ainsi qu'une belle hotte de disques baroques et de jeunes chanteurs.

ORCHESTRE



Commençons par des découvertes. À la tête du Philharmonique d'Auckland, **Garry Walker** et **Eckerhard Stier** se partagent la direction du *Concerto pour violon* (**Ilya Gringolts,** violon) et de la *Symphonie n°5* (avec la soprano **Sally-Anne Russell**) de Ross Harris (né en 1945). Le concerto pointilliste et virtuose, aux fondements postromantiques (Berg), et la symphonie, curieux mélange de Bartók, de Tavener et de musique répétitive, entre autres, interpellent. Étonnante écriture que celle du compositeur néo-zélandais. À écouter (Naxos 8.573532, ★★★).
Le même label poursuit ses enregistrements – généralement décevants – de la musique de Weinberg sous la direction de **Vladimir Lande**, avec un orchestre (celui de Sibérie) supérieur à celui des volumes précédents. On découvre avec plaisir la très cinématographique *Suite pour orchestre* de 1950, mais on préférera les versions de **Vladimir Fedoseyev** dans la *Symphonie n°17* (Naxos 8.573565, ★★★).
Poursuivons à la rencontre d'Erwin Schulhoff (1894-1942), guidés par le pianiste **Daahoud Salim.** Au répertoire, le *Concerto pour piano et petit orchestre opus 43*, avec l'Orchestre symphonique du Conservatoire d'Amsterdam, sous la direction d'**Andrew Grams**, la *Suite n°3 pour piano pour la main gauche*, la *Suite dansante en jazz* et *Ironies*, la *Suite pour piano à quatre mains* (aux côtés de **Nadezda Filippova**). Salim révèle une belle sensibilité à cette musique inclassable, néoclassique, teintée de jazz et de formules exotiques. Il exprime beaucoup de tempérament, d'humour et de souplesse *(Suite dansante)* dans les pièces pour piano seul et en compagnie de Filippova. Un programme bien ficelé et bien joué (Challenge Classics CC72730, ★★★★).
Terminons par le classique d'entre les classiques. Decca nous avait déjà infligé son « Beethoven for All » de **Daniel Barenboim,** coffret regroupant des enregistrements récents et médiocres du chef et pianiste. Warner sévit à son tour, de manière plus exhaustive, en puisant dans les fonds EMI, Teldec et Erato. Le meilleur est indéniablement le plus ancien : la spontanéité de la première intégrale des sonates pour piano et de la musique de chambre en compagnie de Dupré et de Zukerman reste incomparable. Celle (studio) des symphonies avec la Staatskapelle de Berlin a ses partisans. Nous n'y trouvons que lourdeurs et approximations comme dans les concertos (Philharmonique de Berlin, années 1980), *Fidelio* ou, pire encore, la *Missa Solemnis* à Chicago. Bilan mitigé (35 CD 0190295922580, ★★★).

PIANO



Pour le deuxième volet de son intégrale des *Lieder ohne Worte (Romances sans paroles)* de Mendelssohn, **Ronald Brautigam** s'est équipé d'un superbe Pleyel de 1830. Accompagnement luthé de la main gauche, cantabile de la dextre, le pianiste néerlandais exploite l'instrument dans tout son éventail dynamique. Une très belle réalisation, superbement enregistrée (Bis SACD 1983, ★★★★).
Luisa Imorde a aussi choisi le romantisme allemand pour son premier disque, mais elle le projette dans le XXIe siècle. La pianiste allemande entremêle ainsi des miniatures de Schumann à celles du compositeur Jörg Widmann (né en 1973). S'enrichissent-elles ou se nuisent-elles au contact les unes des autres ? L'exercice peut montrer ses limites à la réécoute, mais le programme (« Zirkustänze ») présente une réelle cohérence ; le monde de l'enfance y revêt le costume d'un clown triste (ARS 38123, ★★★).
Restons dans notre temps en compagnie de Philip Glass. **Nicolas Horvath** publie déjà les volumes n°4 et n°5 de son intégrale pour piano. Comme dans les précédents, il est plus à l'aise dans la mélancolie (le « Cold Glass » de *The Hours*) que dans le motorique (le « Hot Glass » de *600 Lines*). Si vous supportez la mièvrerie de ses musiques de film, préférez donc le n°4 (« On Love », Grand Piano GP 692, ★★★) au n°5 (« Enlightenment », GP 745, ★), ou alors, osez les transcriptions très efficaces du pianiste russe **Anton Batagov** d'*Einstein* ou de *Koyaanisqatsi* sur le label du compositeur (OMM 0110, ★★★).
Signalons également le récital intéressant de **Mei Yi Foo,** qui propose les *Musical Toys* de Sofia Gubaidulina, les *Six études* d'Unsuk Chin (première mondiale) et la *Musica Ricercata* de Ligeti. Très belle prise de son mettant en valeur la densité des contrastes, mais pas toujours le caractère ludique (Chin et Ligeti). C'est un peu trop sérieux (Odradek ODRC302, ★★★).



De même, il faut faire preuve de davantage de piquant et d'humour quand on joue les 15 *Improvisations* et *Novelettes* de Poulenc. **Lucille Chung** •••

les touche comme des bibelots précieux ou avec une virtuosité grandiose. Cela ne s'améliore guère quand elle est rejointe par **Alessio Bax** dans la *Sonate pour quatre mains, L'Embarquement pour Cythère* et le *Concerto pour deux pianos.* Trop de raideurs dans cette musique qui ne recherche aucune modernité (Signum Records SIGCD455, ★★).

Contemporain de Poulenc, Federico Mompou *(Préludes n°5* à *n°8, Variations Chopin)* côtoie Lili Boulanger (préludes, *Thème et Variations)* et David Chaillou *(Les Mains nues)* dans un joli récital intitulé « Les Mains nues » proposé par **Moisès Fernández Via.** Le pianiste espagnol associe les couleurs et les éclats de ces œuvres dans une dimension minimaliste, qui finalement leur convient bien. Un disque d'atmosphères réussi (Urtext KBCC231, ★★★).

De la même époque date la musique de Gerhard Frommel (1906-1984). **Tatjana Blome** présente ses *Sonates n°4* à *n°7* après avoir déjà enregistré les trois premières. Fluide et cursive, l'écriture du compositeur allemand fut influencée par Stravinsky et Hindemith. Elle développe un discours allant d'un néoclassicisme poli à une épure de plus en plus abstraite. L'artiste allemande les interprète avec ferveur et la même saveur. Une jolie découverte que ces premières mondiales (Grand Piano GP640, ★★★).

Achevons ce parcours par des transcriptions d'Ignaz Friedman (1882-1948). Les pianistes de cette trempe avaient tous réalisé leurs *bis*. Ils se nomment Bach, Couperin, Dalayrac, Franck, Gluck, Scarlatti… autant de pièces charmantes (deux premières mondiales sur neuf), purement romantiques et propices à l'adieu. **Joseph Banowetz** les joue un peu trop dans le même ton, avec une sonorité délicatement veloutée (Grand Piano GP712, ★★★).

ORGUE

On quitte le piano, mais pas le clavier ni les romantiques. **Thomas Monnet** offre les quatre pièces majeures du catalogue pour orgue de Franz Liszt sur le grand Cavaillé-Coll de Saint-Maurice-de-Bécon récemment restauré. La prise de son instaure une distance trop lointaine dans la suave *Évocation à la chapelle Sixtine,* mais l'interprète tire remarquablement profit des registrations dans la monumentale *Fantaisie et fugue sur le choral « Ad nos, ad salutarem undam »* (Hortus 401, ★★★).

VOCAL



D'abord, de la mélodie française. Dans un français fort idiomatique, **Nicky Spence,** inspiré sans doute par un Malcolm Martineau des grands jours, rend justice à des pages méditatives (Caplet, Boulanger, Debussy, Chaminade) où les *Clairières dans le ciel* se taillent la part du lion. Parfois sulpicienne et doucereuse, cette musique conserve de belles vertus méditatives (Chandos 10893, ★★★).

Simon Wallfisch, le baryton australo-britannique, propose également des pages peu fréquentées: Caplet, *Trois fables* de La Fontaine, notamment, Honegger, *Six poèmes (Alcools* d'Apollinaire), Milhaud, *Les Soirées de Pétrograde.* Il s'y applique avec soin, mais l'intonation semble plus d'une fois mal assurée et fragilise tout l'édifice d'un programme pourtant superbe (Nimbus Records 5938, ★).

Franchissons le Rhin pour traverser le pays du lied. On écoutera **Lucy Crowe** et **William Berger** pour leur trop rare répertoire: duos vocaux de Cornelius, Schumann et Mendelssohn (1CD Delphian DCD 4167, ★★★).

On continue avec **Anne Schwanewilms** dans un programme Schubert, Schreker, Korngold, dont on attendait beaucoup. Or, la soprano allemande n'est vraiment pas dans sa voix la plus glorieuse: sons tirés, timbre comme émacié et une diction parfois étrangement déformée compromettent ce qui aurait pu être un disque marquant (Capriccio C5233, ★★).

Meilleur accueil par **Christina Landshamer,** point encore trente ans, qui fait partie de la jeune garde de ces chanteurs allemands impeccables et polyvalents. Son interprétation de Schumann et d'Ullmann fait entendre une musicienne irréprochable, manquant sans doute encore un peu de rayonnement. **Gerold Huber** lui fait don du sien, ce qui fait un bon album (Oehms Classics, OC1848, ★★★).

On croise une autre jeune chanteuse, l'Autrichienne **Cornelia Hübsch** qui, dans la série « Première Portraits », affronte un répertoire musicalement et vocalement surdimensionné: ces lieder de Korngold et, surtout, de Goldmark, requièrent une palette plus fournie de couleurs et d'intonation. Il est vrai qu'un Spencer fort prosaïque n'aide guère (Capriccio C3004, ★★)

On finit sur la pointe des pieds, grâce à ce *Zigeunerbaron (Baron tzigane),* pas mal du tout, réunissant **Nikolai Schukoff** et **Claudia Barainsky** en jeunes héros, et l'inattendu **Lawrence Foster** à la tête du NDR. Pour changer des opérettes au champagne de la team Legge (Schwarzkopf, Gedda, Kunz, Prey, Ackermann)? (2 CD Pentatone PTC 5186 482, ★★★).

BAROQUE



Magnifiées par l'acoustique chaude et ronde de l'église romane de Bessines, les musiques pour consorts de violes, déclinées en fantaisies, airs et danses de William Byrd et ses contemporains ont trouvé en **Jérôme Hantaï** et son ensemble **Spes Nostra** des ambassadeurs inspirés: fermeté du geste, envolées chorégraphiques, largeur des respirations (Musicales Actes Sud ASM 28, ★★★★).

Autre répertoire venu d'outre-Manche et également réussi, cette sérénade *Apollo e Dafne* de Haendel profite de la vitalité de l'ensemble **Marsyas** galvanisé par **Peter Whelan.** L'Apollon libidineux de **Callum Thorpe** et la Daphnée mutine de **Mhairi Lawson** se livrent à un marivaudage échevelé (LINN CKD 543, ★★★★).

Retour sur le continent pour finir. Le point commun entre Vivaldi, Ragazzi, Umstatt et Timmer? Tous ont rencontrés les faveurs de la cour des Habsbourg, comme nous le raconte de son archet **Andres Gabetta.** On pourra parfois trouver le son un peu mince, mais ce fin musicien joue de la rhétorique baroque avec art (DHM 88875194662, ★★★).

On la cherchera en vain dans *Les Quatre Saisons* fort bâclées de **Gunar Letzbor,** qui arrivent sans doute trop tard dans la carrière du violoniste, qu'on réécoutera dans Biber et Fux où il excelle (Challenge CC72 700, ★).

J. Bi., J. B., B. D., S. F., Sy. F. et A. T.

Abonnez-vous à CLASSICA

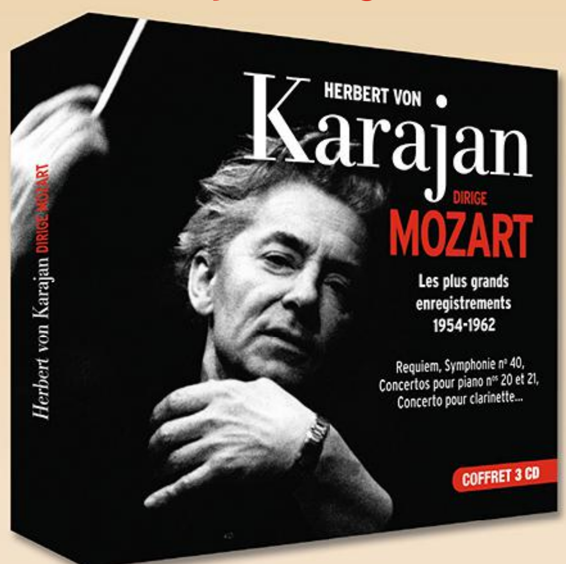
UN REGARD NEUF SUR LA MUSIQUE.



Votre cadeau

LE COFFRET 3 CD

Herbert Von Karajan dirige MOZART



1 AN

10 Nos + 10 CD



+ l'accès à la version numérique

59€

au lieu de ~~79€~~

Wolfgang Amadeus Mozart, mort à 35 ans, laisse une œuvre importante qui embrasse tous les genres musicaux de son époque. Il était, au piano comme au violon, un virtuose. On reconnaît généralement qu'il a porté à un point de perfection le concerto, la symphonie et la sonate, qui devinrent après lui les principales formes de la musique classique, et qu'il fut l'un des plus grands maîtres de l'opéra. Son succès ne s'est jamais démenti. Son nom est passé dans le langage courant comme synonyme de génie, de virtuosité et de maîtrise parfaite.

BULLETIN D'ABONNEMENT

AG21119

à renvoyer accompagné de votre règlement à : CLASSICA - Service Abonnements - 4 rue de Mouchy 60438 Noailles Cedex

CLOM188

☑ **OUI,** je m'abonne à CLASSICA

A saisir ❑ **2 ans** (20 Nos + 20 CD exclusifs) pour **99 €** seulement au lieu de ~~158€~~. Je recevrai avec mon abonnement **le coffret 3 CD *Karajan dirige Mozart*.**

❑ **1 an** (10 Nos + 10 CD exclusifs) pour **59 €** seulement au lieu de ~~79€~~.

Nom : ____________ Prénom : ____________

Adresse : ____________

Code Postal : ____ Ville : ____________

Pour recevoir la confirmation de mon abonnement et les informations liées à mon compte client, j'indique mon adresse e-mail (en majuscules)

E-mail : ____________

@ ____________

J'accepte de recevoir les informations de Classica ❑ oui ❑ non
et de ses partenaires ❑ oui ❑ non

Ci-joint mon règlement par :

❑ Chèque à l'ordre de PRÉLUDE ET FUGUE

❑ Carte bancaire

N° : ____

Expire fin : ____ **Clé*** ____ * les 3 derniers chiffres figurant au dos de votre carte bancaire.

Date et signature obligatoires :

Offre valable jusqu'au **31/01/2017 dans la limite des stocks disponibles,** en France métropolitaine et pour un premier abonnement uniquement. Vous pouvez également, si vous le souhaitez, acquérir chaque numéro de Classica au prix unitaire de 7,90€. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données que vous avez transmises, en adressant un courrier à CLASSICA. Les informations requises sont nécessaires à CLASSICA pour la mise en place de votre abonnement. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre : ❑.

Classica est édité par PRÉLUDE & FUGUE - SAS au capital de 30 000 € - RCS 397 743 709 - 29 rue de Châteaudun - 75308 Paris cedex 09

LES DVD DU MOIS

Vincenzo BELLINI
(1801-1835)



★★★★

I Capuleti e i Montecchi
Joyce DiDonato (Romeo), Olga Kulchynska (Giulietta), Benjamin Bernheim (Tebaldo), Roberto Lorenzi (Lorenzo), Alexei Botnarciuc (Capellio), Chœurs de l'Opéra de Zurich, Philharmonia Zurich, dir. Fabio Luisi, mise en scène Christof Loy
Accentus ACC 20353. 2015. 2h19
Son ♥♥♥ Images ♥♥♥

Prévenons: on ne comprendra rien à l'insensée valse de décor tournant, lieux à part, silhouettes groupées, que met en séquence l'ouverture. Pour montrer qu'il est intelligent, Christof Loy nous fait nous sentir, nous, le public, furieusement bêtes. On s'est habitué. Ce qu'il fait est d'ailleurs élégant, agréable à voir, les personnages sont beaux et ils se meuvent bien, sans qu'on comprenne vraiment pourquoi et vers où. Comme les protagonistes sont superbes, au physique et de jeu, autant que par le chant, de quoi se plaindrait-on? N'essayons pas de percer l'énigme de l'assez encombrant double en noir, dont on ne sait plus vraiment très bien si c'est celui de Romeo ou de sa belle. Belle Kulchynska qui est pâle et noble, assez sublime de chant, en plus: assurément la révélation de la soirée, qui vaudrait pour elle seule! Mais DiDonato est, elle, transcendante: creusée, romantique, fatale, un personnage de Musset, murmurant ou flashant. Le beau Bernheim à côté alterne un peu entre beau chant policé, mais pauvre de timbre, et éclats de voix. Avec un pareil trio plus Luisi attentif, et le régal de chant qu'offre Bellini et que les chanteurs honorent à plein, soirée superchic, à ne pas manquer. Superbe présentation, d'ailleurs. **André Tubeuf**

Georg Friedrich HAENDEL
(1685-1759)



★★★★

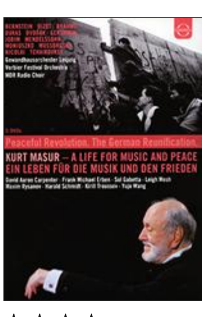
Alcina
Sandrine Piau (Alcina), Maïté Beaumont (Ruggiero), Angélique Noldus (Bradamante), Sabina Puértolas (Morgana), Chloé Briot (Oberto), Daniel Behle (Oronte)

Tamerlano
Christophe Dumaux (Tamerlano), Jeremy Ovenden (Bajazete), Sophie Karthäuser (Asteria), Delphine Galou (Andronico), Ann Hallenberg (Irene), Les Talens Lyriques, dir. Christophe Rousset, mise en scène Pierre Audi
Alpha 2 DVD 715. 2015. 3h08 et 3h10
Son ♥♥♥ Images ♥♥♥

La qualité Audi. La qualité Rousset. Deux vrais bons *casts*. Des productions à l'origine conçues et calibrées pour Drottningholm, ce qui oblige au resserrement et à la stylisation. Dix ans et plus après, atterries à la Monnaie, elles donnent la nostalgie d'un temps où il était encore permis de faire de l'opéra, notamment Haendel, ressemblant. On est enchanté. D'autant plus que cette *Alcina* n'a pas de mal à battre en cohérence, consistance et (relative) lisibilité sur à peu près tout ce que nous en a montré le DVD récemment. Audi ne stylise pas seulement; ici, il anime et, le scénario aidant, il y a sur scène du vrai mouvement et de l'énergie, et la même passion que le chant a à montrer. La fantastique tenue de Sandrine Piau, le charme et la voix de Sabina Puértolas, l'aisance scénique de Maïté Beaumont, juste un peu courte en timbre, tout cela est hautement gagnant.
Si *Tamerlano*, monté avec la même élégance discrète, est moins excitant, c'est que les situations, les caractères et la façon dont la musique dévolue à chacun se profile sont largement moins nets ici. Le contexte pseudo-historique (ou de tragédie classique) garantit une sorte de qualité certes, et de tenue, mais où rien n'est bien caractéristique. Si Sophie Karthäuser est parfaite, son personnage ne sort guère de la convention attendue; ni celui de l'excellent (comme toujours) Dumaux; et l'Andronico de Delphine Galou en semble d'autant plus passe-partout (et un rien terne). On nous met très bien en scène, cette fois, les manières de Haendel. Mais l'énergie, l'action y sont moins. Reste une agitation un peu empesée, et le trop peu d'ensembles que comporte l'ouvrage ne suffit pas à faire la différence. **A. T.**

DOCS/CONCERTS

Kurt Masur. A Life for Music and Peace

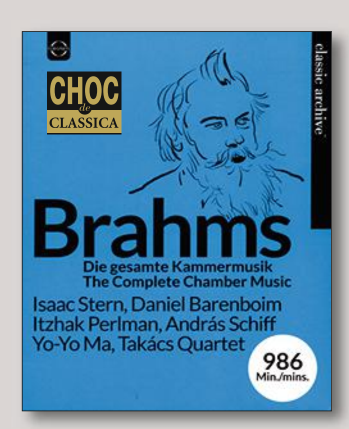


★★★★

Œuvres de Bernstein, Bizet, Brahms, Dukas, Dvorák, Gershwin, Jobim, Mendelssohn, Moniuszko, Moussorgski, Nicolaï et Tchaïkovski
Frank-Michael Erben (violon), Yuja Wang (piano), Orchestres du Festival de Verbier et du Gewandhaus de Leipzig, dir. Kurt Masur
EuroArts 5 DVD 2050538. 1993/2009. 7h43
Son ♥♥ Images ♥♥

Ce coffret regroupe plusieurs DVD déjà parus (notamment chez TDK). Le documentaire revient sur la révolution pacifique qui débuta à Leipzig en 1989, prélude à l'effondrement de la RDA, où nous découvrons l'importance de Kurt Masur dont le prestige de musicien et l'autorité naturelle marquèrent en effet l'Histoire de son pays. Le deuxième DVD réunit les *Tableaux d'une exposition* de Moussorgski (orchestration de Gortchakov non précisée) couplés avec la *Symphonie « Italienne »* de Mendelssohn – superbes versions assez mal captées hélas.
Le troisième DVD, entièrement dédié à Mendelssohn, est le mieux réussi: *Le Songe d'une nuit d'été, la Symphonie « Écossaise »*, ainsi que le *Concerto pour violon* (Frank-Michael Erben), sont interprétés avec une très belle élégance, dans un esprit chambriste que l'on ne trouve qu'à Leipzig. Le quatrième DVD, datant de juin 2007,

Au cœur de l'intime



JOHANNES BRAHMS

(1833-1897)

Intégrale de la musique de chambre

EuroArts Blu-ray 2064014. 1962-1997. 16 h 26

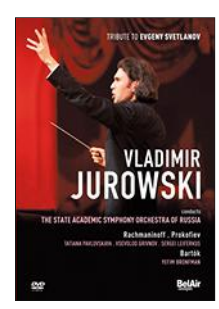
Son ♥♥♥ Images ♥♥♥

L'aubaine est extravagante. Le cœur même de Brahms, près de mille minutes de sa musique la plus intime, la plus personnelle, rassemblées en un seul Blu-ray qui tient dans la poche ! Pratiquement tout le matériau filmé date des années 1990. On sera en concert live à Chicago, dans un bel hôtel de Badenweiler ou sur un lac du Salzkammergut, les musiciens en habit ou en tenue de ville, peu importe. Et combien de fois l'exceptionnel est là ! Dans les trois sonates, la sonorité d'or et de miel de Perlman et Barenboim avec lui, qui semblent inventer ce qu'ils jouent ! Et la clarinette reine chez le dernier Brahms ! Aussi bien Karl Leister, *primus inter pares* avec ses quatre Berliner Solisten, que Wenzel Fuchs, magique de douceur dans les sonates et le trio, aux côtés de Bashkirova, chambriste essentielle, qui soutient aussi de bout en bout trois splendides trios en compagnie de Vengerov, concentré à l'extrême, et Pergamenschikov. Les princes des pianistes sont à l'œuvre : Kocsis, la netteté et l'énergie mêmes, avec le violoncelle de Perényi en sonates et les Takács dans le *Quintette* ; Schiff (et Shiokawa, Imai, Perényi) dans les *Quatuors n°1* et *n°3*, laissant place au très rare Ax dans le *n°2*, où le rejoignent Stern, Yo Yo Ma et Laredo ! Dans tout autre contexte, les Keller, en charge des trois quatuors, feraient figure de stars. Nobuko Imai rejoint les Takács pour les quintettes à cordes ; le Wiener Streichsextett assure les sextuors. Enfin, une heure d'un très sympathique et émouvant documentaire sur Brahms et les femmes – ou l'absence des femmes. L'ensemble constitue un extraordinaire monument, indispensable à qui aime Brahms. ◆ **A. T.**

montre le chef allemand quittant le Gewandhaus dont il fut le directeur musical, occasion d'un événement officiel et d'un concert d'une belle tenue, malgré le morcellement du répertoire. Enfin, le dernier DVD reprend des programmes captés à Verbier, en 2009, d'une image et d'un son superbes : une autre *Symphonie « Écossaise »* est associée avec le *Sextuor pour piano* et le *Concerto pour piano n°1*. Lecture fine et fraîche du *Sextuor*, mais orchestre un peu vert (repris de la voix par Masur !) dans le *Concerto*, où Yuja Wang est impériale de virtuosité et de musicalité. « *L'Écossaise* » donnée par le jeune orchestre du festival manquera, quant à elle, à l'évidence du métier des pupitres de Leipzig… Une magnifique somme, toutefois.

Stéphane Friédérich

Tribute to Evgeny Svetlanov



★★★★

Rachmaninov : *Les Cloches.* Bartók : *Concerto pour piano n°3.* Prokofiev : *Deux poèmes pour chœur de femmes opus 7. Sept, ils sont sept opus 30*

Tatiana Pavlovskaya (soprano), Vsevolod Grivnov (ténor), Sergei Leiferkus (baryton), Yefim Bronfman (piano), Chœurs Yurlov, Orchestre symphonique d'État de Russie, dir. Vladimir Jurowski

Bel Air BAC107. 2013. 1 h 24

Son ♥♥♥ Images ♥♥♥

Ce concert de septembre 2013, capté dans la salle du Conservatoire Tchaïkovski de Moscou, propose un programme magnifique en hommage au chef Evgeny Svetlanov. La direction précise et incisive de Jurowski préserve l'ambiance mystérieuse des *Cloches* de Rachmaninov dont il explique la genèse de la partition en début de DVD. La caméra joue avec l'espace, au service de la musique. Si Jurowski maîtrise – un peu trop peut-être – le lyrisme de ce chef-d'œuvre musical, il bénéficie d'une bonne distribution : un excellent ténor, une soprano touchante, un baryton au timbre charnu, mais avec un vibrato soutenu. Jurowski suggère davantage les contrastes qu'il ne joue sur les dynamiques, refusant de céder au spectaculaire, à l'instar d'Evgeny Svetlanov ou de Kirill Kondrachine. Aussi le finale manquera-t-il d'un soupçon de grandeur, sinon de folie rythmique.
Yefim Bronfman paraît un peu engoncé au début du *Concerto n°3* de Bartók car la direction raide contrarie son jeu très libre ; dans le mouvement central, c'est la caméra, trop mobile, qui perturbe le statisme de l'écriture musicale. Le réalisateur aurait-il un peu trop d'idées ?
Page d'une étonnante modernité au lendemain de la Première Guerre mondiale, la cantate *Sept, ils sont sept* de Prokofiev (d'après une incantation mésopotamienne transcrite par le poète russe Constantin Balmont) brille, quant à elle, avec un bel éclat. **S. F.**

CLASSICA
Retrouvez ces DVD dans notre club **CD MAIL** pages 143-145

ET AUSSI…

Ce sont à peu près les illustres ***Noces de Figaro*** signées Strehler que l'Opéra de Pékin remonte et toute l'équipe réunie (chinoise) porte avec le plus de naturel possible des costumes d'un autre âge déjà, mais toujours aussi beaux. Au moins trois sont excellents, Li Ao (Figaro), Zhou Zhengzhong (le Comte) et Yu Guanqun (la Comtesse), les autres assurant parfaitement, avec un chef, Lü Jia, un peu emprunté dans le gigantesque finale du II. Bien éclairées, en belle photo, ces *Noces* immortelles sont ainsi rajeunies (Accentus 2 DVD ACC 20307. 2014. 2 h 56. ★★★).

Superbe hommage à **Menahem Pressler,** pianiste du Beaux Arts Trio, qui s'est lancé dans une carrière de soliste… en 2008 ! Ici est retracé l'étonnant parcours du musicien allemand né en 1923, l'un des derniers témoins d'avant-guerre. On le retrouve en concert aux côtés de Simon Rattle et Paavo Järvi, à la Cité de la musique et lors de son 90e anniversaire. Un document émouvant (EuroArts 4 DVD 2061618. 2008-2014. 7 h 14. ★★★★).

Mozart, Schubert et Stravinsky par **Daniel Barenboim** et **Martha Argerich…** au Teatro Colon de Buenos Aires. Ce programme, que DG avait capté à Berlin, est enrichi ici d'autres œuvres de musique de chambre, auxquelles s'ajoute un répertoire symphonique avec le West-Eastern Divan Orchestra : Mozart, Beethoven, avec le *Concerto n°1* (Argerich survoltée !), un *bis* génial de Schumann, des pièces de Ravel, sans oublier le *Boléro* (qui n'est pas dirigé par Barenboim) et la *Première suite* de *Carmen*. De superbes images pour des prestations correctes (EuroArts 2 DVD 2072818, ★★). **S. F. et A. T.**



LE JAZZ
DE JEAN-PIERRE JACKSON

TRANCHES **D'ÉMOTION**

D'ultimes enregistrements de Charlie Haden, un Fred Hersch enchanteur, un joyeux Cyrus Chestnut et un Miles Davis de référence.

Depuis 2005 et le disque *Not in Our Name*, nous n'avions pas eu le bonheur de pouvoir écouter un disque du **Liberation Music Orchestra** de **Charlie Haden**. Un nouvel album composite nous est offert: deux plages composées l'une par Miles Davis, l'autre par Charlie Haden, interprétées en public, et trois pièces dues à Carla Bley où Steve Swallow a repris la basse et la direction à la suite de la disparition de Haden en 2014. Ce ne sont pas les solistes qui, ici, éblouissent, mais comme précédemment, la voix unique que façonnent compositions et arrangements où brillent l'inventivité et l'originalité foncière de Carla Bley. Le premier Liberation Music Orchestra nous aida en 1969 à traverser de ternes années; celui-ci illumine notre présent et, dans la continuité d'une musique sanguine et haute d'élévation, clôt (hélas!) avec brio une aventure musicale singulière qui n'a cessé de chanter l'espérance. (Charlie Haden, Time/Life. Song for the Whales and Other Beings, Impulse 4798480, **CHOC**).

Le pianiste **Fred Hersch** avait fait paraître en 2012 un double album que l'on conseillait comme une bonne adresse de restaurant, enregistré en trio au Village Vanguard, légendaire club new-yorkais. Avec les mêmes, il y revient et l'enchantement se renouvelle, sa musique demeurant primesautière, harmoniquement subtile, et son trio restant d'une cohésion parfaite, comme si les deux mois de coma dans lequel avait sombré Fred Hersch en 2008 n'avaient jamais existé. C'est dire combien les dix plages de ce disque remarquable relèvent de ce miracle nommé passion musicale (Fred Hersch, Sunday Night at the Vanguard, Palmetto 2183, ★★★★).

Cyrus Chesnut est un autre magnifique pianiste dont les trios constituent toujours un véritable délice. On se souvient du sublime *Moonlight Sonata*. En compagnie de deux vétérans (Buster Williams à la contrebasse et Lenny White à la batterie), il démontre une fois encore la joyeuse ductilité de son jeu et on pourrait presque dire la malice de sa façon d'amener les thèmes choisis. Tout tragique est absent et seul s'épanouit le bonheur de jouer comme celui de l'écouter ruisseler sur le clavier (Cyrus Chestnut, Natural Essence, High Note 7283, ★★★★).

Comment également ne pas recommander *Freedom Jazz Dance* de **Miles Davis**? Le disque réunit les prises masters de *Miles Smiles, Nefertiti* et *Water Babies*, albums devenus classiques du second quintet (avec Wayne Shorter, Herbie Hancock, Ron Carter, Tony Williams), et ajoute deux heures inédites et un blues joué par Miles… au piano? C'est là une édition de référence absolument indispensable (Miles Davis, Freedom Jazz Dance, Columbia 88985357372, Sony. **CHOC**).

Enfin, on ne manquera pas les concerts inédits de **Count Basie** en 1963 et de **Sarah Vaughan** en 1969, tous deux à Berlin (Deltan 77026 et Deltan 77031, ★★★★). ◆

LA DISCOTHÈQUE IDÉALE 77

Kenny Burrell: *Guitar Forms*

Un album Verve publié en 1965.

Cinquante ans après sa parution, cet album reste un accomplissement original et remarquable de ce qu'en jazz la guitare peut devenir.



On avait été ébloui par le superbe *A Night at the Vanguard*, que le guitariste avait gravé en trio avec Richard Davis (b) et Roy Haynes (dms), éclatante illustration de son talent d'orfèvre musical à l'articulation précise et toujours élégante. Cette fois, sur les neuf plages originelles de *Guitar Forms* (11 prises alternatives supplémentaires figurent désormais sur l'édition CD), cinq voient l'excellent guitariste accompagné par un *big band* arrangé et dirigé par le maître Gil Evans: « Moon and Sand », « Loie », « Greensleeves », « Last Night When We Were Young » et « Lotus Land ». Ce dernier thème est un véritable concerto pour guitare acoustique dans la lignée des *Sketches of Spain* composés pour Miles Davis. Adapté d'une pièce pour piano écrite en 1905 par le compositeur britannique Cyril Scott, parfois surnommé le « Debussy anglais », « Lotus Land » avait été arrangé l'année précédente par George Shearing pour son album *Deep Velvet, Old Gold and Ivory* (Capitol). Mais la partition de Gil Evans lui est très supérieure, combinant habilement les ambiguïtés harmoniques et choisissant avec génie les couleurs orchestrales dont il possédait le secret. Si les autres morceaux sont tout aussi passionnants et justifient la réputation de cet album, si ceux en quintet sont de très bon niveau, les presque dix minutes de « Lotus Land », obsédantes, hantent longtemps la mémoire. ◆



LA HI-FI
DE PHILIPPE VENTURINI

Banc d'essai

LES **ACCESSOIRES** ET **PRODUITS AUDIO** DE L'ANNÉE 2016

Pas de platine, d'amplificateur, ni d'enceinte dans cette sélection. Mais des casques, des enceintes sans fil, des produits nomades. De quoi emporter et écouter partout sa musique dans de très bonnes conditions.

CASQUES

FOSTEX TH610

Prix : 700 €
Impédance : 25 Ohms
Poids (sans câble) : 375 g
Longueur du câble : 3 m
Connexion : fiche jack de 6,35 mm
Finition : bois naturel
Origine : Japon
Distribution : Hamy Sound
Tél. : 01 47 88 47 02

Pour : une écoute exemplaire de naturel
Contre : rien

Timbres :	★★★★
Transparence :	★★★★
Restitution spatiale :	★★★★
Finition :	★★★★
Rapport qualité/prix :	★★★★



Fostex TH610

On se souvient du superbe TH900 présenté voici trois ans (**CHOC** de *Classica*) reconnaissable à ses coques en bois de bouleau merisier du Japon enduit d'une laque artisanale, appelée Urushi, de couleur bordeaux. Depuis ce modèle luxueux (1 950 € environ) était passé en version Mk2, qui proposait un câble détachable, équipé de connecteurs XLR en option. Ce nouveau TH610 en reprend le même arceau confortable et ergonomique, les transducteurs de dimensions (5 cm de diamètre en cellulose) et de performances identiques et le même système de cordons interchangeables. La différence essentielle, qui saute aux yeux, est la nature et la couleur des écouteurs. Le TH610 est en effet muni d'une paire de coques en bois massif usiné. Comme le TH900Mk2, ce casque est un modèle fermé. Cela ne signifie pas, rappelons-le, qu'il isole totalement des bruits extérieurs.

Écoute

Fermé sur l'environnement extérieur, mais grand ouvert sur la musique, le TH610 plonge en effet l'auditeur au cœur de la salle de concert ou du studio, à proximité des musiciens, sans la moindre sensation de claustrophobie malgré la conception du casque. Limpide, il n'apporte pas de coloration artificielle à la musique et en laisse percevoir toutes les caractéristiques. On change ainsi d'univers acoustique au gré des prises de son sans la moindre impression de fatigue malgré une écoute précise, aux contours clairement délimités. La restitution de l'espace est également très bien agencée et permet de suivre les différents plans sonores, les lignes secondaires, les doublures instrumentales. À l'instar des autres modèles et des enceintes du constructeur japonais, l'objectivité constitue une des premières qualités du TH610. Mais une objectivité enthousiaste, qui donne de l'énergie, de l'air et de l'espace. Tout simplement superbe ! ◆



Master & Dynamic MH30



Le métal et le cuir se partagent la fabrication du MH30. Ses deux écouteurs, en aluminium et de section ronde, s'appliquent sur les oreilles. Le contact est assuré par des coussinets en cuir garni de mousse à mémoire de forme. Ils enferment des transducteurs de 4 cm de diamètre. Ce casque est livré avec deux jeux de câbles détachables qui pourront être rangés dans une boîte ronde en cuir : l'un dispose d'une télécommande à trois touches et d'un microphone pour appareils iOS (Apple).

Écoute

Beau à voir, très agréable à porter, le MH30 se révèle également très convaincant à l'écoute. Le toucher sensuel du cuir semble inspirer la restitution sonore. Les cordes se montrent ainsi très soyeuses, finement nuancées, sans aucune dureté métallique. De même, les voix déploient des phrasés généreux où se perçoivent les variations de vibrato les plus ténues dans un espace toujours très bien défini. Le MH30 sait en outre marquer des attaques vigoureuses, comme étirer de longues lignes mélodiques, éclairer le relief de la musique, creuser les écarts dynami-ques ainsi que le promet son nom. ◆

MASTER & DYNAMIC MH30

Prix : 359 €
Impédance : 32 Ohms
Poids (sans câble) : 260 g
Longueur du câble : 1,25 m et 2 m
Connexion : mini-fiche jack de 3,5 mm et adaptateur 6,35 mm
Finition : métal et cuir marron, noir ou blanc, ou Alcantara
Origine : États-Unis
Distribution : Sound and Colors - GT Audio
Tél. : 01 45 72 77 20

Pour : une finition et une écoute raffinées
Contre : rien

Timbres :	★★★★
Transparence :	★★★★
Restitution spatiale :	★★★★
Finition :	★★★★
Rapport qualité/prix :	★★★★

Focal Elear



L'Elear utilise de nouvelles membranes de 4 cm de diamètre à dôme, en alliage d'aluminium et de magnésium. Il dispose d'un arceau recouvert de cuir et de coussinets garnis de mousse à mémoire de forme de 2 cm d'épaisseur. Focal propose également l'Utopia (4 000 €), visuellement très proche, n'était une finition intégralement noire. Les transducteurs sont en béryllium.

Écoute

L'Elear offre une restitution musicale grandeur nature, appuyée sur des basses solides, mais jamais envahissantes et organisées sur les trois dimensions. Le son des enceintes dans un casque. ◆



FOCAL ELEAR

Prix : 1000 €
Impédance : 80 Ohms
Poids (sans câble) : 450 g
Longueur du câble : 4 m
Connexion : fiche jack de 6,35 mm
Finition : noire et grise
Origine : France
Distribution : Focal
Tél. : 04 77 43 57 00

Pour : une écoute musicale
Contre : léger manque de limpidité

Timbres :	★★★★
Transparence :	★★★
Restitution spatiale :	★★★★
Finition :	★★★
Rapport qualité/prix :	★★★★

Pioneer SE-MJ722T



Ce modèle pliable au prix prix particulièrement attractif bénéficie d'une finition très propre. L'arceau central, rembourré, assure un bon maintien sur le crâne et les écouteurs, garnis d'un matériau synthétique confortable, n'échauffent pas les oreilles. Les haut-parleurs, de 4 cm de diamètre, se connectent à un câble plat conçu pour ne pas s'emmêler facilement et équipé d'une touche destinée à la parole en cas d'utilisation sur un téléphone portable.



Écoute

Il existe certes des modèles plus transparents, capables de laisser passer davantage de lumière. Mais ce modèle a pour lui un équilibre souverain, une restitution musicale jamais agressive ni brouillonne, travers dans lesquels tombent la plupart des casques de ce prix. Le piano ne fait pas claquer ses aigus et ne disparaît pas dans la brume d'un grave mal maîtrisé. Des attaques franches, une belle image stéréophonique : de quoi écouter de la musique avec plaisir. ◆

PIONEER SE-MJ722T

Prix : 50 €
Impédance : 32 Ohms
Poids (sans câble) : 190 g
Longueur du câble : 1,20 m
Connexion : mini-fiche jack de 3,5 mm
Finition : blanche et marron, blanche, noire ou noire et rouge
Origine : Japon
Distribution : Pioneer-Onkyo Europe
Tél. : 01 84 88 47 12

Pour : une écoute très équilibrée et réellement musicale
Contre : léger manque de transparence

Timbres :	★★★
Transparence :	★★★★
Restitution spatiale :	★★★★
Finition :	★★★
Rapport qualité/prix :	★★★★

CONVERTISSEURS ET AMPLIFICATEURS POUR CASQUE

Chord Mojo



Destiné aux téléphones, tablettes, Android et iOS, et ordinateurs, cet appareil très peu encombrant dispose d'une batterie capable de lui assurer une autonomie de dix heures. Un système très simple mais efficace de diodes lumineuses indique la fréquence d'échantillonnage du signal écouté: le Mojo peut travailler jusqu'en 24 bits/192 kHz en entrée numérique optique et 32 bits/768 kHz en USB et coaxial. Un autre mini-port USB permet de recharger le téléphone.

Écoute

Voilà un formidable appareil, susceptible de satisfaire le mélomane le plus exigeant. Il se distingue en effet par un équilibre exemplaire des registres, sans grave opaque ni aigu strident. Le violon ou le piano, par exemple, font montre d'une justesse de timbres admirable et réussissent à soigner la finesse des détails (nuances du vibrato, du toucher, dégradé des couleurs) sans négliger la densité du son. Rapide et subtil à la fois, cet appareil restitue la musique dans un espace aéré qui varie très sensiblement au gré des prises de son. Un mini qui fait vraiment le maximum: une référence. ◆

CHORD MOJO

Prix: 589,50 €
Entrées numériques: 1 coaxiale mini-fiche jack, 1 optique, 1 mini-USB, 1 HS-Link
Sorties casque: 2
Dimensions (L x H x P): 6 x 2,2 x 8,2 cm
Poids: 180 g
Finition: noire
Origine: Royaume-Uni
Distribution: L'Exception Musicale
Tél.: 07 60 47 29 25

Pour: la justesse des timbres, la rapidité
Contre: rien

Timbres:	★★★★
Transparence:	★★★★
Restitution spatiale:	★★★★
Finition:	★★★★
Rapport qualité/prix:	★★★★

Lehmann Audio Linear D



Créé en 1988 à Cologne, ville hautement musicale, Lehmann Audio propose aujourd'hui des amplificateurs pour casque, des étages phono et des amplificateurs de puissance. Le Liear D n'arbore en façade qu'un potentiomètre de volume et deux sorties casques pour prises Jack de 6,35 mm. À l'arrière s'alignent les entrées numériques et deux sorties analogiques, l'une fixe, l'autre variable: l'appareil peut alors faire office de préamplificateur. La conversion du signal numérique est confiée à un circuit ESS Sabre 24 bits/192 kHz. Il est possible de régler le gain de l'amplification (classe A) de façon à l'adapter à l'impédance de chaque casque.



Écoute

Il ne fait pas bien longtemps pour apprécier le haut degré de raffinement de cet appareil. On est instantanément installé dans un environnement sonore spacieux, aéré et très nettement délimité. La transparence du Linear D permet ainsi d'approcher au plus près la vérité musicale de chaque enregistrement mais aussi la personnalité de chaque casque. Comme cet amplificateur n'ajoute aucun colorant, il laisse les qualités (et les défauts!) apparaître. Le grave se montre solide mais sans arrogance et l'aigu met en lumière de nombreux détails sans éblouir. La grande classe. ◆

LEHMANN AUDIO LINEAR D

Prix: 1390 €
Entrées numériques: 1 coaxiale, 1 optique
Sorties casque: 2
Dimensions (L x H x P): 11 x 4,4 x 28 cm
Poids: 15 kg
Finition: noire ou grise
Origine: Allemagne
Distribution: Next Audio
Tél.: 06 60 70 63 63

Pour: la justesse des timbres, la rapidité
Contre: rien

Timbres:	★★★★
Transparence:	★★★★
Restitution spatiale:	★★★★
Finition:	★★★★
Rapport qualité/prix:	★★★★

TOUT EN UN

Cambridge Audio One V2



Le One intègre dans un même appareil un lecteur de CD, un tuner RDS (et même numérique, DAB), un amplificateur, un convertisseur et un récepteur Bluetooth (apt-X). Il peut ainsi se connecter à un téléphone, une tablette ou un ordinateur et en diffuser ses fichiers numériques ou accéder aux webradios .

Écoute

Si le grave peut sembler un peu court, il ne disparaît pas pour autant de la scène musicale: le son a, au contraire, du relief et de la matière. Le One V2 laisse entendre d'infimes détails de phrasé dans un espace clairement structuré, avec une aisance et une fluidité de tous les instants. Voilà de quoi satisfaire le mélomane exigeant. ◆



CAMBRIDGE AUDIO ONE V2

Prix: 490 €
Puissance: 2 x 30 W
Entrées numériques: 1 coaxiale, 1 optique, 1 USB, 1 Bluetooth
Sortie casque: 1
Télécommande: oui
Dimensions (L x H x P): 23 x 11,2 x 29,5 cm
Poids: 4,6 kg
Finition: noire ou blanche
Origine: Royaume-Uni
Distribution: PPL
Tél.: 04 50 17 00 49

Pour: la justesse des timbres, la fluidité des phrasés
Contre: grave un peu court

Timbres:	★★★★
Transparence:	★★★★
Restitution spatiale:	★★★
Finition:	★★★★
Rapport qualité/prix:	★★★★

Advance Paris Air 55



N'était une pastille ronde équipée d'une diode lumineuse en façade, rien ne peut laisser supposer que ces enceintes peuvent tout faire. L'une des deux est équipée d'un amplificateur de 55 W, mais également d'un convertisseur Wolfson 24 bits/192 kHz et d'un capteur Bluetooth. Il faut donc la brancher sur le secteur, la relier à la seconde enceinte, elle passive, et y ajouter n'importe quelle source via deux entrées analogiques et deux numériques (plus le Bluetooth) pour disposer d'un système complet. Le réglage du volume peut s'effectuer par le potentiomètre mais aussi par la télécommande, très bien pensée.

Écoute

Bien sûr, on peut toujours rêver d'un aigu encore plus raffiné, des basses un peu plus profondes mais il faut bien reconnaître qu'à se prix l'Air 55 est une affaire. N'oublions pas qu'elle intègre aussi un amplificateur et un convertisseur. On apprécie sans réserve sa restitution musicale généreuse, dynamique et aérée. Quant au grave, il reste toujours articulé, donc clairement audible, et les aigus ne fatiguent jamais. Beaucoup de détails, de vie ainsi que d'enthousiasme. ◆



ADVANCE PARIS AIR 55

Prix : 390 € la paire
Entrées numériques : 1 optique, 1 coaxiale, 1 Bluetooth
Entrées analogiques : 1 RCA, 1 mini-fiche jack de 3,5 mm
Dimensions (H x L x P) : 28,5 x 17 x 22,5 cm
Poids (unité active) : 4,3 kg
Finition : noire
Origine : France
Distribution : Advance Paris
Tél. : 0160 185 900

Pour : beaucoup d'air, de relief, de grain, de vie
Contre : extrême-grave un peu court

Timbres :	★★★★
Transparence :	★★★★
Restitution spatiale :	★★★★
Finition :	★★★
Rapport qualité/prix :	★★★★

Dali Katch



Le design est résolument « vintage » et la bandoulière rétractile laisse supposer une utilisation nomade. Facile à transporter car plate, cette enceinte réunit un tweeter à dôme, un haut-parleur de médium-grave de 9 cm de diamètre et un radiateur passif pour soutenir les basses sur chacune de ses deux faces. Un port USB peut servir à recharger un smartphone ou une tablette.

Écoute

Une source musicale unique ne pourra jamais recréer la stéréophonie d'une paire d'enceintes mais il faut bien avouer que la diffusion du son ne semble jamais confinée dans une petite boîte. La sonorité globale se montre plutôt mate mais précise, jamais brumeuse, riche de nombreux détails et de nuances. ◆



DENON AH-MM400

Prix : 399 €
Entrée numérique : 1 Bluetooth
Entrée analogique : 1 mini-fiche jack de 3,5 mm
Dimensions (H x L x P) : 13,8 x 26,8 x 4,7 cm
Poids (unité) : 1,1 kg
Finition : bleue, grise ou kaki
Origine : Danemark
Distribution : Dali France
Tél. : 00 45 96 72 10 85

Pour : une belle projection sonore, des timbres réalistes
Contre : grave un peu court

Timbres :	★★★
Transparence :	★★★★
Restitution spatiale :	★★★★
Finition :	★★★★
Rapport qualité/prix :	★★★

Steljes Audio NS1



Le constructeur britannique offre des produits au design étudié, de la radio numérique à la barre de son. Les NS1 sont de petites enceintes actives, disponibles en sept couleurs acidulées. Elles disposent d'un amplificateur de 2 x 35 W et d'un capteur Bluetooth. Chaque enceinte affiche un tweeter et un (petit) haut-parleur de médium-grave à membrane en fibre de verre tissée de 7,60 cm de diamètre. La connexion d'un appareil externe s'effectue par une mini-fiche Jack. Il est possible d'associer un caisson de basses via une fiche RCA.

Écoute

Certes, cette enceinte a quelques défauts. Le médium peu ainsi paraître un peu creusé et l'aigu parfois schématique. Mais quelle santé ! Quelle vigueur ! La restitution musicale se montre en effet d'une étonnante générosité et la dimension sonore sans aucune comparaison avec celle, si modeste, des enceintes. Les NS1 ouvrent grand l'espace, aèrent les plans sonores et font entendre d'infinis détails. Le piano a ainsi du relief, des attaques franches et un beau dégradé de couleurs. Stupéfiant pour la taille et le prix. ◆









STELJES AUDIO NS1

Prix : 199 € la paire
Entrée numérique : 1 Bluetooth
Entrée analogique : 1 mini-fiche jack de 3,5 mm
Dimensions (H x L x P) : 15,5 x 10,5 x 13,5 cm
Poids (unité) : 3,5 kg
Finition : blanche, grise, noire, bleue (deux teintes), jaune ou rouge
Origine : Royaume-Uni
Distribution : Audio Marketing Services
Tél. : 01 55 09 55 50

Pour : une écoute très dynamique et lumineuse
Contre : des timbres perfectibles

Timbres :	★★★
Transparence :	★★★★
Restitution spatiale :	★★★★
Finition :	★★★★
Rapport qualité/prix :	★★★★

Lifting interne

Rien ne permet de constater l'opération. Le couple d'enceintes conserve chacun son galbe arrondi et son unique haut-parleur en façade. Unique, pas exactement, puisque fidèle à son credo technologique, Kef présente un modèle coaxial dans lequel se superposent un tweeter et un transducteur de médium-grave de 13 cm en alliage de magnésium et d'aluminium. Mais l'intérieur de LS50 a changé: Kef y a installé un convertisseur numérique-analogique 24 bits/192 kHz, un double amplificateur (200 W + 30 W) et une connexion sans fil Bluetooth 4.0 apt-X. Il suffit donc de brancher sur l'une des deux enceintes de LS50 Wireless un lecteur de CD, un téléviseur ou un ordinateur via une des entrées: analogique, numérique optique ou USB. Il est également possible d'adjoindre à la paire un caisson de basses et de piloter à distance le système avec un smartphone ou une tablette grâce à une application à télécharger. Les LS50 Wireless se déclinent en trois finitions. ◆

Prix: 2 300 € la paire
Dimensions (L x H x P): 17,8 x 118,5 x 31,9 cm
Poids: 24 kg
Origine: Royaume-Uni
Distribution: GP Acoustics France
Tél.: 02 47 80 49 01



Signature de prestige



Pour ses cinquante ans, le constructeur britannique Bowers & Wilkins a décidé de s'offrir un casque. Il l'a donc voulu plutôt luxueux, c'est-à-dire garni de cuir italien sur l'arceau et les écouteurs et construit à base d'aluminium. Le P9 Signature réunit ainsi dans chacun de ses écouteurs une membrane de 4 cm de diamètre orientée de façon à être parallèle à l'oreille et à ne pas l'écraser. Si sa finition soignée destine le P9 Signature à une utilisation domestique, sa construction articulée et son étui de transport en cuir et Alcantara (un tissu de synthèse dont le toucher s'apparente à celui du daim) l'incitent également à voyager. Les oreilles peuvent par ailleurs se remplacer et le câble est détachable: ils sont donc faciles à changer en cas d'usure. Enfin, l'un des trois câbles fournis est équipé de commandes dédiées à tous les appareils Apple. ◆

Prix: 899,99 €
Impédance: 22 Ohms
Poids: 414 g
Longueur du câble: 2 x 1,20 m et 5 m
Connexion: mini-fiche jack, adaptateur 6,35 mm
Finition: marron
Origine: Royaume-Uni
Distribution: B&W Group France
Tél.: 04 37 46 15 00

Une discothèque bien classée

Le développement des serveurs de musique et des radios Internet se traduit logiquement par une offre de plus en plus large de lecteurs de réseau. Malgré un aspect plutôt austère, le Discovery Music Server du fabricant allemand Elac ne manque pas d'atouts. Il est doté de l'application américaine Roon Essentials, compatible avec les appareils Android, iOS et Windows, qui assure une gestion optimale des musiques, en ligne (NAS) ou stockées sur un disque dur, accompagnées de nombreuses données sur les artistes (biographie, dates de concert, paroles des chansons…). Équipé de l'AirPlay et du serveur Tidal, le DMS permet en outre de diffuser simultanément trois musiques différentes dans plusieurs lieux à la fois (multiroom) avec ou sans fil: il dispose pour cela de trois sorties dont deux analogiques (le DSM est en effet pourvu de deux convertisseurs) et une numérique coaxiale. ◆

Prix: 1100 €
Sorties analogiques: 2
Sorties numériques: 1 coaxiale, 1 optique, 1 USB 2.0
Dimensions (L x H x P): 21 x 4,8 x 11 cm
Poids: 0,9 kg
Origine: Allemagne
Distribution: PPL
Tél.: 04 50 17 00 49





Mini fait le maxi

Pioneer fait un retour remarqué dans le domaine de la haute-fidélité et investit tous les domaines, de l'amplificateur au lecteur réseau en passant par les systèmes compacts. Parmi ces derniers se distingue le X-HM 86 D-S. Difficile d'imaginer plus simple : il n'y qu'un élément central et une paire d'enceintes équipées de haut-parleurs de médium-grave de 13 cm de diamètre. La centrale électronique réunit un lecteur de CD, un tuner FM-AM, un récepteur de webradios (TuneIn) et de serveurs musicaux (Spotify, Deezer, Tidal intégrés). La transmission sans fil Bluetooth, wi-fi, AirPlay, Google Cast permet une large circulation des fichiers audio et vidéo. Deux ports USB, l'un en façade, l'autre à l'arrière de l'unité attendent disques durs et autres clés. Une entrée numérique optique (24 bits/192 kHz) et une sortie vers un caisson de basses étendent le champ d'action de ce système fort bien conçu et pilotable depuis son smartphone ou sa tablette grâce à une application à télécharger (iOS et Android). Voilà un mini-système qui fait le maximum. ◆

Prix : 899 €
Dimensions enceintes (L x H x P) : 16,5 x 28 x 25,9 cm
Dimensions unité centrale (L x H x P) : 29 x 9,8 x 33,3 cm
Finition : noire ou grise
Origine : Japon
Distribution : Pioneer-Onkyo Europe
Tél. : 01 84 88 47 12

LA PRISE DE SON DU MOIS



► **Bach**
Erbarme dich
Reinoud Van Mechelen, A Nocte Temporis
Alpha 252

Si le texte ne le précise pas, les photos laissent supposer que les musiciens étaient installés à la tribune de l'église Sainte-Aurélie de Strasbourg, non loin de l'orgue Silbermann de 1718. Un chanteur et un trio instrumental (une flûte traversière, un violoncelle et un orgue) présentent ainsi cette magnifique anthologie d'airs de cantates sacrées de Bach. Aline Blondiau a su créer une proximité entre les artistes et l'auditeur, idéale pour percevoir les plus subtiles inflexions de la voix, mais aussi la tenue du souffle d'Anne Besson ou les traits d'archet de Ronan Kernoa. Jamais, pourtant, la prise de son n'emprisonne dans un espace clos ou bas de plafond. L'orgue, aux mains de Benjamin Alard, reste ainsi présent, indispensable soutien harmonique, mais pas envahissant. L'ensemble sonne avec un naturel tout simplement exemplaire. Un grand moment ! ◆

LE TEST

ENCEINTE ACOUSTIQUE
Triangle Theta Signature



La gamme Signature réunit quatre modèles, les deux colonnes Alpha et Delta, la présente Theta et la voie centrale Gamma. Très logiquement, elles partagent toutes les quatre les mêmes composants, notamment le tweeter TZ2500, conçu autour d'un dôme en titane et logé dans un pavillon en aluminium. La Theta lui associe un haut-parleur de médium-grave de 16 cm de diamètre à membrane en papier. Le branchement s'effectue par un bornier de belle facture permettant le bi-câblage. Le coffrage est constitué de plusieurs feuilles de MDF assemblées et pliées. La finition de la Theta Signature se montre digne de son prix.

Écoute

Amateurs d'ambiances feutrées et de confidences à mi-voix, oubliez la Theta, elle n'est pas pour vous. Cette enceinte n'est pourtant pas du genre à hurler à tout-va, ni à accompagner son chant de stridences, mais elle aime les grands espaces illuminés, les traits sûrs et les gestes affirmés. Certains pourront certes juger le médium un peu trop franc et ferme, insuffisamment charnu : ce modèle ne cherche pas, c'est incontestable, à séduire son auditoire à toutes les écoutes et à lui proposer sans cesse des sonorités voluptueuses et étourdissantes. Cela dit, il faut bien reconnaître que la Theta sait parfaitement gérer les grands ensembles, recevoir d'imposantes formations sym-phoniques, sans les obliger à jouer des coudes, installer un piano de concert pour en accueillir le foisonnement harmonique. La tenue et la rapidité du grave assurent ainsi des attaques de percussions très précises et une articulation toujours détaillée (orgue, contrebasse, basse de viole). Voilà une enceinte à l'objectivité revendiquée. La Theta : une enceinte qui n'en fait pas des tas. ◆

Prix : 2 899 € la paire
Rendement : 90 dB
Nombre de voies : 2
Bi-câblage : oui
Dimensions (L x H x P) : 23,3 x 46,5 x 37,2 cm
Poids avec pied (unité) : 11,5 kg
Finition : laque noire ou blanche, acajou vernis
Origine : France
Distribution : Triangle
Tél. : 03 23 75 38 20

Pour : une écoute large, ouverte et précise
Contre : léger manque de soyeux dans les registres supérieurs

Timbres :	★★★
Transparence :	★★★★
Restitution spatiale :	★★★★
Finition :	★★★
Rapport qualité/prix :	★★★★



ruarkaudio
30 ANS D'EXPÉRIENCE
ÉCOUTEZ LA DIFFÉRENCE
PPL
Importateur d'émotions®
www.ruarkaudio.fr
Tél. : 04 50 17 00 49
30TH
ANNIVERSARY
1986 - 2016

À l'heure suisse

R1-30 parce que Ruark présente une édition limitée de sa radio R1 à l'occasion de ses trente ans. Celle-ci n'offre pas de bouleversement fondamental, puisque le seul signe distinctif de cette version est sa couleur satinée, qualifiée de « rouge suisse ». Rappelons que la R1, disponible en laqué noir ou blanc ou en bois naturel vernis, inclut le tuner FM, la radio numérique DAB et DAB+ avec dix stations en mémoire, une connexion sans fil Bluetooth, un port USB pour charger un téléphone, une entrée auxiliaire, un égaliseur de médium et de grave, une sortie casque stéréophonique et une double alarme. L'ensemble se commande depuis un gros bouton placé sur le sommet de l'appareil et un large écran Oled. ◆

Prix : 299 €
Dimensions (L x H x P) : 13 x 17 x 13,5 cm
Poids : 1,8 kg
Origine : Royaume-Uni
Distribution : PPL
Tél. : 04 50 17 00 49



Le bruit coiffé sur le fil

La technologie Blutooth permet au Plantronics BackBeat Pro 2 de recevoir sans fil des signaux émis jusqu'à une distance de 100 m. La firme californienne garantit également une autonomie de vingt-quatre heures d'écoute en continu. Pour économiser les batteries, des capteurs coupent d'ailleurs automatiquement le signal lorsque l'utilisateur ôte son casque. Mais il est aussi possible de raccorder le BackBeat à un périphérique par un câble (prise jack de 3,5 mm). Une connectivité double assure la liaison avec deux appareils, une tablette et un smartphone, par exemple. Les commandes de lecture de base sont accessibles par touches tactiles, simplement en glissant le doigt sur la face externe d'un des deux écouteurs. De plus, ce casque est doté d'un système de réduction de bruit, souvent très appréciable dans les transports en commun, et est livré avec deux câbles : l'un muni des fiches jack, l'autre de prises USB pour le chargement des batteries. ◆

Prix : 250 €
Poids : 500 g
Origine : États-Unis
Distribution : Plantronics
Tél. : 0 800 945 770

LE TEST

AMPLIFICATEUR RÉSEAU

Yamaha R-N602



Aucune raison de changer. Yamaha garde ainsi sa présentation délicieusement « vintage », qui évoque immanquablement les années 1970 par ses angles bien dessinés et ses touches de réglage de tonalité et de balance au profil acéré. L'écran central laisse alors supposer que le R-N602 cumule les fonctions d'amplificateur et de tuner. Il propose en effet la radio FM/AM. Mais il va plus loin, puisque la face arrière fait apparaître un port Ethernet et une petite antenne destinés à une connexion à Internet. Le R-N602 donne ainsi accès aux webradios et aux serveurs musicaux. Le Bluetooth et l'AirPlay y ajoutent la diffusion sans fil de données stockées sur un smartphone ou une tablette. La fonction MusicCast se charge de distribuer les sons dans plusieurs endroits (multiroom). Un convertisseur numérique-analogique, capable de traiter des signaux en haute définition (DSD 5,6 MHz), complète cette riche panoplie.





Écoute

Fidèle à son design, Yamaha conserve également la même esthétique musicale. Cet amplificateur va ainsi droit au but et ne cherche jamais à enjoliver la réalité : il n'ajoute aucune couleur artificielle. Si la prise de son a quelques accents métalliques ou des notes d'acidité, elles ne disparaîtront pas. On peut en effet remarquer un registre médium un peu mat, qui participe indubitablement à la netteté de la restitution sonore, mais en contrepartie, n'arrondit pas les angles. Il faudra donc choisir ses enceintes en conséquence. On profitera alors d'une écoute très dynamique, riche en contrastes, installée dans un espace bien aéré et organisé avec soin. ◆

Prix : 599 €
Puissance : 2 x 80 W
Entrées analogiques : 5 dont 1 phono
Entrées numériques : 5
Sorties enceintes : 2
Sortie casque : 1
Télécommande : oui
Dimensions (L x H x P) : 43,5 x 15,1 x 39,2 cm
Poids : 9,8 kg
Finition : noire ou grise
Origine : Japon
Distribution : Yamaha Music Europe
Tél. : 01 64 61 58 00

Pour : une conception moderne, une sonorité dynamique
Contre : médium un peu mat

Timbres :	★★★
Transparence :	★★★★
Restitution spatiale :	★★★★
Finition :	★★★★
Rapport qualité/prix :	★★★

RENSEIGNEMENTS
DOSSIER DE CANDIDATURE

www.musiqueetvin-closvougeot.com

LUNDI

10
avril
2017

Au Couvent
des Cordeliers
à Beaune.

Auditions du Fonds Instrumental

PRÊT DE 11 INSTRUMENTS À CORDES

{ Fonds
instrumental
*Musique & Vin
au Clos Vougeot* }

On en veut encore !

Semblable à une grosse clé USB, pas plus encombrant qu'une gomme, le convertisseur Encore mDSD est conçu pour se brancher directement sur un ordinateur ou, via un câble avec adaptateur, un smartphone et une tablette, Android ou iOS. Autoalimenté par le courant électrique du périphérique, cet appareil accepte les signaux 32 bits/384 kHz et DSD 256. Une sortie unique par mini-prise jack distribue un signal analogique (on branche alors directement un casque ou un amplificateur) ou numérique. Deux touches sur le côté permettent de régler le niveau. Pour une utilisation informatique sous le système d'exploitation Windows, il faudra télécharger un logiciel : la mise en œuvre est très simple.

L'apport, tant sur un ordinateur que sur un smartphone, se fait instantanément entendre, et ce de façon spectaculaire. La scène semble s'être subitement élargie et la salle de concert, elle, a poussé ses murs. Le grave est plus riche mais très bien tenu, l'aigu plus limpide, sans la moindre acidité. La restitution musicale se montre à la fois plus détaillée, plus dynamique, mais aussi plus subtile. Une incontestable réussite. ◆

Prix : 119 €
Dimensions (L x H x P) : 7 x 3 x 1 cm
Poids : 45 g
Finition : noire ou argentée
Origine : États-Unis
Distribution : Next Audio
Tél. : 06 60 70 63 63



Cinéma à domicile

Marantz propose une belle série d'appareils destinés à la musique et souvent salués par des **CHOC** de *Classica*. La marque japonaise exerce également ses talents dans la production audiovisuelle, comme en témoignent ces deux nouveautés, l'ampli-tuner SR7011 et le préamplificateur AV7703. Le premier accepte tous les standards d'enregistrement de son cinéma (Dolby Atmos, DTS: X et Neural: X), les formats audio en haute résolution (24 bits/196 kHz, DSD 5,6 MHz) et les serveurs de musique, mais aussi les images en 4K et Ultra HD. Il dispose de neuf canaux et peut distribuer les sons sur 11.2 sorties. Aux huit entrées HDMI répondent deux de même configuration, permettant ainsi une projection de contenus distincts en deux endroits. Le pré-amplificateur AV7703 partage l'essentiel de ces fonctions, dont le Bluetooth et l'AirPlay, et y ajoute l'Auro 3D, système de diffusion travaillant sur les trois dimensions, comme son nom l'indique, et la technologie Audyssey MultEQ XT32, qui adapte le son à l'acoustique de la salle. ◆

Prix SR7011 : 1 799 €
Prix AV7703 : 2 499 €
Puissance : 9 x 200 W
Entrées : 8 HMDI, 2 numériques, 3 analogiques
Dimensions SR7011 (L x H x P) : 44 x 18,5 x 41,1 cm
Poids : 14,1 kg
Dimensions AV7703 (L x H x P) : 44 x 18,5 x 41,1 cm
Poids : 10,4 kg
Finition : noire ou grise
Distribution : Marantz France
Tél. : 01 41 38 33 01

Les Chocs hi-fi de l'année 2016

Après avoir réalisé des bancs d'essai des meilleurs produits de l'année classés par thèmes (platines, lecteurs, enceintes, etc.), que nous avons publiés dans nos quatre derniers numéros dont le présent, nous proposons une liste encore plus sélective qui ne retient qu'un seul modèle par catégorie. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, ou craindre, il ne s'agit pas ici d'une chasse au produit le plus cher ou le plus extravagant. Le choix s'est effectué en fonction de la musicalité et du coût dans un perpétuel souci de présenter à nos lecteurs du matériel susceptible de satisfaire leur passion pour la musique. Aussi ne faut-il pas considérer chaque appareil comme le meilleur sur le marché, mais comme celui qui offre des performances exceptionnelles pour son prix.

- **Meilleure platine tourne-disque**
Rega Planar 3. Prix : 1 050 € avec la cellule Elys 2, 950 € sans
- **Meilleur lecteur CD**
Marantz CD6006. Prix : 599 €
- **Meilleur lecteur réseau**
Bluesound Node 2. Prix : 549 €
- **Meilleur convertisseur**
Chord Chordette 2Qute. Prix : 1 395 €
- **Meilleur amplificateur**
Micromega M-One 100. Prix : 3 890 €
- **Meilleure enceinte**
Jean-Marie Reynaud Cantabile Jubilé. Prix : 3 950 € la paire en finition bois et 4 250 € en finition laquée
- **Meilleur casque**
Fostex TH610. Prix : 699 €
- **Meilleur tout en un**
Cambridge Audio One V2. Prix : 490 €
- **Meilleur accessoire**
Neodio Origine B1. Prix : 750 € les trois, 1 000 € les quatre



Signé Sony

Bien décidé à être présent sur le domaine de la haute-fidélité exigeante et, en particulier, celui de la haute définition, Sony présente une série d'appareils haut de gamme réunis sous le nom de Signature. S'y côtoient ainsi un casque MDR-Z1R dotés de larges membranes de 7 cm de diamètre, deux Walkman numériques NW-WM1Z et NW-WM1A et un amplificateur de casque TA-ZH1ES. Ce dernier est équipé d'un convertisseur capable de traiter des signaux codés jusqu'en 32 bits/768 kHz et en DSD 22,4 MHz. Par ailleurs, un circuit électronique transforme toute information numérique classique en signal de très haute définition (DSD 11,2 MHz). Cet amplificateur propose deux sorties jack de 6,35 et 3,5 cm, trois sorties symétriques, une XLR, une de 4,4 mm et tripolaire (2 x 3,5 mm), ainsi que trois entrées numériques : USB-B, coaxiale et optique. À suivre. ◆

Prix MDR-Z1R : 2 200 €
Prix NW-WM1Z : 3 300 €
Prix NW-WM1A : 1 200 €
Prix TA-ZH1ES : 2 000 €
Origine : Japon
Distribution : Sony France
www.sony.fr

Anniversaire en fanfare

Présence Audio Conseil, rendez-vous des audiophiles et mélomanes exigeants, a invité un hôte de marque à son anniversaire, fêté les samedi 3 et dimanche 4 décembre : à l'occasion des quarante ans du magasin sera présentée la nouvelle enceinte Magico M3, colonne à trois voies et cinq haut-parleurs : un tweeter, un haut-parleur de médium de 15 cm de diamètre et trois de 18 cm. Ce modèle américain de très haut de gamme sera associé à des électroniques suisses Solution et des câbles MIT ACC 206. Dans les autres auditoriums, il sera possible d'écouter les enceintes Bowers & Wilkins, Kharma et Piega, la nouvelle gamme Expert Pro de Devialet, ainsi que les produits Ayre, Constellation Audio, Crystal Cable, Esoteric, Melco et Rega. Un tirage au sort est doté d'une enceinte Devialet Phantom Gold et un cocktail sera proposé le samedi à partir de 18 h. ◆



Dimensions Magico M3 (H x L x P) : 120 x 34 x 49 cm
Poids : 145 kg
Présence Audio Conseil
10, rue des Filles du Calvaire.
75003 Paris
Tél. : 01 44 54 50 50
www.presence-audio.com

L'écoute d'exception

AMPLIFICATEUR

Ayre AX-5 Twenty



Appartenant à la même série Twenty que le convertisseur QX-5 déjà présenté (lire *Classica* n°183, **CHOC**), l'amplificateur AX-5 en partage la même sobriété esthétique et presque la même façade. Le constructeur du Colorado joue davantage sur l'effacement que la mise en avant. Ne restent ainsi que deux sélecteurs rotatifs, assortis chacun d'une touche métallique, encadrant le bel écran central. Malgré cette apparente rigueur, l'AX-5 Twenty propose de nombreux réglages, comme celui de nommer précisément les entrées du lecteur de CD à la référence de certains appareils Ayre. Ce modèle aligne six sorties analogiques dont quatre accessibles via des prises XLR. Une autre sortie XLR peut accueillir un enregistreur analogique ou un amplificateur pour casques. Le constructeur estime nécessaire un rodage de cent à cinq cents heures pour que l'amplificateur donne le meilleur de lui-même.



Écoute

Sans surprise, l'amplificateur affiche de nombreuses similitudes avec le convertisseur QX-5. Appareil haut de gamme comme son prix le rappelle, l'AX-5 Twenty ne cherche pourtant pas à briller, ni à rappeler que son acquisition a nécessité un effort. L'équilibre tonal se montre alors d'une grande justesse, équilibré, sans tendance à souligner les basses ou à éclairer artificiellement l'aigu. Les instruments tels les clavecin, violon ou piano, juges impitoyables de la science des couleurs, se voient ainsi obligés d'accorder la note maximale. La construction géométrique et la distribution des plans sonores dans l'espace se montrent aussi d'une remarquable précision et d'un naturel exemplaire. L'air circule librement entre les pupitres et les acoustiques de salle se perçoivent sans peine. La musique s'épanouit et investit la salle d'écoute. L'auditeur n'a plus qu'à profiter de son concert privé. ◆

Prix : 16 000 €
Puissance : 2 x 125 W
Nombre d'entrées analogiques : 2 RCA et 4 XLR
Sorties enceintes : 1
Sortie casque : oui
Télécommande : oui
Dimensions (L x H x P) : 44 x 12 x 48 cm
Poids : 22 kg
Finition : grise
Origine : États-Unis
Distribution : Sound and Colors -GT-Audio
Tél. : 01 45 72 77 20

Pour : le naturel, l'évidence musicale
Contre : le prix ?

Timbres :	★★★★
Transparence :	★★★★
Restitution spatiale :	★★★★
Finition :	★★★★
Rapport qualité/prix :	★★★

HI-FI / AUDITORIUMS





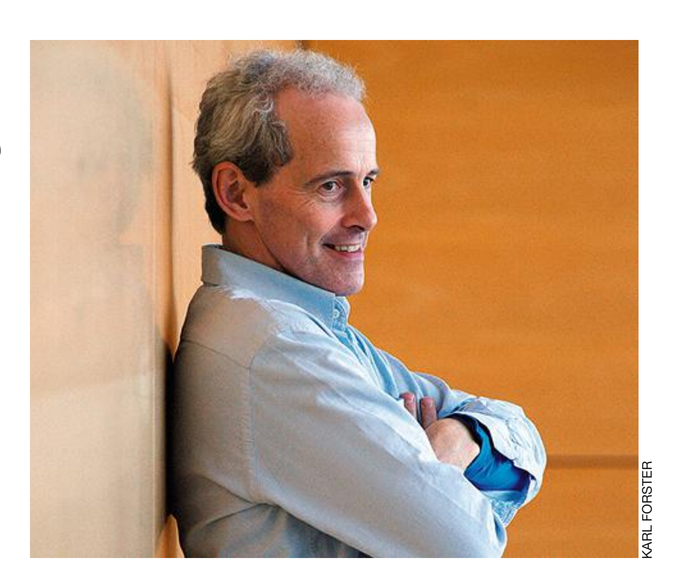




Sur Radio Classique

NOËL BORDELAIS

En décembre, l'Auditorium de la cité girondine célébrera Broadway et ses comédies musicales.



KARL FORSTER

Cette année encore, le costume du Père Noël de Radio Classique sera blanc et bordeaux ! Forte du succès et de l'enthousiasme suscités par les éditions parisiennes du Grand Concert de Noël, la station a décidé d'élargir le concept à la cité girondine. Après un programme mettant en relief la tradition musicale anglaise l'an passé, cap sur la légendaire avenue new-yorkaise en 2016 : Broadway ! Gershwin, Bernstein, Blane, Ellington… feront vibrer et swinger l'auditoire de l'Auditorium les 15, 16 et 18 décembre. Pour Laurent Croizier, directeur adjoint du développement et de la communication de l'Opéra de Bordeaux, ce concert « *a été pensé comme une succession de pièces brèves, festives, effervescentes et brillantes, à l'image des illuminations scintillantes de Noël* ». Rendez-vous important de la nouvelle saison imaginée par Marc Minkowski, ce concert bénéficiera de la présence de Paul Daniel (photo), le directeur musical de l'Orchestre national Bordeaux-Aquitaine, dont la sensibilité et le parcours ont permis de concevoir ce répertoire inédit.
Que les amateurs de belles voix se rassurent, le Chœur de l'Opéra national de Bordeaux sera également de la partie pour entonner quelques tubes incontournables en cette période de fêtes.
Autre atout majeur de ces soirées, la présence de Christian Morin, l'une des voix phares de Radio Classique, qui animera les concerts, participant ainsi à « *la dimension amicale voire familiale de ces rendez-vous, tout en donnant au public quelques clés afin qu'il puisse profiter au mieux de ce programme aux accents de* musicals ». Un menu de fin d'année à consommer sans aucune modération ! ◆

➔ Concert de Noël, par l'Orchestre national Bordeaux-Aquitaine et le Chœur de l'Opéra de Bordeaux, dir. Paul Daniel, présenté par Christian Morin, les 15, 16 et 18 décembre à l'Auditorium de Bordeaux. Diffusé en direct le 15 décembre et rediffusé le 25 décembre.



L'Orchestre de la Garde républicaine et la Maîtrise des Hauts-de-Seine joueront, à la Philharmonie de Paris, le Grand Concert de Noël, diffusé en direct sur Radio Classique le 9 décembre.

LES PROGRAMMES

DU LUNDI AU VENDREDI

▶ **6 h 15 - 7 h 30 : La Matinale économique** de Renaud Blanc
▶ **7 h 30 - 9 h : La Matinale** de Guillaume Durand
▶ **9 h - 9 h 30 : Ève Ruggiéri raconte…**
▶ **9 h 30 - 13 h : Tous classiques** avec Christian Morin
▶ **13 h - 13 h 15 : Le Journal du classique** de Laure Mézan
▶ **13 h 15 - 17 h : Le Plaisir du classique** avec Albina Belabiod
▶ **17 h - 18 h : Duault classique** avec Alain Duault
▶ **18 h - 19 h : Passion classique** avec Olivier Bellamy
▶ **19 h - 20 h : Le 19-20 h** de Patrick Poivre d'Arvor (sauf le vendredi)
▶ **19 h - 20 h (le vendredi) : La Grande Galerie de Radio Classique** avec Guy Boyer de *Connaissance des Arts*
▶ **20 h - 23 h : Vos soirées classiques** avec Francis Drésel
▶ **23 h - 00 h : Les Discoportraits** de Francis Drésel

LE WEEK-END

▶ **5 h - 7 h : Les Petits Matins** de Radio Classique
▶ **7 h - 9 h 30 : La Matinale musicale** avec Laure Mézan
▶ **9 h 30 - 13 h : Week-end classique** avec Jean-Michel Dhuez
▶ **12 h : Les Mots de la philo** de Luc Ferry (3 min)
▶ **13 h - 13 h 30 : L'Invité culture** de Claire Chazal
▶ **13 h 30 - 17 h : Le Plaisir du classique** avec Albina Belabiod
▶ **16 h : Les Mots de la philo de Luc Ferry** (3 min)
▶ **17 h - 18 h : Week-end classique** avec Élodie Fondacci
▶ **17 h - 21 h (le dimanche) : Week-end classique** avec Élodie Fondacci
▶ **18 h - 19 h (le samedi) : « Best of » Passion classique** avec Olivier Bellamy
▶ **19 h - 21 h : Week-end classique** avec Élodie Fondacci
▶ **21 h - 00 h (le samedi) : La Grande Soirée opéra** avec Alain Duault
▶ **21 h - 00 h (le dimanche) : Le Grand Concert classique du dimanche soir** avec Francis Drésel

Les grands concerts

SUR FRANCE MUSIQUE

▶ **02/12 à 20h:** *Concerto pour violon* de Tchaïkovski, *Symphonie n°4* de Nielsen, par S. Shoji (violon), Orch. philh. de Radio France, dir. O. Vänska. En direct de la Maison de la Radio.
▶ **03/12 à 20h:** Haydn, Schumann, par A. Yamamoto (piano), Quatuor Ébène. Enreg. aux Bouffes du Nord en 2016.
▶ **05/12:** Journée spéciale Daniel Barenboim.
▶ **09/12 à 20h:** *Concerto pour piano n°2, Symphonie n°2* de Brahms, par N. Angelich (piano), Orch. philh. de Radio France, dir. M. W. Chung. En direct de la Maison de la Radio.
▶ **15/12 à 20h:** *Concerto pour piano* de Khatchatourian, *Danses symphoniques* de Rachmaninov, par J.-Y. Thibaudet (piano), Orch. national de France, dir. S. Bychkov. En direct de la Maison de la Radio.
▶ **24/12 à 14h:** Boësset, Moulinié, Bouzignac, par Les Pages et Chantres du CMBV. Enreg. à Versailles en 2016.
▶ **24/12 à 22h:** Veillée de Noël, par la Maîtrise de Notre-Dame de Paris. Enreg. à Notre-Dame de Paris en 2016.
▶ **25/12 à 20h:** *Cavalleria rusticana* de Mascagni, *Sancta Susanna* de Hindemith, par E. Garanca, A-C. Antonacci, Orch. de l'Opéra de Paris, dir. C. Rizzi. Enreg. à l'Opéra Bastille en 2016.
▶ **01/01 à 20h:** *Don Giovanni* de Mozart, par J.-S. Bou, J. Boulianne, Le Cercle de l'Harmonie, dir. J. Rohrer. Enreg. au Théâtre des Champs-Élysées en 2016.

TOUS LES SAMEDIS DE 14 H À 16 H
« Génération Jeunes interprètes » de Gaëlle Le Gallic
03/12: Nicolas Lestoquoy, guitare; Quatuor Niobé, saxophones; Julian Trevelyan, piano; **10/12:** Maroussia Gentet et Joseph Birnbaum, pianos; Manuel Vioque-Judde, alto; Catherine Trottmann, mezzo; **17/12:** Ensemble Nevermind; **24/12:** Les Pages et Chantres de Versailles; **07/01:** Ekaterina Valiulina, violon; Ingmar Lazar, piano; Ludivine Moreau, flûte; Lucie Berthomier, harpe; **14/01:** Hanna Salzenstein, violoncelle; Trio Éclipse; **28/01:** Léa Desandre, mezzo et Thomas Dunford, luth; Trio Metral; Ensemble Cannaregio

▶ **08/01 à 20h:** *Une nuit à Venise* de Strauss, par L. Odinius, P. Micinski, Orch. de l'Opéra de Lyon, dir. D. Rustioni. Enreg. à Lyon en 2016.

À LA TÉLÉVISION

FRANCE 2

▶ **01/01 à 11h:** Concert du Nouvel An, par l'Orch. philh. de Vienne, dir. G. Dudamel. En direct de Vienne.

ARTE

▶ **11/12 à 18h:** *Caprice n°24* et *Carnevale di Venezia* de Paganini, *Czardas* de Monti, Ouvertures de *Guillaume Tell* de Rossini et des *Vêpres siciliennes* de Verdi, par D. Garrett (violon), Orch. de la Filarmonica della Scala, dir. R. Chailly. Enreg. place du Dôme à Milan en 2015.
▶ **18/12 à 00h10:** *Magnificat* de Bach, *Cantate de Noël « Vom Himmel hoch »* et *Psaume 42* de Mendelssohn par Chœurs et Orch. de Paris, dir. T. Hengelbrock. Enreg. à la salle Pleyel en 2015.
▶ **24/12 à 17h50:** Airs et chœurs d'opéras de Puccini, Verdi, Bellini, Bizet, Saint-Saëns, par S. Radvanovsky, A. Rachvelishvili, A. Antonenko, Chœurs et Orch. de l'Opéra de Paris, dir. P. Jordan. Enreg. à l'Opéra Bastille en 2016.

MEZZO

▶ **02/12 à 20h:** *Chant funèbre* et *L'Oiseau de feu* de Stravinsky, suite de *Kitège* de Rimski-Korsakov, par Orch. du Mariinski, dir. V. Gergiev. En direct de Saint-Petersbourg.
▶ **04/12 à 20h30:** *Maria Stuarda* de Donizetti, par J. DiDonato, E. van den Heever, Orch. du Metropolitan, dir. M. Benini, ms. D. McVicar. Enreg. à New York en 2013.
▶ **09/12 à 20h30:** *Parsifal* de Wagner, par J. Kaufmann, R. Pape, K. Dalayman, P. Mattei, E. Nikitin, Orch. du Metropolitan, dir. D. Gatti, ms. F. Girard. Enreg. à New York en 2013.
▶ **10/12 à 20h30:** *Concerto pour violon* de Tchaïkovski, *Symphonie n°5* de Chostakovitch, par J. Jansen (violon), Orch. de Paris, dir. P. Järvi. Enreg. à la Philh. en 2015.
▶ **10/12 à 22h:** *Concerto pour deux pianos, percussions et orchestre* et *Concerto pour orchestre* de Bartók, par K. & M. Labèque (pianos), Orch. de Paris, dir. E.-P. Salonen. Enreg. à la Philharmonie en 2015.
▶ **13/12 à 20h30:** *Symphonie n°1* et *Concerto pour violon n°2* de Prokofiev, suite du *Lac des Cygnes* de Tchaïkovski, par L. Kavakos (violon), Orch. de Paris, dir. Y. Temirkanov. Enreg. à la Philh. en 2015.
▶ **23/12 à 21h40:** *Magnificat* et *Cantates de Noël* de Bach, par A. Zander, C. Mena, H. J. Mammel, S. MacLeod, Ricercar Consort, dir. P. Pierlot. Enreg. à Nîmes en 2012.


GERARDO GOMEZ FONDO
Dudamel dirigera le Concert du Nouvel An.

SUR LE WEB

www.culturebox.francetvinfo.fr

● ***Nabucco*** de Verdi, par L. Nucci, V. Tola, E. Iori, G. Pelligra, Orch. de l'Opéra royal de Wallonie, dir. P. Arrivabeni, ms. S. Di Pralafera. Enreg. à Liège en 2016.

concert.arte.tv/fr

● ***La Flûte enchantée*** de Mozart, par A. Mastroni, D. Nurgeldiyev, C. Gansch, C. Poulitsi, J. McGovern, Orch. philh. de Hambourg, dir. J.-C. Spinosi, ms. J. Steckel. Enreg. à Hambourg en 2016.
● ***Samson et Dalila*** de Saint-Saëns, par A. Rachvelishvili, A. Antonenko, E. Silins, N. Testé, Orch. de l'Opéra de Paris, dir. P. Jordan, ms. D. Michieletto. Enreg. à l'Opéra Bastille en 2016.
● ***Symphonie « Titan »*** de Mahler, *Gesegnet seist du, Herr de Heucke,* par M. Cornet (baryton), Orch. symph. de Bochum, dir. S. Sloane. Enreg. à Bochum en 2016.

www.theoperaplatform.eu/fr

● ***Les Stigmatisés*** de Schreker, par C. Workman, M. A. Hofmann, S. Neal, M. Marquardt, M. Eder, Orch. de l'Opéra de Lyon, dir. A. Pérez, ms. D. Bösch. Enreg. à Lyon en 2016.
● ***Goplana*** de Zelenski, par E. Piasecka, K. Solomin, K. Trylnik, Orch. de l'Opéra national de Pologne, dir. G. Nowak, ms. J. Wisniewski. Enreg. à Varsovie en 2016.

www.medici.tv

● ***Richard Tucker Opera Gala 2016,*** par A. Netrebko, R. Fleming, J. DiDonato, L. Brownlee, J. Camarena, Orch. du Metropolitan, dir. A. Fisch. Enreg. au Carnegie Hall en 2016.
● ***Master Class*** de Brigitte Fassbaender, par A. Usher, B. Moxon, B. Horak-Hallett, R. Taylor. Enreg. à Londres en 2016.

PAGES RÉALISÉES PAR SÉVAG TACHDJIAN

PETITES ANNONCES

ACHAT

● **Achète pour collection 33-tours des années 1950 (musique classique). Tél. : 06 11 57 62 81**

DIVERS

● **Solitude et silence : Alpes-de-Haute-Provence chez l'habitant, tout confort. 1 à 4 adultes. Pleyel 1/4 queue (liib) à disposition. À 1 000 m d'altitude. 495 euros la semaine, toute l'année. Tél. : 04 92 68 32 76.**

● Paris. Lectrice 64 ans rech. pers. 55/ 70 ans pour sorties culturelles conviviales. Tél. : 06 66 34 29 11. mfil@orange.fr

● Le chœur Orphéa Voce recrute 20 choristes pour chanter du baroque latino-américain et européen sous la direction du chef Jesus Zambrano. Tél. : 06 73 12 01 43





Lignage 1 ligne comprend 32 signes et espaces. Toute ligne commencée est due.
Pour passer une annonce, pour tout autre format, appelez-nous au : 01 49 53 64 88

1/ Annonces réservées aux particuliers

	Forfait 1 parution	Forfait 2 parutions	Forfait 3 parutions
3 lignes	40 € TTC	70 € TTC	100 € TTC
Option gras	10 € TTC	10 € TTC	10 € TTC
Ligne supplémentaire	10 € TTC	10 € TTC	10 € TTC

Modules Quadri (L x H)	
38 x 80 mm	325 € HT
38 x 165 mm	550 € HT
38 x 72 mm	260 € HT
80 x 80 mm	550 € HT

N&B : - 20 % Quadri

2/ Annonces commerciales Cours - Recrutement - Stage - Disques - Autres 25 € TTC/ligne - Option gras : 15 € TTC

Les annonces à la ligne doivent être accompagnées du règlement correspondant libellé à l'ordre des Échos Médias

Remplissez et découpez la grille ci-dessous puis retournez-la à l'adresse suivante :
Les Echos Medias - Classica - Petites annonces - 16, rue du quatre septembre 75112 Paris - Tél. : 01 49 53 64 88

Les annonces à la ligne doivent être acompagnées du réglement correspondant libellé à l'ordre de : Les Echos Medias

Nom :.. Prénom :..

adresse :..

Tél. :.. Mois de parution souhaité(s) :..

Ci-joint un chèque de .... €

Votre annonce : ☐ Option gras ☐ Ventes ☐ Cours ☐ Stages ☐ Divers ☐ Emplois

N'inscrire qu'un signe par case - Laisser une case entre chaque mot - Ecrire en majuscules.

CD MAIL

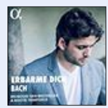
9, chaussée Jules-César
BP 60234 Osny
95523 Cergy-Pontoise Cedex

BON DE COMMANDE
décembre / janvier 2017

Les « CHOCS de CLASSICA » à -15%

Commandez tranquillement les disques Chocs sélectionnés par Classica et recevez-les chez vous par la poste

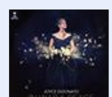
Les CHOCS NOUVEAUTES



BACH, JEAN-SÉBASTIEN :
ERBARME DICH
(AIE PITIÉ DE MOI)
STC070104 **21,45 € ❐**



CHARPENTIER, MARC ANTOINE :
PASTORALE DE NOËL H,483
STC067585 **21,62 € ❐**



DIDONATO, JOYCE :
IN WAR AND PEACE
HARMONY THROUGH MUSIC
STC071400 **20,77 € ❐**



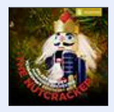
MOZART, WOLFGANG AMADEUS :
VIOLIN CONCERTOS
STC068827 **27,50 € ❐**



MUSICIENS DE ST JULIEN :
NOËL BAROQUE, CHANSONS DE
FRANCE ET D'AILLEURS
STC070103 **21,45 € ❐**



PÄRT, ARVO
VOX CLAMANTIS :
THE DEER'S CRY
STC065111 **20,77 € ❐**



TCHAIKOVSKY :
CASSE-NOISETTE, SYMPHONIE
N° 4, THE NUTCRACKER
STC071509 **14,96 € ❐**

Les CHOCS REEDITIONS



ARGERICH, MARTHA :
THE COMPLETE WARNER
RECORDINGS
STC071404 **54,50 € ❐**



BACH :
BRANDENBURGISCHE KONZERTE
ORCHESTERMUSIK KAMMERMUSIK
STC058717 **36,99 € ❐**



BRUCKNER :
SACRED WORKS (MASSES
MOTELS PSALM 150 TE DEUM)
STC067962 **20,77 € ❐**



COCSET :
UNE HISTOIRE DU VIOLONCELLE
AU XVII ET XVIII
STC061933 **49,88 € ❐**



COUPERIN | CHARPENTIER, MARC ANTOINE :
LE PARNASSE FRANÇAIS
STC067958 **45,10 € ❐**



KREMER :
COMPLETE CONCERTO RECORDINGS
ON DEUTSCHE GRAMMOPHON
STC067860 **69,27 € ❐**



LE SAGE, ERIC :
ERIC LE SAGE PLAYS FRANCIS
POULENC
STC069299 **19,39 € ❐**



LEFEBURE, YVONNE :
UNE LÉGENDE DU PIANO
STC078404 **71,49 € ❐**



MOULINIER | LULLY | CHARPENTIER :
SPLENDEURS DE VERSAILLES
STC067789 **35,41 € ❐**



POLLINI :
COMPLETE RECORDINGS ON
DEUTSCHE GRAMMOPHON
STC067620 **194,61 € ❐**



PRICE :
PRIMA DONNA ASSOLUTA - HER
ULTIMATE OPÉRA RECORDINGS
STC068695 **96,96 € ❐**



REICH, STEVE :
THE ECM RECORDINGS
STC067618 **28,33 € ❐**

TELEMANN, GEORG PHILIPP :
TAFELMUSIK, WASSERMUSIK /
KONZERTE
STC049672 **27,43 € ❐**



WEISSENBERG, ALEXIS :
THE COMPLETE RCA ALBUM
COLLECTION
STC077971 **37,39 € ❐**

Les CHOCS DVD



DONIZETTI, GAETANO :
POLIUTO
STC060907 **34,75 € ❐**

Sous-Total (1) ☐

Les prix Chocs indiqués sur cette page contiennent déjà les 15 % de remise

CD MAIL

9, chaussée Jules-César
BP 60234 Osny - 95523 Cergy-Pontoise Cedex

BON DE COMMANDE - décembre/janvier 2017

Cochez les CD que vous commandez dans la liste ci-dessous.

Compositeurs, Œuvres	Références	Prix pomo -12%	
NOUVEAUTÉS			
ALBENIZ : CONCERTO POUR PIANO NO, 1, SUITE ESPAGNOLE	STC042261	19,75€	❐
BACEWICZ, GRAZYNA : COMPLETE STRING QUARTETS	STC061504	18,02€	❐
BACH, JOHANN SEBASTIAN : OEUVRES POUR ORGUE DE LEIPZIG	STC051271	22,20€	❐
BASSANO, GIOVANNI : RICERCARE PER STRUMENTI INSIEME	STC069714	17,90€	❐
BEETHOVEN : QUATUOR À CORDES N°13 EN SI BÉMOL MAJEUR, OP,130	STC065143	22,20€	❐
BENNETT, ROBERT RUSSELL : OLD AMERICAN DANCES	STC067828	19,75€	❐
BERG, ALBAN | BRAHMS, JOHANNES : SONATES POUR PIANO	STC069996	22,02€	❐
BERLIOZ : ROMÉO ET JULIETTE, SYMPH, DRAMATIQUE POUR SOLISTES	STC070113	39,32€	❐
BRITTEN, BENJAMIN : A MIDSUMMER NIGHT'S DREAM	STC078762	27,02€	❐
CHOSTAKOVITCH, DIMITRI : CELLO CONCERTO NO,1, SYMPHONIE N° 5	STC067829	46,47€	❐
CHOSTAKOVITCH, DIMITRI : QUATUORS À CORDES, INTÉGRALE	STC071506	29,92€	❐
CHOSTAKOVITCH, DIMITRI | ALTSTAEDT : CELLO CONCERTO NO,1	STC046696	23,36€	❐
COPLAND, AARON : ORCHESTRAL WORKS, VOL, 2, SYMPHONIES	STC067827	19,75€	❐
DAUGHERTY : TALES OF HEMMINGWAY, AMERICAN GOTHIC FOR ORCH,	STC067100	9,65€	❐
FAURÉ, GABRIEL : FAURÉ : INTÉGRALE DES MÉLODIES VOLUME 1	STC059497	20,26€	❐
LANG, DAVID : DAVID LANG: THE NATIONAL ANTHEMS	STC057020	20,09€	❐
LE FLEM, PAUL : INTEGRALE DES ŒUVRES POUR PIANO	STC071553	17,97€	❐
MACMILLAN, JAMES : CONCERTO POUR VIOLON, SYMPHONIE N°4	STC071489	21,52€	❐
MENDELSSOHN-BARTHOLDY : SONATES POUR VIOLONCELLE ET PIANO	STC072987	31,83€	❐
MOZART : THREE SALZBURG SYMPHONIES NOS, 21, 27 & 34	STC063173	23,87€	❐
PÄRT, ARVO : KANON POKAJANEN	STC071479	22,38€	❐
PÄRT, ARVO : PART: DA PACEM DOMINE	STC067007	19,66€	❐
PERGOLESI, GIOVANNI BATTISTA : STABAT MATER	STC069925	22,92€	❐
PROKOFIEV : VIOLIN CONCERTOS 1 & 2, SONATA FOR SOLO VIOLON	STC078408	23,87€	❐
RASMUSSEN, SUNLEIF : SYMPHONIE N 2 THE EARTH ANEW	STC071511	19,66€	❐
REGER, MAX : ORCHESTRAL SONGS	STC067155	19,66€	❐
SAINT SAËNS, CAMILLE | CHAUSSON, ERNEST : PIANO QUARTETS	STC067826	19,75€	❐
SCHOENBERG, ARNOLD : GURRE-LIEDER	STC071504	37,38€	❐
SCHUBERT : INTRODUCTION ET VARIATIONS SUR TROCKNE BLUMEN	STC020993	23,87€	❐
SCHUMANN, ROBERT : DICHTERLIEBE OP 48 / SELECTED SONGS	STC069263	22,92€	❐
STRAVINSKY | BARTOK : L'OISEAU DE FEU	STC071507	28,47€	❐
TCHAIKOVSKY | BORODINE : SYMPHONY NO,6, POLOVTSIAN DANCES	STC052328	23,87€	❐

Compositeurs, Œuvres	Références	Prix promo -12%	
VERDI, GIUSEPPE : AÏDA	STC058043	34,86€	❐
VIVALDI, ANTONIO | CAUVIN, THIBAULT : THE VIVALDI ALBUM	STC071423	22,92€	❐
VIVALDI, ANTONIO | HORSCH, LUCIE : VIOVALDI	STC073193	19,42€	❐
WEILERSTEIN | CHOSTAKOVITCH : CELLO CONCERTOS NOS, 1 & 2	STC064562	19,42€	❐
DVD - BLU-RAY			
AGERICH : PIANO DUSO AND CONCERT FROM THE TEATRO COLON - DVD	STC061926	63,69€	❐
BELLINI, VINCENZO : I CAPULETTI E I MONTECCHI - DVD	STC078894	28,47€	❐
BRAHMS, JOHANNES : INTÉGRALE DE LA MUSIQUE DE CHAMBRE - BLU-RAY	STC072448	75,73€	❐
HAENDEL, GEORG FRIEDRICH : ALCINA, DRAME EN TROIS ACTES - BLU-RAY	STC070105	42,31€	❐
JUROWSKI, VLADIMIR : TRIBUTE TO EVGENY SVETLANOV - DVD	STC078397	25,80€	❐
MASUR, KURT : UNE VIE POUR LA MUSIQUE ET LA PAIX - DVD	STC048037	51,64€	❐
MOZART, WOLFGANG AMADEUS : LE NOZZE DI FIGARO - BLU-RAY	STC078893	51,64€	❐
PRESSLER, MENAHEM : MENAHEM PRESSLER: THE PIANIST - DVD	STC063622	43,03€	❐
INTERPRÈTES			
BACH | TELEMANN | JAROUSSKY : BACH & TELEMANN : CANTATES	STC067911	21,50€	❐
BATIASHVILI, LISA : TCHAÏKOVSKI, SIBELIUS: VIOLIN CONCERTOS	STC072378	19,42€	❐
GARANCA, ELINA : REVIVE	STC072376	19,42€	❐
RÉCITALS TITRES			
ALAGNA : MALÈNA : NEW SICILIAN & NEW NAPOLITAN SONGS	STC071424	22,92€	❐
GRIEG, EDVARD | NIELSEN, CARL : VIOLIN SONATAS & PIECES	STC067102	24,08€	❐
IMMERSEEL, JOS VAN : L'ANGE ET LE DIABLE	STC072506	22,20€	❐
KAUFMANN, JONAS : DOLCE VITA	STC071005	29,47€	❐
LULLY | CHARPENTIER : MOLÈRE À L'OPÉRA	STC071499	24,08€	❐
MAISTRE : LA HARPE REINE, MUSIQUE À LA COUR DE MARIE-ANTOINETTE	STC068828	22,38€	❐
NAGANO, KENT : DANSE MACABRE	STC067861	19,42€	❐
RÉÉDITIONS			
BACH | RUZICKOVA : INTÉGRALE DE L'OEUVRE POUR CLAVIER	STC067915	56,43€	❐
BEETHOVEN | MOZART | BRAHMS : ART OF E, VAN BEINUM VOL, 1	STC078757	46,72€	❐
BENEDETTI MICHELANGELI, ARTURO : COMPLETE RECORDINGS ON DG	STC063730	53,44€	❐
BORCHARD, LEO : TELEFUNKEN RECORDINGS 1933/1935	STC078758	17,90€	❐
BRUCKNER | MAHLER | BRAHMS : ART OF E, VAN BEINUM VOL, 2	STC078756	61,62€	❐
COMPILATION : LA MUSIQUE AU TEMPS DE LOUIS XIV	STC065161	63,69€	❐

Sous-Total (2)

Compositeurs, Œuvres	Références	Prix promo -12%
DVORÀK : HOMMAGE À FRANTISEK STUPKA : SYMPHONIES N° 8 & 9	STC042432	39,05 € ❐
HORENSTEIN, JASCHA : THE ART OF JASCHA HORENSTEIN	STC066562	15,49 € ❐
JANIS, BYRON : THE COMPLETE RCA COLLECTION	TMB527402	84,21 € ❐
LEIBOWITZ, RENE : ART OF LEIBOWITZ	STC034883	66,65 € ❐
MIDORI, : THE ART OF MIDORI	STC037895	35,83 € ❐
MRAVINSKI, EVGUENI : MRAVINSKI DIRIGE SIBELIUS & DEBUSSY	STC036542	15,49 € ❐
MRAVINSKI, E, : MRAVINSKI DIRIGE CHOSTAKOVITCH & BEETHOVEN	STC053816	15,49 € ❐
MRAVINSKI, YEVGENY : MRAVINSKY CELEBRATING GLAZOUNOV	STC067831	15,49 € ❐
MRAVINSKI, YEVGENY : IEVGUENI MRAVINSKI ÉDITION VOLUME 2	STC059496	34,25 € ❐
MRAVINSKY, YEVGENY | ART OF MRAVINSKY - IN MOSCOW 1965 & 72	STC035855	39,05 € ❐
MUTI, RICCARDO : THE VERDI COLLECTION	STC074029	50,18 € ❐
PERAHIA, MURRAY : PLAYS BACH: COMPLETE RFECORDINGS	STC060813	84,64 € ❐
PERAHIA, MURRAY : MURRAY PERAHIA PLAYS BEETHOVEN	STC069283	15,77 € ❐
PERAHIA, MURRAY : THE ART OF MURRAY PERAHIA	STC036100	35,83 € ❐
PERLMAN, ITZHAK : THE ART OF ITZHAK PERLMAN	STC036346	35,83 € ❐
RICHTER, SVIATOSLAV : THE COMPLETE WARNER RECORDINGS	STC066839	63,69 € ❐
SALONEN, ESA : PEKKA - ESA - PEKKA SALONEN CONDUCTS NIELSEN	STC069282	20,07 € ❐
SCHERCHEN, HERMANN : ART OF SCHERCHEN	STC049332	75,19 € ❐
SIBELIUS : SYMPHONIES N° 1-7, KULLERVO LES OCÉANIDES	STC042405	98,11 € ❐
SVETLANOV, EVGENY : THE ART OF SVETLANOV	STC071508	32,68 € ❐
TEMIRKANOV, YURI : YURI TEMIRKANOV CONDUCTS TCHAIKOVSKY	STC069679	20,07 € ❐

ÉGALEMENT REÇUS

BEETHOVEN, LUDWIG VAN | BARENBOIM, DANIEL : BEETHOVEN	STC072445	82,62 € ❐
CHANSONS FRANÇAISES DE LA BELLE ÉPOQUE AUX ANNÉES FOLLES	STC051274	22,20 € ❐
CROWE, LUCY | BERGER, WILLIAM : DUETS	STC021478	20,26 € ❐
GABETTA | CAPPELLA GABETTA : MUSIC AT THE HABSBURG COURT	STC048691	22,92 € ❐
GLASS, PHILIP : GLASSWORLDS, VOLUME 4, ON LOVE	STC051277	17,97 € ❐
GLASS : GLASSWORLDS, VOLUME 5 : ENLIGHTENMENT MAD RUSH,,,	STC065154	17,97 € ❐
GLASS, PHILIP : PROPHECIES	STC078760	23,87 € ❐
HAENDEL, GEORG FRIEDRICH : APOLLO E DAFNE, HWV 122	STC065153	22,20 € ❐
HANTAI | SPES NOSTRA : CONSORT MUSIC AU TEMPS DE SHAKESPEARE	STC067820	19,75 € ❐
HARRIS, ROSS : SYMPHONY NO, 5 & VIOLIN CONCERTO	STC060009	9,65 € ❐
HUBSCH : UNVERGÄNGLICHKEIT, OP, 27, 12 GESÄNGE, OP, 18	STC054367	15,24 € ❐
MENDELSSOHN, FÉLIX : LIEDER OHNE WORTE BOOKS 5/8	STC078759	23,87 € ❐
MONNET : EOLINE VOL, 1 : LISZT OU LA TENTATION DE L'UNIVER,,	STC020703	20,26 € ❐
MONPOU, FREDERIC : LES MAINS NUES, OEUVRES POUR PIANO	STC002879	18,08 € ❐
POULENC, FRANCIS : OEUVRES POUR PIANO SOLO ET DUO	STC053822	20,26 € ❐
SCHULHOFF, EDWIN : FORBIDDEN MUSIC	STC068640	22,31 € ❐
SCHWANEWILMS, ANNE : « SCHÖNE WELT… »	STC048131	19,66 € ❐
SHIMKUS, VESTARD : WAGNER IDYLL	TMB514880	22,02 € ❐
SPENCE | MARTINEAU : PARADIS SUR TERRE : A FRENCH SONGBOOK	STC040364	19,75 € ❐
STRAUSS II, JOHANN : DER ZIGEUNERBARON (LE BARON TZIGANE)	STC049403	32,67 € ❐
ULLMANN, VIKTOR | SCHUMANN, ROBERT : LIEDER	STC055099	14,65 € ❐
VIVALDI, ANTONIO : 4 SEASONS, VIOLIN CONCERTO IN D MINOR	STC078761	23,87 € ❐
WEINBERG : SUITE POUR ORCHESTRE/SYMPHONIE N 17 MEMORY OP 137	STC071524	9,65 € ❐
YI FOO : MUSICL TOYS, SIX ETUDES POUR PIANO, MUSICA RICERCATA	TMB532070	20,65 € ❐

Les prix indiqués dans le listing sont nets

Sous-Total (3) ______

SPÉCIAL PROMO 12% DE REMISE
déjà calculés sur les articles indiqués dans le listing

SERVICE CLIENT

du lundi au jeudi de 14h30 à 17h00 au **01 30 75 11 55**
***COMMANDE par FAX :* 01 30 38 61 26**
***SAV et COMMANDE :* commandes@cdmail.fr**

VOTRE COMMANDE DE DÉCEMBRE / JANVIER 2017

MONTANT DE VOTRE COMMANDE (1 +2 +3)	
PARTICIPATION AUX FRAIS DE PORT (Voir ci-dessous)	
Nb. de réf. commandées : ____ **TOTAL À RÉGLER**	€

Frais de port	Montant de votre commande		
En euros	de 1 à 2 CD	de 3 à 5 CD	+ de 5 CD
France Métropolitaine :	2,99 €	4,99 €	6,99 €
Europe et DOM :	Nous consulter		
Autres destinations :	Nous consulter		

Pour les frais de port des coffrets, se référer au nombre de CD par coffret.
Ex : 1 coffret de 8 CD = 6,99 € de frais de port

Mode de paiement choisi

❐ Chèque Bancaire (**France uniquement**) à l'ordre de **CD MAIL**
❐ Carte Bancaire (Visa, Mastercard)

N° ____ ____ ____ ____

expire fin ___ ___

ATTENTION Indiquez IMPÉRATIVEMENT les 3 derniers chiffres du cryptogramme au dos de votre CB

X X X X _ _ _

Signature obligatoire pour tout achat par Carte Bancaire

Vos coordonnées

N° DE CLIENT : CL

Nom : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

....

Code postal : _____ Ville : ....

Tél. : .... Fax : ....

E-mail : ....

CONDITIONS GÉNÉRALES :

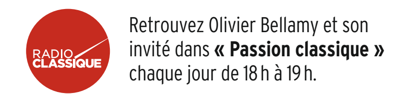
• Les prix indiqués contiennent déjà les remises accordées aux abonnées Classica.

Soit -15% sur les 'Choc de Classica'. soit -12% sur les autres disques.

Ces prix remisés sont valables jusqu'à la fin de janvier 2017.

LIVRAISON:
• Sous quinze jours (sauf disques import et sous réserve de disponibilité chez les éditeurs).





L'invité du mois

FRANCIS **HUSTER**

L'acteur-réalisateur-metteur en scène est un enthousiaste-né : il s'élève vers les dieux, les rejoint et les tutoie. Il parle de théâtre, de musique ou de football avec une passion immarcescible, un vrai cœur de jeune homme.

« Le mot « classique » me rend fou de rage. J'en parlais autrefois avec Dux et Barrault, le théâtre classique, c'est ce qui est intemporel, c'est la modernité qui dure. Et qu'est-ce que la musique classique ? C'est le seul moyen de rencontrer celui qu'on n'ose jamais rencontrer dans la vraie vie : soi-même. Le mot « classique » a mauvaise presse, il fait élitiste, mais l'élite, c'est ceux qui aiment !

J'ai une passion pour Rossini. Mozart est le capitaine de l'équipe, Rossini est l'ailier droit, et Offenbach l'ailier gauche. Un grand artiste est quelqu'un qui a l'humilité de se mettre à nu. Et quand c'est un génie, on voit l'Homme.

Ensuite, il y a des grands caractères. Toscanini en est un. Il a su dire non à Hitler et à Mussolini. Toscanini dirigeait par cœur, il n'avait plus besoin de lire la partition, il devenait musique. Je vais prochainement l'incarner sur scène. J'écoute en ce moment son interprétation de *Rhapsody in Blue* avec Earl Wild. Gershwin est le Mozart américain. Il est mort jeune à cause d'une lampe à bronzer qui lui a donné une tumeur au cerveau. Il est mort d'amour, d'une certaine manière. Il était amoureux d'une petite juive qui s'appelait Paulette Lévy. Ils se mettent ensemble, mais un jour, cette femme rencontre Charlie Chaplin, le suit et devient… Paulette Goddard.

LE CLASSIQUE A MAUVAISE PRESSE, IL FAIT ÉLITISTE, MAIS L'ÉLITE, C'EST CEUX QUI AIMENT

Molière est mon dieu. Shakespeare est immense, il n'est pas anglais, il est l'Europe, il est universel, mais Molière, c'est la France. Sans Molière, nous ne serions plus là. Quand la France ne baisse pas le genou, elle est la plus grande, quand elle est lâche, elle est la pire. « *La France sera toujours là pour dire non* », fait dire Giraudoux à Jouvet dans *L'Impromptu de Versailles*. Elle a parfois été grande aux pires moments de son histoire, lorsqu'on la croyait à terre. Un jour, Sacha Guitry, Arletty et Alfred Cortot vont dîner chez l'occupant allemand. Et que dit Sacha Guitry ? Il dit : « *Je prends la place de Tristan Bernard. Arrêtez-moi, relâchez-le.* » Le coup a porté, Tristan Bernard a été libéré.


PHOTOPQR / LE PARISIEN

Jouvet et Anouilh étaient fâchés depuis la guerre. Pour fêter l'anniversaire du « Patron », j'ai demandé à Anouilh de lui écrire une lettre. C'était peu avant sa mort. Il a écrit la lettre, ce fut sa dernière. Jean-Louis Barrault et moi en avions les larmes aux yeux.

Les grands artistes sont du cristal : Callas, Piaf, Adjani, Fanny Ardant, Barbra Streisand, Whitney Houston… Et même du « christal ». Jésus-Christ n'a pas écrit les Évangiles, mais quand il était dans le désert, il a écrit sur le sable, le vent s'est levé, tout s'est effacé. Et pourtant c'est en nous à jamais, qu'on y croie ou pas.

Le théâtre, la musique, c'est la même chose. Une grande pièce, un grand concert, le vent souffle, ça s'efface, et c'est en nous pour les siècles et des siècles. Quand on a vu Gérard Philipe, Pierre Dux, on peut dire « j'y étais », c'est dans l'Histoire. Ou Mozart… Ou Platini ou Zidane. Ça ne se renouvellera jamais, et pourtant c'est là pour toujours. ◆